ACTUEL c'est fini !

5fr.

N°58. Octobre 1975
MENSUEL

C'EST LA VILLE. JE ME PROMENAIS DANS UNE RUE DE CLEVELAND QUAND...
PSST
UN ÉTRANGER MYSTÉRIEUX
VOUS AVEZ DU FEU
CLICK!
MERCI
UNE MINUTE
PRENDS ÇA!
QU'EST-CE ?
AUCUNE IMPORTANCE TIENS, UN VERRE D'EAU!
HUM... MERCI..
GULP GULP
JE CONTINUAI MON PETIT BONHOMME DE CHEMIN...
TOUT D'UN COUP!
JE DEVAIS TRAVERSER LA RUE, J'ÉTAIS PERDU...
LES PASSANTS M'OBSERVAIENT AVEC COMPASSION...
JE ME TOURNAI VERS UN VIEIL HOMME ET LUI DIT LA SAGESSE INCOMMENSURABLE QUI ILLUMINAIT SON VISAGE..

J'ALLAIS LUI BAISER LA MAIN QUAND IL PARTIT EN COURANT. MON ÉMOI NE DURA QU'UNE SECONDE...

C'EST ALORS QUE LES TANKS ENTRÈRENT EN ACTION !

J'ESSAYAI DE M'ENFUIR MAIS ILS ME CERNAIENT DE TOUTES PARTS...

UN SOLDAT NAZI JAILLIT DE NULLE PART!!

HÉ TOI!

JE M'ENFONÇAI DANS LA NUIT DES TEMPS. INUTILE ! LES AGENTS DU 2e BUREAU ÉTAIENT PARTOUT...

FINALEMENT UN CONDUCTEUR DE BUS ME TRAHIT. JE JURAI DE ME VENGER

UN NAIN MALÉFIQUE, DÉGUISÉ EN ENFANT VINT ME SIGNIFIER MA CONDAMNATION A MORT

ILS M'ENFERMERENT DANS UNE POUBELLE OÙ J'ETOUFFAI ET JE CONNUS L'ENFER!

JE M'Y SUIS HABITUÉ... IL FAUT BIEN SE FAIRE UNE RAISON

EN FAIT CELA DEVINT MÊME DRÔLE. JE ME RENDIS A LA PLAGE...

UNE JOLIE DIABLESSE SOURIAIT AVEC MALICE. JE LUI DONNAI UNE FLEUR, J'ESPERAIS ARRANGER LES CHOSES.. AVEC RAISON !

MERCI

NON, JE NE REGRETTE RIEN. JE SUIS HEUREUX D'EN ÊTRE LÀ...

Les petites reproductions que vous voyez ci-dessus illustrent la réédition dans J'ai Lu **de mon** Histoire de la science-fiction moderne. **Elle est scindée en deux volumes : un gros pour le domaine américain et un petit pour les auteurs indigènes et autochtones. A l'occasion de la parution du bouquin dans J'ai Lu, je l'ai mise à jour jusqu'à 1975. Vous y trouverez donc tout et même au-delà. La seule chose que j'ai omise, et que j'aurais peut-être dû inclure, est un chapitre consacré à ma modestie de violette.**

Ce même mois, vous retrouverez Abraham Merritt avec Le gouffre de la lune. **Ainsi que son titre ne l'indique pas, ce roman se situe sur notre planète ou plus exactement dans ses entrailles où des gens venus du dehors découvrent toute une civilisation complexe. Menacés d'être absorbés par l'Etre de lumière, une créature faite d'énergie pure, ils sont sauvés par une jeune fille servante d'autres puissances inhumaines. Une aventure poétique passionnante.**

Jacques Sadoul.

J'AI LU

SCIENCE-FICTION : DE 4,50 A 7 FRANCS

Publicité

ACTUEL 58
octobre 1975
2, impasse Lebouis
75014 Paris
Tél. : FON. 47-20

Sommaire

Mémoires d'Actuel **6**
Petite anthologie **30**
Ils ont déclaré à Actuel **37**
Les derniers numéros du Figaro, de l'Humanité, du Parisien Libéré **40**
Petites annonces **42**
Calendrier **52**
Les intolérables aventures d'El Zerbi **58**
Ainsi mourait Hyma la Hyène **62**
Les lecteurs parlent aux lecteurs **65**
Cinq ans de mosik **68**
Lenny Bruce **73**
Mandryka **78**

Leur présence imprègne ce numéro :
Robert d'Amore
Richard Belfer
Charles Ben Ronron
David Crosby
Crumb
Allen Ginsberg
Marcel Gotlib
Job
C. Livache
Mainmise
Mandryka
Jérôme de Millo
Bernard Roto-le-Raté
Petit-Roger
Christian Roux
Alain Viguier
Allan Watts
Rocking' Yaset
Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Patrice Van Eersel
Yves Frémion
Jean-Pierre Lentin
Léon Mercadet
Patrick Rambaud
Jean-Paul Ribes
Secrétariat de rédaction et maquette :
Claudine Maugendre
Faussaire en chef :
Jean Rouzaud
Publicité : Patrick Zerbib
Chef de rayon : Anita Noël
Couverture :
Meysenburg
numéro 4 d'Actuel
Composition :
« Au Manuscrit »
Photogravure, montage offset :
Eurographic
Rototechnic-offset
Tirage :
Rototechnic-offset
Chemin du Haut-St-Denis, 93 - Aubervilliers
Edicis
19, rue des Dunes, 75019 Paris
Diffusion : N.M.P.P.
La Rédaction n'est pas responsable des manuscrits et des dessins tachés, échangés ou brûlés.
« Actuel » est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.
Directeur de la Publication : Jean-François Bizot. Ce numéro a été tiré à 90 000 exemplaires.

ACTUEL, C'EST FINI

Lecteur, on ne crache pas un gros bout de sa vie comme une chique.

Nous avons fait *Actuel* pendant cinq ans avec des sentiments, des élancements, des plaisirs et des angoisses qui montaient, s'opposaient et dominaient à tour de rôle. Nous avons cru à l'utopie parce que la société dominante n'en brassait que d'horriblement froides. Nous voulions des choses bêtes : que les gens s'aident, qu'ils inventent, que le sourire du bonheur décrispe leurs visages, que la créativité irrigue un peu plus d'esprit de Révolution. Et ces choses bêtes, nous les voulons encore.

Pourtant nous arrêtons cette formule précise qui a fini par nous enserrer comme un corset. Nous ne sommes pas des professeurs en underground qui prêchent jusqu'à l'épuisement de leurs corps d'inépuisables évangiles.

Un mouvement culturel doit disparaître d'usure pour retourner à l'humus et qu'autre chose pousse. Ce ne sont pas des idées qui meurent : elles sont l'énergie de ce processus vital, ce sont les formes qui les incarnent, les mouvements où elles se regroupent qui doivent s'écarter devant l'Histoire.

Le *Paradise Now* du Living Theatre, cette orgie de communication, cette foule nue en joie et en contemplation a surpris et bousculé en son temps. Aujourd'hui, le Living ne joue plus *Paradise Now*. Le porno, avec insolence, a dévalué ces libertés. Il faut changer de cap, comme on dit partout : en devenant massives, détournées aux fins d'un système, les idées d'une minorité perdent bizarrement leur force. Elles ne les regagnent qu'à travers de nouvelles formes.
Refaire un numéro sur le corps ? sur l'école ? sur l'histoire ? sur le sexe ? sur l'écologie ? sur le gauchisme ? sur l'avortement ? sur l'armée ?

Sur cette photo exclusive de la rédaction d'Actuel, on reconnaît de gauche à droite, au premier rang : Jérôme de Millo, Jean-Pierre Lentin, Jean-François Bizot. Au deuxième rang : Claudine Maugendre, Michel-Antoine Burnier, Patrick Rambaud, Jean-Paul Ribes. Au troisième rang : Léon Mercadet, Patrice van Eersel, Roto le Raté, Anita Noël, Yves Frémion, Patrick Zerbib et Jean Rouzaud. Karakos, Chapelot, Kouchner, Simon, qui ont animé respectivement nos soirées et nos fins d'après-midi pendant la première année, ne sont hélas pas sur cette photo.

Point de tristesse, lecteur, point de larmes et point de cris : il faut savoir se poser, regarder les années, celles derrière, qui tourbillonnent, et celles qui sont grises comme des canaux vaseux, et celles qui déferlent dans l'arrogance pour s'imposer aux manuels d'histoire. Alors on voit : l'underground avait chanté l'amour, la nature, les fleurs, et cela n'est pas démodé.

Simplement, un journal doit s'imposer des mutations, des morts ou des renaissances pour mériter le respect de ses lecteurs. Nous avons ricané pendant un an, pour voir. Croyez-nous, cela n'a pas nui à notre vente, mais le genre ne nous a pas assez conquis pour que nous persistions.

Nous sommes contents. *Actuel* nous a aidés à vivre. *Actuel* nous a nourris. *Actuel* nous a fait rire. *Actuel* nous a rendus plus fous, si peu que nous le soyions. *Actuel* nous a enseignés. *Actuel* nous a fait connaître plein de gens et nous a empêchés de les connaître. *Actuel ne nous a pas* transformés en patrons de presse malades d'inspections des ventes et tout enflés par les prébendes de la publicité.

Nous sommes contents de ne pas avoir glissé sur cette savonnette, le succès, et nous vous remercions de votre vigilance. Nous restons plutôt penchés vers les militantismes, à la pêche aux idées neuves, conscients maintenant d'une certaine pesanteur du réel et d'une certaine légèreté de notre propos. Nous avons appris que la démocratie prenait parfois d'étranges chemins qui pouvaient ressembler à de vieilles lois. Nous réfléchissons. Nous suspendons le vieil *Actuel*, qu'il flotte.

Nous repartirons un de ces jours bêcher le temps qui passe, repiquer les idées neuves, arroser des valeurs toutes fraîches.

Actuel, drôle d'histoire engagée pour nous en octobre 1970 : dans ce dernier numéro nous vous en donnons le récit et les secrets. Ce sera le plus long article jamais publié ici. Et puisque nous avons refeuilleté notre collection, nous en avons tiré les textes, poèmes, lettres et déclarations qui nous semblent illustrer bien les cinq années désormais closes. Hyma la Hyène a regardé sa bibliothèque : elle fait le bilan : depuis qu'*Actuel* existe, quels livres l'ont frappée ? Et quels disques sont restés devant le Teppaz de Jean-Pierre Lentin ? Enfin Lenny Bruce et Mandryka pour le pied de nez final.

Allez, à bientôt. *Actuel*

Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Patrick Rambaud

MEMOIRES

1. en 1970,

le rock était petit-bourgeois

CE fut d'abord un petit nuage de poussière sur la route, et personne n'y prêtait attention. Il faisait chaud, en plein après-midi, sur la colline de Biot. Le soleil tapait, si violent, les pins étaient tout gris, les cigales faisaient la sieste. Nous étions à la porte du festival organisé par Karakos et nous donnions notre numéro zéro d'*Actuel* que personne ne voulait acheter.

C'était l'été 1970, quelques chevelus discutaient pour entrer sans payer. Nous interpellions :

« Vous allez voir, il se passe plein de trucs et vous n'en savez rien. Vous aimez le rock ? Oui ? Vous connaissez l'underground ? Vous ne connaissez pas ! Mais alors lisez *Actuel*, c'est votre futur, la contre-culture, les communautés, la libération sexuelle, l'art dans la vie ! »

On nous regardait avec des visages neutres et polis.

Et nous donnions nos journaux.

Les meilleurs groupes allaient jouer, on avait prévu des canons à lapins, des grosses bombes farceuses qui projetteraient en l'air des animaux en peluche : il fallait s'éclater.

On marchait toujours là-bas, sur la route, le petit nuage grossissait.

PERPLEXES POUR SERVIR L'ANECDOTE DE CE TEMPS...

Nous continuions notre propagande. Un mouvement artistique et musical mêlé de poésie beatnick, l'underground, allait infester les masses. Nous voulions la fête, l'orgie serait très noble, les inhibitions s'envoleraient comme des papillons, les tabous exploseraient, et le plaisir, ce plaisir qui attirait plus que le sacrifice, saurait bien recruter pour sa cause.

Sur la route, on voyait maintenant comme une fumée, que soulevait une forte troupe, bannière en tête.

Oui, camarades, le festival de rock : Wight, Rotterdam, ces nudités hilares, une colossale télépathie, ces regards violacés, et ces sourires qui vous suivaient, voilà bien le trip qui éparpillait la personnalité — on en sortait tout neuf avec un saut de recul, et, après, on riait de soi.

Deux ans après mai 68, la révolution avait besoin d'un tel coup de balai dans la tête.

Le drapeau levé par la troupe qui marchait sur Biot, c'était un drapeau rouge. Par bouffées, on entendait des chants.

On avait chuchoté que les maos de Nice allaient venir, et les maos n'aimaient pas trop la « pop » ; ils disaient que la drogue endormait le militantisme, que le rock était une manœuvre bourgeoise et qui sentait le fric. On rétorquait à ceux-là : « Le rock est le media de la révolte, l'acide ouvre les crânes, la subversion culturelle sape les institutions et les valeurs. »

Biot n'était pas vraiment une affaire de gros sous. Un festival ne paie pas souvent. Gonflé de ses réussites dans le négoce, Karakos connaissait le délire : il serait l'homme des festivals en France. Dans la marge. Les hommes qui décidaient le disque ou l'édition n'avaient rien compris : ils ne diffusaient pas les bons groupes et ne traduisaient pas les bons livres.

Mais les maos s'en fichaient : ils arrivaient à mille, augmentés des marginaux de la première heure, qui suivaient Mouna, presque noirs de crasse et pieds nus, décorés, en hardes, bizarrement libres. « La pop au peuple ! » Ils voulaient saboter ce détournement des masses par le spectacle. A l'entrée du festival, on courait dans tous les sens :

« On ne pourra jamais les arrêter !

— Pour avoir l'air résolus, ils ont l'air résolus...

— Je vais essayer de parlementer.

— Il faut leur expliquer tous nos problèmes de fric !

— S'ils nous emmerdent, on peut cogner, proposaient quelques gros bras à grande gueule.

— Vous êtes fous ! Ils casseront tout. »

La colonne avançait toujours, serrée par rangées de vingt. Elle passa comme une forte vague, sans payer.

Soft Machine refusa de jouer parce qu'on n'avait pas assez d'argent pour leur cachet : c'était au moment précis où trente mille personnes auraient pu prendre une claque énorme et salutaire, qui n'est pas venue. On disait : « En France, tous ces trucs nouveaux, communautés, musique pop, drogue, ça ne prendra jamais. » Les sabotages n'arrangeaient rien. Le pouvoir avait tellement peur de ce déferlement culturel qu'il interdisait les rassemblements et que de curieux incidents éclataient, cet été, dans tous les grands festivals d'Europe : câbles arrachés, arrestations, flics, bagarres, les méthodes étaient variées. Mais nous y croyions, à *Actuel*, nous y croyions tellement qu'on le sentait venir : déjà, parmi les soi-disant maos de Biot, apparaissaient des mecs rasés avec des anneaux dans les oreilles, aux bras et aux chevilles, des costumes à revers croisés pris au Marché aux Puces, des uniformes râpés, des parkas, des franges, des colliers.

L'idée du journal traînait depuis une bonne année.

Nous étions une maigre dizaine, quatre des plus décidés, et les uns commençaient par enseigner les autres. Chose inouïe, certains des futurs rédacteurs avaient encore à apprendre les sens de mots aussi curieux que *communauté, Grateful Dead, Crumb, presse parallèle, underground* même. Eh oui, la France de 1970 était ainsi politisée qu'on pouvait sortir du gauchisme à près de trente ans sans avoir soupçonné ce qui s'était passé à Woodstock et à Wight.

AU quatrième étage, rue de Richelieu, dans les locaux d'*Actuel* un mois plus tard, nous voulions faire un journal sans être seulement des journalistes. C'est le début de la réunion. Personne ne parle. Personne ne veut commencer, personne ne veut être le chef, il faut que tout le monde s'exprime, tout le monde le peut, tout le monde le veut. Et tout le monde se tait.

Les locaux étaient imprévus, un ancien appartement qui avait servi d'atelier de maroquinerie, trois pièces biscornues, repeintes, pleines

de paperasses et de meubles de récupération. Dix bonshommes étaient assis, des binoclards à l'air docte, les plus perplexes, des chevelus effondrés à l'écart, des convaincus dont les cheveux poussaient, et un artiste de passage, et un beatnick qui s'attardait.

Est-ce qu'on allait faire un journal révolutionnaire ? Et qu'est-ce que c'était, et comment ça marcherait et cela se vendrait-il ? Y parlerait-on de politique, publierait-on des analyses, était-on sérieux ? Mais l'ennui, quelle horreur ! Il fallait rire aussi, et jouir, et ressentir, et vibrer.

« Quand même ! la révolution impose le sacrifice de soi !

— Et en attendant qu'elle arrive, qu'est-ce qu'on fait ? »

On s'accordait sur le principe de la subversion culturelle :

« J'ai une idée : un article sur les murs peints de New York.

— C'est quoi ?

— Tu sais bien. La décoration sauvage. Les mecs peignent les façades de béton, et ça va du slogan aux grandes compositions, faux paysages, trompe-l'œil, bouquets de fleurs sur dix étages... »

— D'accord, mais il faut trouver des actions simples que chacun puisse reproduire. C'est à ça que doit servir le journal.

— Par exemple ? »

On passait en revue tous les lieux et les objets accessibles à la subversion. Saper les valeurs, détourner les institutions, les facs, Vincennes et les Beaux-Arts, les musées, les radios, le théâtre, de l'immédiat et du signifiant. L'un de nous proposa :

« Ne riez pas : nous devons obtenir le droit de marcher et de dormir sur les pelouses des jardins publics. Ça se fait partout, en Amérique et au Pakistan, sauf en France. Intolérable : nous avons droit à la paresse, au gazon. C'est un premier pas, et puis il faut un lieu sauvage où les enfants puissent s'amuser, et nous aussi. »

L'article fut décidé, évidemment intitulé « Sur les pelouses, la plage ! », et comme *Actuel* restait malgré tout un journal responsable, il envoya un rédacteur chez Vilmorin-Andrieux afin de s'assurer auprès des spécialistes que l'herbe pouvait bien supporter le piétinement. Jean-Jacques Lebel ou les maos n'auraient pas été chez Vilmorin. Nous apprîmes ainsi qu'il y avait trois sortes de gazon : *le fin*, *le rustique* et *la prairie-pelouse*, la plus résistante, dont nous fûmes aussitôt partisans par esprit révolutionnaire. Tout cela contrebalancé :

« Les squares très bien, mais la politique quand même. »

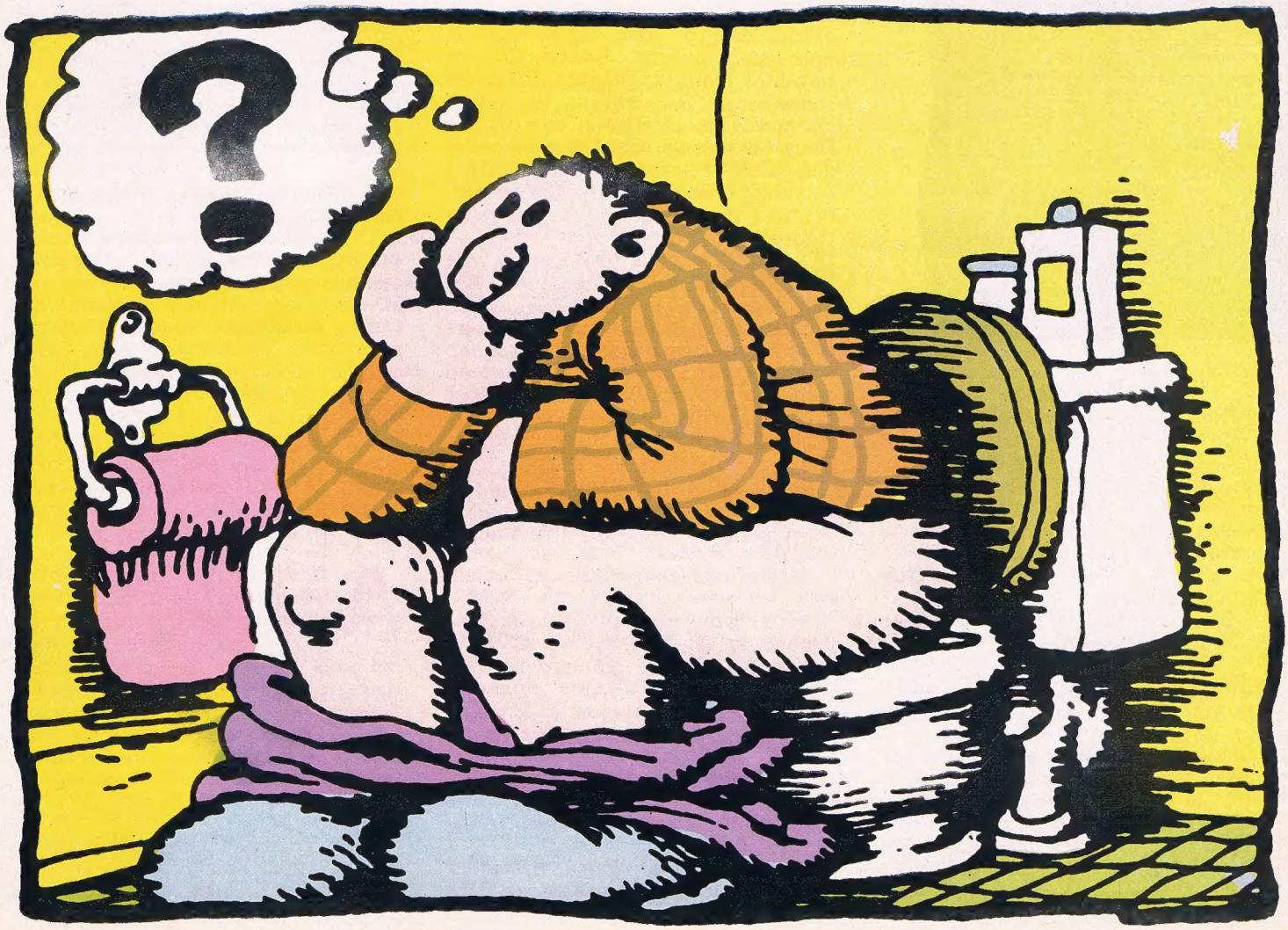
Et on inscrivait au sommaire l'article sur les Tupamaros, une dénonciation du capitalisme pop, *Ice* et le « cinéma de guerre civile ».

« Attention les gars ! vous oubliez la musique.

— Tu crois que c'est indispensable dans tous les numéros ?

— Vous êtes fous ! C'est *Le* média.

— Et puis la vie quotidienne, le sexe, la libération de la femme, la destruction de la famille... »



2. alors, ils font ça tous ensemble

CONTRE le mur de l'entrée, au-delà d'un divan défoncé, le film projeté tremblait sur un écran de drap. On y voyait un corbillard couvert d'enfants nus, l'image restait floue, sautait, jaune et rayée, toujours des gens nus, au bain dans un baquet, au milieu d'un pré, au potager, dansant autour d'une vieille traction sur fond de château Louis XV délabré.

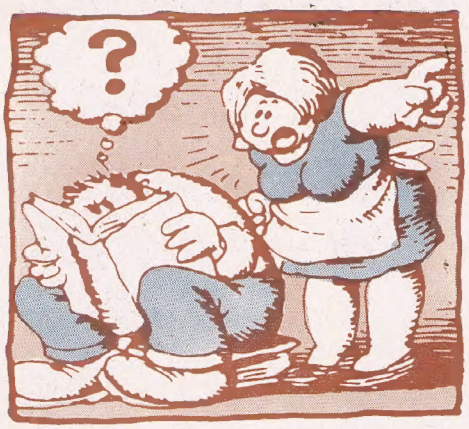
Tout en réparant son projecteur qui déchirait la pellicule, un jeune homme chauve commentait d'une voix très douce, détaillant les malheurs du verger, les duretés de l'artisanat ou la froidure de l'hiver : nous assistions à l'interminable projection d'un film exclusif sur une communauté française, tourné en 8 mm et noir et blanc par ses propres membres.

Nous avions déjà lu les carnets de l'aventure, quarante feuillets tapés à la machine, un long récit que nous pensions publier. Et les communautés, voilà qui ferait une bonne couverture pour un premier numéro.

Il y avait bien peu de communautés françaises et nous ne les connaissions pas. Mais le mouvement avait déjà frappé toute l'Amérique, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne. Là, les communautés rassemblaient tout le reste, la musique et la rupture avec le système, elles attaquaient de front les mœurs et les morales. Et pourquoi pas en Ardèche ? dans le midi ? à Paris même ? Nous avions décidé d'agir comme si l'underground existait en France, ou comme s'il était sur le point de surgir et de se multiplier. ce qu'il fit, mais, comme toujours, à sa façon en riant de nos prévisions. Il devait suffir de l'encourager, de raconter des expériences afin qu'à cet exemple chacun ait envie d'en faire autant.

Nous cherchions donc une communauté française, un récit complet et vécu, nous refusant aux reportages de l'extérieur. Nous avions trouvé ce jeune homme chauve, avec son film et son récit. Sa communauté s'était dissoute, le récit nous paraissait sinueux, chargé de digressions et de courte morale, bref, impubliable bien qu'il ait du ton. Et voici déjà notre problème : il fallait récrire le texte et le couper — un crime de lèse-spontanéité — minimiser l'échec, faire un article exemplaire pour lever notre drapeau.

Le jeune homme restait tout aussi contradictoire, ne sachant si nous étions des alliés révolutionnaires ou des petits capitalistes, s'il



devait travailler sincèrement avec nous ou tenter de nous vendre le plus cher possible le témoignage de sa vie.

Cela tournait en de longues négociations, sur l'article, sa taille et sa grammaire, et sur l'argent, que nous devions lui verser, et sur la photo qu'il fallait tirer du film mal impressionné. Quand nous parlions de la lisibilité du journal et de notre public à venir, celui-là ou d'autres voyaient chez nous de fâcheuses et condamnables tendances au professionnalisme bourgeois.

Dans le mois qui précéda la sortie du premier numéro, il y eut à *Actuel* un considérable défilé. Un journal qui n'existait pas n'avait pas d'image, et l'époque était sourcilleuse. Aussi consultions-nous l'ensemble des milieux de la contestation et de la « contre-culture » comme l'on consulte lorsqu'on veut former un ministère. Nous recevions les déclamateurs de manifestes, des artistes qui détruisaient l'art en couvrant une femme nue de papier d'argent, et qui parlaient d'empaqueter pareillement le Puy de Dôme, tous ceux qui avaient toujours en poche un inédit d'Artaud, celui qui s'était assis sur la banquette du Raspail Vert où s'étaient posés les culs de Desnos, Crevel et Breton ; nous recevions les amis des Black Panthers et des publicitaires repentis, d'anciens amis qui revenaient tondus des Indes, et tous les émissaires de l'underground international qui arboraient leurs chevelures comme un passeport. Chacun de nos interlocuteurs donnait un avis en général définitif, posait ses conditions pour participer.

C'est ainsi qu'arrivèrent un jour Plic et Ploc, bien guindés dans leur culture, respectivement critique de rock docteur en underground et jeune écrivain d'avant-garde. Ils avaient les meilleures idées : ils connaissaient tout, et d'abord ce que nous ignorions, capables de trier et de juger les productions de l'art contemporain. Après quelques hésitations, ils nous ont confié leur secret : ils préparaient chez un éditeur en renom une revue admirable, exactement ce que nous souhaitions faire, mais en beaucoup mieux. Eu égard à nos efforts et à notre bonne volonté, ils voulaient bien y renoncer et gratifier nos propres pages de leur créativité brûlante.

Nous étions ravis. C'était une décentralisation, l'ouverture d'emblée, l'élargissement des responsabilités.

« Très bien, dit l'un de nous. Contre-culture, littérature, musique : nous vous abandonnons le cahier central du journal, huit pages, peut-être seize. Vous les organiserez comme vous voudrez, vous prendrez sur vous le sommaire de ce cahier, sa mise en page, son planning. »

Les deux individus consentent. Ils renoncent à leur revue, assument tout ce que nous leur offrons, et postulent à trois fois plus.

Petit accroc pourtant : nous proposons que le premier cahier soit exécuté en commun, par eux et par nous, comme une expérience et pour voir s'il était possible de nous entendre. On nous trouve bien méfiants, puisque nous voulions donner notre avis sur ce qui paraissait dans notre journal : « Discuter une phrase, un mot ? C'est de la censure ! »

Nous protestons :

« Il faut essayer. Un mois et un seul numéro pour se connaître, ce n'est pas beaucoup. Allons-y. »

Nous proposons de nous revoir la semaine suivante, avec un sommaire et quelques idées pour l'avenir.

La semaine suivante, Plic, le critique de rock, arrive seul ; son ami Ploc, l'écrivain d'avant-garde, avait disparu.

« Où est-il ?

— Ne m'en parle plus : c'est un salopard, dit Plic.

— Et pourquoi ?

— L'autre jour, à un cocktail artistique, il a fait semblant de ne pas me reconnaître. »

Comme nous comprenons mal, nous insistons.

« Oui, oui, dit Plic. Il était avec Truc et Machin (*Truc et Machin sont des écrivains demi-célèbres*), et pour ne pas me les présenter il m'a tourné le dos. »

Depuis, ils ne se parlaient plus.

« Et votre projet, les huit pages ?

— C'est difficile à faire tout seul.

— Et votre revue ?

— Tu penses bien qu'il n'en est plus question ! »

LE premier numéro parut dans l'extrême douleur. D'abord les textes, écrits, récrits collectivement, après quatre ou cinq moutures. Une mise en page aventureuse et risquée, et sur huit pages un barbouillis de couleurs qui allait rendre un bon nombre d'articles illisibles — ce qui n'était pas toujours une grande perte.

Et puis cette imprimerie à bon marché, ces murs plombés, ces papiers gras. Au dernier moment, une partie des articles n'était toujours pas composée, nos chapeaux et nos titres étaient perdus. D'autres articles étaient partis chez une vieille linotypiste inconnue, qui travaillait la nuit et rendait les lignes de plomb par petits paquets non identifiables, qu'il fallait déchiffrer un à un faute d'épreuves, en lisant le texte à l'envers.

Dans l'imprimerie même, les ouvriers exaspérés par un vertige de faillite avaient engagé une grève sauvage le matin de notre arrivée. C'était la lutte des classes et le sabotage, et notre accord idéologique avec les ouvriers se doublait de sentiments altérés quand nous songions à l'état du journal. A la photogravure, un apprenti ratait ou voilait dix clichés avant d'apporter un film très gris ou que nous étions bien forcés d'accepter.

Nous avons campé sur place, avec du poulet froid et du vin noirâtre, dormant quelques heures sur les tables de montage, la tête sur un vieux sac dans lequel un ivrogne avait vomi. Les ouvriers reprenaient le travail, l'abandonnaient. Nous improvisions dans la technique avec une joyeuse inconscience. Huit jours au crayon, au plomb, à la gouache, quatre vingt ou cent heures de travail en une semaine, pour finir avec cet accablant dialogue :

« C'est tragique, vous vous êtes trompés sur le format.

— Hein ?

— Mais oui, expliqua l'imprimeur avec conviction. Tout le journal est monté et prévu sur une hauteur de ving-huit centimètres, mais la machine ne va pas au-delà de vingt-six et demi.

— Et alors ?

— Alors le texte sera amputé d'un bon centimètre dans la hauteur.

— Quoi quoi ? Il n'y a rien à faire ?

— Rien. La machine va couper trois ou quatre lignes par page. Vous préférez que ce soit en haut ou en bas ? »

L'imprimeur, ignare, s'était lui-même trompé, et le journal parut dans son entier, effrayant de bariolage, de coquilles, de lignes inversées et de conviction.

3. sous le regard des gauchistes

QUAND le journal fut en vente, la plupart de nos anciens amis journalistes découvrit que nous étions fort dégoûtants et fort peu respectables. L'underground de la Coupole était quant à lui scandalisé :

« Vous avez traduit Crumb, et Crumb en français, c'est une trahison !

— Bien sûr, il perd son américanité, sa raison d'être.

— C'est dégueulasse, ce que vous faites : vous récupérez la contre-culture anglo-saxonne, vous la vendez, vous gagnez du blé dessus !

— On ne gagne pas de blé ! répondions-nous.

— Non ? Mais vous en avez l'intention. Et même si vous ne l'avez pas, c'est comme ça que vous finirez, pourris. »

Nous ne riions pas encore, nous ne savions pas le devenir de ces jeunes gens — aujourd'hui parasites mondains, minets de couturiers ou journalistes fraîchement bourgeois, ou allongés pour quinze ans chez un psychanalyste de la dernière école.

D'autres artistes, qui avaient eu leur photo dans *Paris Match*, refusaient de nous parler. La presse nous ignorait quand elle ne nous insultait pas. *France-Nouvelle* nous proclamait carrément financés par *l'Express*. *La Vie Ouvrière*, organe de la C.G.T., nous traitait de pourrisseurs de la jeunesse et, suprême insulte, de « déclassés ».

Restaient les gauchistes, que nous consultions avec prudence, craignant leur jugement tout en le contestant.

La Gauche Prolétarienne et les maos s'étaient encore battus dans les rues du Quartier Latin à la fin du printemps 1970. Ils avaient inspiré des attentats dans les banlieues et des actions violentes dans les usines. Sartre était le récent directeur d'une *Cause du Peuple* constamment menacée d'interdictions, et qui prédisait la guerre civile pour les années prochaines. La G.P. avait été dissoute en tant qu'organisation par Marcellin ; Geismar était en prison après quelques mois de clandestinité.

Les gauchistes nous considéraient avec méfiance. Ils ne savaient pas très bien si nous détournions leurs militants ou si nous servions l'ébranlement des valeurs culturelles. A tout hasard, ils gardaient leurs distances. Certains passaient à *Actuel* pour placer une information, et nous étions secrètement flattés. Nous étions plus ennuyés quand de proches amis maoistes qui écrivaient chez nous refusaient de signer autrement que d'un pseudonyme, comme s'ils avaient honte de paraître sous leur propre nom dans ce journal pas très net.

Trotskystes ou maos nous jetaient leurs arguments ; ils craignaient peut-être pour leur base l'influence de la musique, du joint et de la libération sexuelle. Avec raison.

« Vous démobilisez, vous quittez le combat, disaient-ils, avec votre idéologie confuse et sans principe. »

Ils jetaient leurs sophismes sévères : « La révolution doit organiser la révolte de la jeunesse, et vous, au contraire, vous ramenez la révolution à la révolte pure.

Ils poursuivaient : « Pourrait-on imaginer un monde entier de communautés et de circuits alternatifs ? Seul compte de gagner la classe ouvrière et de prendre l'Etat. »

Et nous expliquions que la France dans son ensemble ne se mettrait certes pas en communautés, mais que c'étaient là des bases rouges, une démonstration hors du système, complémentaire du travail militant, et non contradictoire. Au-delà des communautés existantes, des milliers de lycéens rêvaient de partir — et même s'ils ne partaient pas, ils apprenaient par cela l'espérance d'une autre vie.

Nous avions été gauchistes. Nous connaissions parfaitement cette arrogance, et pourtant, encore, elle pesait sur nous.

J'avais détesté l'arrogance violente d'un certain Cleaver, Black Panther, qui m'avait éjecté d'un meeting à Alger parce que j'étais blanc. Je le comprenais, des blancs l'avaient jeté en prison, mais pas moi. Nous écrivions « les noirs donnent l'exemple », et quand j'allais voir un groupe de free jazz, l'Art Ensemble of Chicago, c'est à peine si Jarman, à moitié beurré, ne s'amusait pas à m'insulter, débordant de mépris et même quand on lui tenait tête. Et je disais presque merci, car j'avais aimé Fred Hampton, leader des Black Panthers, chaleureux et vif, abattu à vingt-trois ans à Chicago, dans son lit et en plein dos par une police abjecte. J'avais aimé ces hommes qui se tenaient droit et qui criaient fort, et j'avalais le reste. Jarman était un super musicien, il vomissait dans un ricanement amer : « Le rock, c'est de la merde petite bourgeoise. » Il n'avait pas complètement tort : les petits musiciens incultes, ces blanc-becs bourrés d'oseille, et lui, Jarman, exilé à Paris avec tout le free jazz et dix ans de grande musique dans l'étui de son sax. Jarman avait raison, qui se roulait ivre sur

des femmes blanches politiquement désarmées, par haine et par dédain. Il disait avec l'emphase d'une fierté toute verte :

« La great black music est un tout. Votre musique européenne vient d'Afrique. Vos ancêtres ne connaissaient même pas le tam tam, les nôtres ont inventé les trois quarts des instruments de musique. »

Et il attribuait à sa race la paternité du piano, du violon et du saxophone, comme jadis la Russie soviétique s'attribuait la découverte du jazz et de l'avion.

Oui, c'était l'époque de l'arrogance. On savait tout sur tout. Les bourgeois montaient dans la lune, pauvres niais, les révolutionnaires la décrochaient tous les soirs et chacun pour soi.

Nous qui cherchions bêtement des alliances, le débordement dans la tolérance et un projet joyeux, nous étions des cons pour tout le monde.

N'empêche, on se rencontrait quand même : nous allions tous dans les imprimeries les moins chères de Paris. Dans l'une c'étaient les trotskystes, dans l'autre les maos les plus citrons, dans la troisième la *Cause du Peuple* en semi-clandestinité. Les mauvais jours, ils nous saluaient à peine. Les bons, ou plutôt les fins de nuits blanches, on se retrouvait autour de la table de correction, échangeant timidement des cigarettes comme des soldats adverses qui fraternisent au-delà de leurs uniformes, le temps d'un cessez-le-feu derrière le dos des généraux.

Avec la *Cause du Peuple* à l'apogée de son sectarisme, nous n'abordions que les sujets les moins compromettants :

« Pas mal, votre dessin, disaient-ils.

— Vous avez vu ce que les flics ont fait à Nantes ? » disions-nous.

UN jour, nous avons trouvé un trotskyste qui lisait mine de rien une épreuve d'*Actuel*. C'était un grand scout blanc coiffé en brosse, qui avait déjà fait sa promesse à *Lutte Ouvrière*. Passablement gêné d'être pris sur le fait, il lui devenait très dur d'éviter la discussion. Il lisait justement un articulet sur la méchanceté des psychiatres, et il ne comprenait pas. Son journal, d'ailleurs, la même semaine, avait réclamé des lits supplémentaires pour les asiles.

« Les fous, il faut bien les soigner, disait-il, puisqu'ils sont fous. »

« Vous mélangez tout, disait-il encore. Il n'y a qu'un objectif et il est politique : la révolution ne se fait pas dans les marges.

— C'est ça ! tu parles aux masses le langage des masses, et si les masses sont racistes tu les encourages à le rester.

— Pas du tout. Simplement il y a des urgences. Ce dont vous parlez demeure secondaire.

— Nous parlons de la vie des gens.

— Vous parlez des pédés, des drogués, des malades : on ne fait pas la révolution avec ces gens-là !

— Mais on leur tape sur la gueule ! Un type qui porte les cheveux longs, pour toi, c'est forcément une larve ?

— Ecoute, les cheveux longs c'est une rigolade ! Si tes copains ne veulent pas se faire cogner, ils n'ont qu'à passer chez le coiffeur.

— Mais ça représente quelque chose, les cheveux longs !

— Ça ne représente qu'une révolte individuelle qui ne peut aboutir à rien. C'est un uniforme qui vous désigne à la répression : n'allez pas vous plaindre, après, si la répression vous frappe !

— La liberté des gens, qu'est-ce que tu en fais ?

— On ne peut pas être libre dans un système qui ne l'est pas. Il faut d'abord faire la révolution, et pour cela en prendre les moyens. On aura le temps de s'amuser après.

— Quand ? »

Même si nous le pensions, nous n'osions pas encore dire aux militants qu'ils étaient aliénés — et cela crevait les yeux. Aliénés, catégoriques et bornés comme nous. Nous nous excusions en nous expliquant :

« Mais enfin ! la famille, le patriarcat, l'éducation autoritaire, la tradition puritaine jouent un rôle répressif jusqu'au fond des têtes !

— Je vois : vous êtes des anars.

— Tu es heureux, toi ?

— Ça n'est pas le problème. J'ai un but.

— Ecoute : la vie est peut-être une lutte, mais la forme même de la lutte peut déterminer son résultat, si elle gagne.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Un groupe militarisé impose des vertus militaires, voilà. Nous disons simplement qu'il faut, à côté de vous, saper les bases de l'ordre moral, de l'intolérance... Tu es intolérant.

— Il faut savoir ce qu'on veut.

— On veut rire.

— C'est un peu déplacé, non ? D'abord, vous ne faites rire personne : vous faites peur à tout le monde. Vous montez en exemple la drogue et la paresse, et on en arrive vite à Manson. Votre truc, vraiment, c'est petit-bourgeois.

— Le plaisir est petit-bourgeois ?

— Le plaisir ? Mais après la révolution, et par la révolution seule, et alors il n'y aura plus de désir refoulé.

— Ou l'inverse. Tu es un peu bloqué, mec. Je t'assure que tu es un peu bloqué. Pense un peu plus à toi.

— Je pense aux autres.

— Non, tu ne penses pas aux autres. Quand ils te croisent dans le métro et qu'ils voient ta tronche, ça ne les rend pas vraiment joyeux.

— Et toi avec tes cheveux qui pendent ? »

On se serrait la main, et chacun sortait bouillonnant de ressentiment.

C'était pour nous le débat révolutionnaire, l'underground et la politique, et nous pensions que malgré les équivoques et les oppositions, la vérité passait par là. Nul n'avait définitivement raison et il ne fallait pas forcer la synthèse : elle viendrait plus tard, après épuisement de la discussion et de l'expérience.

En janvier 1971, Eldrige Cleaver, en exil à Alger, avait séquestré Timothy Leary, grand prêtre du mouvement psychédélique lui aussi poursuivi par la police américaine. Il y avait eu dispute, explication, affrontement des deux héros sur les grands thèmes, la violence, la défonce, la révolution dans les têtes ou avec les fusils. Un de nos amis y avait assisté en déclenchant son magnétophone. Nous avions publié le texte et nous disions, emportés par l'analyse épique : « Imaginez un tel débat entre Camille Desmoulins et Saint-Just ». Nous avions même hésité à écrire : Danton et Robespierre. Aujourd'hui, Leary, arrêté aux Etats-Unis, s'est aplati comme peau de lapin. Cleaver est au Quartier Latin, propriétaire d'une nouvelle marque de pantalons dont il est l'inventeur, qui relèvent les couilles et révèlent leur ampleur : *les Cleavers*, et il explique que la révolution passe désormais par l'atelier de couture. C'était pourtant un vrai débat.

4. Marcellin cogne l'idiot du village

AU cas où l'on aurait douté trop longtemps du gauchisme, la société pompidolienne nous y renvoyait aussitôt : comment oublier Raymond Marcellin ? A l'époque, on se battait tous les samedis soirs sur le boulevard Saint-Michel occupé militairement et préventivement par les flics avant la sortie des cinémas.

Gauchistes en prison, procès Geismar, interdiction d'*Hara-Kiri*, la répression frappait sec. Trois mois de tôle pour une inscription sur un mur, une grenade à bout portant dans la gueule de Richard Deshayes, les directeurs de la *Cause du Peuple* arrêtés, les vendeurs poursuivis. Sans parler de la drogue et des juges de province.

Les flics partout. En sortant d'*Actuel* à deux heures du matin, on avait une bonne chance de se faire fouiller sa machine à écrire. Au volant de sa deux-chevaux, le freak franchissait plus difficilement les carrefours, où l'agent prenait son plaisir à le contrôler, éventuellement à lui faire nettoyer à genoux sa plaque d'immatriculation jugée aussi boueuse que son apparence. Qui partait faire ses courses dans le quartier d'une manif risquait bien d'aller « se faire tirer le portrait à Beaujon », quelques coups et une nuit au trou pour vérification d'identité, et la photo pour enrichir un fichier pléthorique. Comme les vrais chevelus étaient encore rares, il y avait presque assez de flics pour se préoccuper de chacun.

A l'été, il était interdit de montrer un torse velu au Bois de Boulogne. A l'hiver, on avait vu une escouade de CRS poursuivre des lycéens qui s'amusaient avec des boules de neige. Tout ce qui pouvait ressembler à une fête dans la rue appelait la matraque : un concert de flûte dans un kiosque de jardin déclenchait une bataille, un concert de Sun Ra mettait les Halles en état de siège. A Toulouse, dans une cité où les voitures avaient accroché un gosse, trois militants barrent le passage et donnent la rue aux enfants : la police tabasse les grands et les petits, envoie les militants à l'hôpital et en prison pour plusieurs mois sans jugement.

En feuilletant les premières années d'*Actuel*, nous retrouvons des histoires incroyables, les brigades spéciales chargeant dans l'église du Sacré-Cœur, des professeurs suspendus pour avoir parlé de politique, cent matraquages obscurs que rapportent les lettres des lecteurs. M. Marcellin essaie encore d'interdire le *Condé*, sous prétexte que ce film présente un policier peu sympathique. M. Pompidou envoie les gardes mobiles à l'exposition de peinture qu'il a lui-même convoquée, et l'on se bat contre la maréchaussée à coups de tableaux, sur les marches du Grand Palais. Les bals du 14 juillet sont dispersés à la grenade lacrymogène et dans un symbolisme brutal les flics bouclent ce jour-là la place de la Bastille.

Et nous-mêmes, nous nous surveillons : pas trop de cul dans *Actuel*, pour ne pas donner prétexte à l'abominable Marcellin de nous saisir ou de nous interdire. D'où quelques jolies scènes, de stupides discussions sur une bande dessinée :

« Il y a cette image, bien sûr... Crois-tu qu'on puisse la passer ?

— Impossible ! Une pipe, en vrai, au milieu de la page, tu te rends compte ! On va se faire ramasser.

— Bah, un bon procès, pourquoi pas ?

— Ça ne sera pas un procès mais l'interdiction définitive, comme *Hara Kiri*, avec cette différence que personne ne nous défendra. Attendons d'être plus solides. A cinquante mille exemplaires, Marcellin n'osera plus. »

Aujourd'hui, *l'Express* montre une femme nue flagellée en couverture, et il y a de longues pipes sur bien des écrans de Paris et d'Annemasse. M. Poniatowski n'ose plus rien dire. La répression existe toujours, mais ailleurs — ce n'est plus l'étudiant et on en parle moins.

1970 était le temps des grandes paranoïas de la surveillance policière. A force de voir des militants bousculés, nous avions peur de la justice : que voulez-vous, nous étions jeunes, et comment combattre une telle puissance ? Les flics étaient encore investis d'une sorte d'œdipe sournois.

Et puis on s'habitue.

Mais au début d'un journal, on a rendez-vous avec l'angoisse, une angoisse doublée d'incertitude. Disions-nous la vérité ? L'underground pouvait-il prendre en France, et le plaisir ? Arriverions-nous à survivre à trois numéros ? Et l'argent ? Combien de temps durerait-il ?

« Remarque, si on fait trois numéros, on aura déjà dit des trucs...

— Mais le public, il a acheté le premier par curiosité. Et s'il n'a rien compris ? Qui le sait ? Et s'il n'a rien retenu ?

— Et, bien pire, s'il a trouvé ça très mauvais ? »

Alors nous avons employé la célèbre méthode du docteur Coué, pour une fois très efficace. Nous avons proclamé tout ce qui existait ailleurs. Nous avons dit : cela existe en France, beaucoup vivent sans le savoir une culture neuve, nous ne sommes pas seuls, l'underground est une formidable internationale de la créativité. Nous pensions qu'en plein empire des mass medias un langage commun à la jeunesse submergeait les frontières. Dans chaque ville, on repérait des frères

à la longueur de leurs cheveux. On se rappelait la phrase de Bakounine : « Quand on arrive quelque part, il faut toujours demander l'idiot du village. Il sait tout. »

Nous étions des idiots de village, sans être sûrs d'avoir raison. C'était parfait. Nous allions tirer les manches des braves bourgeois, qui nous lanceraient des pièces en riant. On nous montrerait du doigt : « Ils ne sont pas bien dangereux, allez. » Nous prendrions part aux conversations les plus sages pour semer un germe de folie : la panique viendrait plus tard.

Nous n'étions pas tout à fait seuls. *Tout* venait de naître, quinzomadaire colorié qui battait les mêmes campagnes que nous. Ses rédacteurs sortaient de *Vive la Révolution*, rameau du maoïsme écœuré par le léninisme raide et en voie de décomposition, groupuscule vif et brillant qui réfléchissait d'un coup tout le reste. Il en sortirait en partie les luttes des prisons, les libérations homosexuelles, les communes politiques de la banlieue parisienne.

Nous hésitons sur les procédés : fallait-il provoquer comme Dada ? Mais nous n'étions pas vraiment doués pour l'insulte, faute d'y croire. Fallait-il chercher le scandale, allumer un joint à la télé pendant une émission, siffler le présentateur, venir en chefs indiens aux *Dossiers de l'écran*, arroser Léon Zitrone d'un épais liquide qui glue ? Alors on se ferait remarquer, mais se faire remarquer, bof, il y aurait bien une justice dans toute cette histoire.

Nous ne voulions pas nous fabriquer complètement, dresser des statues creuses comme Jean-Edern Hallier, risquer une cause pour imposer un nom. Aussi nous refusions le postulat de l'histoire « bourgeoise » : ne reste que celui par qui le scandale arrive. Rester nous intéressait peu, nous avions chacun quatre pseudonymes, Julien Vladimir, Bernard de Burnebise, Olympe Ramburne, John Vetebey, Hyma la Hyène et d'autres, pour ne pas se mettre en avant, parce que nous étions un collectif. Un collectif ? Oui, mais de combien ? Du début à la fin, il n'y a que trois personnages continus qui signent ce jus, qui s'entendent fort bien et qui sont fort divers. Et un beau jour nous nous sommes aperçus qu'*Actuel* n'avait fabriqué qu'un seul nom : celui de Lentin, chroniqueur attitré de musique qui signait tous les mois avec une ponctualité anormale. Et nous

avons bien ri : on n'en sortait pas.

Tempérés sur les fracas du scandale, nous appliquions donc systématiquement la méthode Coué, affirmant avec une grande assurance. Nous étions cependant surpris par les premiers freaks français que nous attendions printaniers, bronzés et souriants comme des Robinsons d'imagerie. Ils étaient souvent calleux, grinçants, la moue et l'œil en coin du type qui sait voir le flic dans votre tête. Ils traversaient une époque de bas dénigrement.

Dominique et Jean-Pierre, par exemple, avaient choisi de croupir. Ils faisaient de la musique et rotaient tout le temps. Des rots énormes qui vous levaient le déjeuner. Ils étaient dégoulinants de crasse, comme à la recherche de leurs odeurs. Dans l'appartement de parents qui n'auraient jamais admis d'être répressifs et s'étaient habitués à la perquisition, le couloir encombré n'était qu'un défilé de zombies. Ils se posaient dans la chambre en tas dispersés, au pied des cloisons : d'infects fonds de peinture s'agglomeraient aux murs, figés dans un grand tremblotement ; sur une table, au milieu des disques, de larges bocaux contenaient des reliefs divers, crachats, pilons, cheveux, salades, en décomposition comme la société bourgeoise et la tête de nos camarades. On s'asseyait, on en fumait un, on mangeait un relief de cassoulet en boîte, froid et gélatineux, et on gloussait « Mmm... miam, miam ! » C'était le trip sale, la saison de la régression. Jean-Pierre avait été un polar militant puis un militant polar. Il se vidait la tête, ce pauvre vieux tout noyé d'idéologie bourgeoise et révolutionnaire.

Voilà notre jokari. On s'écartait de la raquette, au fin fond de l'élastique, bien en marge, on existait et on reviendrait frapper vivement la grande raquette en bois, la société.

Quand on voyait un routard aux cheveux épais dans le dos sur une chemise indienne, on était émus aux larmes :

« En voilà un ! Enfin ! Un vrai de vrai qui n'hésite pas ! »

Nous refusions la stance de Pete Brown, ce formidable poète du rock qui disait :

« Seul fatigué à moitié saoul
plein d'espoir
je suis entré en titubant dans
les chiottes
à la gare de Green Park
et j'ai lu un « 30 » sur le mur
Epouvanté je me suis traîné
dehors
dans la nuit pleine de vent de

lumières de néon
pensant que sûrement
sûrement nous sommes un peu
plus nombreux que ça. »

Mais oui mais oui, ils étaient tous là. Il suffisait qu'ils se rencontrent ! Et ce serait un grand Boum ! Nous nous rappelons ces deux petites annonces d'éplorés qui nous écrivaient des Ardennes. Ils criaient « Je suis seul ! Je m'emmerde ! » et ils habitaient la même rue. Nous avions vérifié : ils ne se connaissaient pas. Ils devaient être des milliers à ne pas se connaître : ils créeraient des petits journaux dans toutes les villes, ils vivraient en communautés, plus actifs parce que plus nombreux et libérés les uns par les autres. Les groupes de rock et les poètes n'avaient qu'à se rencontrer pour composer des hymnes, les peintres parleraient aux écrivains, les gauchistes apprendraient la sculpture, les anars se couleraient dans le bouddhisme zen. Il n'y avait pas à choisir mais à embrasser, jusqu'à étreindre.

5. « Liberté, anarchie ! »

PARFOIS nous étions un peu étonnés. Qui donc se souvient de la bien étrange fête gratuite du samedi 20 mars 1971 à Normale Sup' ? C'était enfin une fête gratuite et les cohortes étaient venues. Il y avait de l'espace, il y avait de la musique, neuve, proche, détendue. Il n'y avait pas de flics. J'arrivai très content de découvrir une grosse concentration qui ne ressemblait pas à un meeting. Diable qu'on était nombreux ! la rue d'Ulm dégorgeait. J'entrai dans la cour gonflé comme une montgolfière, tout léger de bonheur.

La cour de l'Ecole Normale fleurait le souk, la ville sainte, la zone, le bidonville, le feu de camp, et ce mélange frappait par son ancienne couleur. Dans un coin, un couple enlacé. Autour, un cercle. Et une bicyclette renversée. Un faune qui tourne énergiquement les pédales. La dynamo marche, la loupiotte éclaire le couple, les autres regardent cette double liberté avec un insondable silence. Plus loin, un groupe d'anarchistes chante comme des pleureuses siciliennes devant trois tables qui brûlent : « Anarchie Liberté ! Anarchie Liberté ! »

Dans les couloirs, on saccage et on discute. Les vins millésimés de la cave du directeur ont abreuvé le peuple qui a l'alcool perplexe. Une minorité s'extériorise en brisant les grandes vitres. On vient leur parler :

« Ça va pas la tête ? A quoi ça te sert, mec ? Qu'est-ce que tu prouves ? Tu ferais mieux de bouffer du flic ! »

Et le casseur, essoufflé mais plein d'à-propos :

« Je donne du travail aux vitriers chômeurs, mon vieux. »

Au sous-sol, le gymnase ressemblait à un terrain vague, espace codifié enfin rendu aux figures libres. Tessons de bouteille, vieux papiers écrasés sous le néon. Un type casse et recasse, l'air bougon, dans une morne révolte. On veut l'interrompre. Il est furieux :

« Tu veux m'empêcher de prendre mon pied. Merde alors ! Bourgeois, va ! Moi j'ai rien bouffé depuis trois jours ! »

Une autre cave. Je remarque un jeune lycéen en parka qui demande à toutes les filles, seules ou non : « Je cherche une femme, je veux rire et chanter, sentir et partager, vous savez, le printemps dans les bois, préparer l'été, multiplier la beauté, s'il vous plaît, je veux une amie. »

Et au bout, la musique limpide du Dharma Quintet doucement électrifié, avec ces saxos liquides qui soulèvent des vagues, ce pulse venu de Miles, et ces gens enfin ensemble, pour un moment apaisés.

Nous nous disions :

« C'est normal. La liberté s'apprend. Ils veulent que tout soit gratuit avec un peu trop de violence, mais ont-il tort ? Nous avons été tellement réprimés que le défoulement devient obligatoire. Les zonards, eux, sont libres. »

Et nous avions adoré à cinq mille la mise à sac du Palais des Sports. Je me souviens de Lebel, hilare, heureux comme un cardinal baiseur, qui oubliait de se méfier de moi au nom de ses propres doutes. Les sandwiches volaient, des chapelets de saucisses piquaient sous la nef d'acier croisé, tout le monde dansait dans le craquement des fauteuils : nous avions pris possession du spectacle, congédié le fric, et tant pis pour l'école des Travaux Publics qui organisait.

En ce temps-là, nous riions de mésaventures qui nous donnaient des leçons d'absurde et de détachement. A chaque concert où nous allions, les places qui nous étaient attribuées étaient occupées. Nous demandions timidement :

« Nous sommes d'*Actuel*. Vous savez, le journal. Pas *Valeurs Actuelles, Actuel*...

— *Actuel* ? Ah non ! Ils sont déjà venus et à huit, monsieur. Et on a été gentil d'accepter tout ce monde. »

A toutes les projections privées de films, les critiques d'*Actuel* remplissaient la moitié de la salle. Et de multiples Jean-François Bizot, d'innombrables Rambaud, des Burnier par centaines parlaient en notre nom : nous n'étions pas mécontents, ne voulant être « ni prophètes creux, ni sages barbus », et nous n'avions pas de leçons à donner, d'interview miracle, nous installions un courant d'air, prêts à nous éclipser sur un clin d'œil quand la jungle nous aurait enveloppés.

Un journaliste du *Figaro* non identifié téléphone à *Actuel* :

« Allo, Jean-François Bizot ? Salut, ça va ? »

Je m'interroge. Aurais-je parlé à ce journal de droite ? Non. Donnons le change pour voir :

« Allo ? oui. C'est Jean-François. Salut, ça va ?

— Je t'appelle pour l'interview. Tu veux que je te la relise ?

— L'interview ? Eh bien... Quelle interview ?

— Allons ! tu sais... A Vincennes. Je suis un grand à lunettes avec un imperméable mastic. On a parlé trois heures de la contre-culture.

— Ah... »

Que faire ? Rompre, poursuivre, s'outrager du faux ? Non. S'en réjouir ! Jouer :

« C'était intéressant, hein ?

— Oui, oui, très intéressant. J'ai écrit quelque chose d'assez long.

— Ah ? Dis donc : peux-tu me décrire ?

— Te décrire ?

— Oui, physiquement.

— Je te lis ton portrait... Voilà : *Jean-François Bizot est un petit bonhomme sec et malicieux, un sourire toujours caché sous sa barbe noire et frisée. Il plisse les yeux derrière des lunettes fumées et rejette d'une main baguée des mèches rebelles...*

— Tiens, tiens... C'est marrant.

— Tu trouves ?

— Ouais. Je me regarde dans la glace, là, et je me trouve plutôt du genre grand blond, ferme derrière une espèce d'indolence naturelle, le cheveu qui pleure comme un vieux saule. La barbe, j'ai essayé : ça n'était pas terrible. Allez, salut mon vieux ! »

Je n'ai jamais lu dans le *Figaro* cet entretien, mais j'étais flatté, et pas qu'un peu. Être moi-même piraté, quel pied !

Nous recevions un long cortège de visiteurs. Ils venaient nous dire deux mots, congratulations et condoléances, demandes, conseils. Nous embauchions des correspondants bénévoles dans toutes les villes de province : « Un journal, écrivions-nous, est une chose trop sérieuse pour être confiée aux seuls journalistes. » On confectionnait un numéro entier avec les lettres des lecteurs, nous recevions de beaux cris, nous rencontrions C. Livache, Rockin'Yaset, Francillard, Burzé — qui avaient l'air éminemment fréquentables (1).

Ça bougeait enfin, en tout cas au dedans de chacun d'entre nous. Vous vous rendez compte ? On avait vu une tribu en France, une vraie. Il y avait d'abord eu la Hog Farm, qui avait séjourné plusieurs mois à Paris, dans un immense atelier de la rue Charles-Delescluze tenu par Lionel Magall, notre meilleur coureur de délire, toujours en tête. On venait la visiter de partout, cette avant-garde de l'armée des clowns cosmiques : ils bivouaquaient, faisant cuire des petites soupes autour de petits feux, à quarante ou cinquante selon les jours, dans cette grande cale de trois-mâts, et chacun derrière sa hutte de vêtements et d'édredons. On pouvait y dormir en se gaussant d'éventuels parasites, car la Hog Farm passait la visite médicale tous les mois — finalement, leur principale lacune c'était le dentiste ; mais comme en France la dent se porte volontiers dentelée comme un gruyère...

La Hog Farm se donnait en modèle, un modèle bizarre, celui dont nous avions besoin pour affirmer le fossé de la marginalité. Ils couraient le monde et désiraient fonder Earth People's Park, un territoire libre pour tous les freaks, avec une autre vie écologiquement misérable et libérée par la sobriété. Ils s'entendaient bien. Le soir, on réglait les conflits autour de la gamelle du patriarche, un samovar entretenu par la fidèle compagne qu'on surnommait Coyote pour ses nattes.

Ce soir-là, Lou avait l'air fatigué. Un vieux masque un peu ôcre, une barbe en éventail mangé aux mites dans le scaphandre d'un vieux chandail, bref cette épaisseur qui fait le patriarche. Il palabrait avec un grand mec assez joli coiffé d'un chapeau de brousse et une fille au visage d'héroïne de western, franche, accorte, qu'on sentait encore puritaine. La nuit précédente, elle avait refusé de partager l'intimité du grand mec.

« Mais pourquoi donc ? Pourquoi ? lui disait Lou avec extrême onction. Tom est ton frère, il t'aime, comme nous nous aimons les uns les autres. Il veut simplement te marquer son amour. »

La fille baissait les yeux sous le regard de Tom, et Lou appuyait son étreinte chaleureuse et délicate :

« C'est beau, les caresses, tu sais, et deux corps ensemble triplent la joie et l'énergie. (Lou terminait lyrique.) Notre groupe se soude, nous devons montrer l'amour : c'est notre manière de révolutionner les autres. On peut se révolter contre l'Amour, mais à la longue, il désarme les violents... »

Et la fille se taisait.

Et je ne trouvais rien à redire à travers la gaze de mes incertitudes. Lou pouvait bien avoir raison, et surtout en France, ce pays sectaire, méfiant et coincé, où des

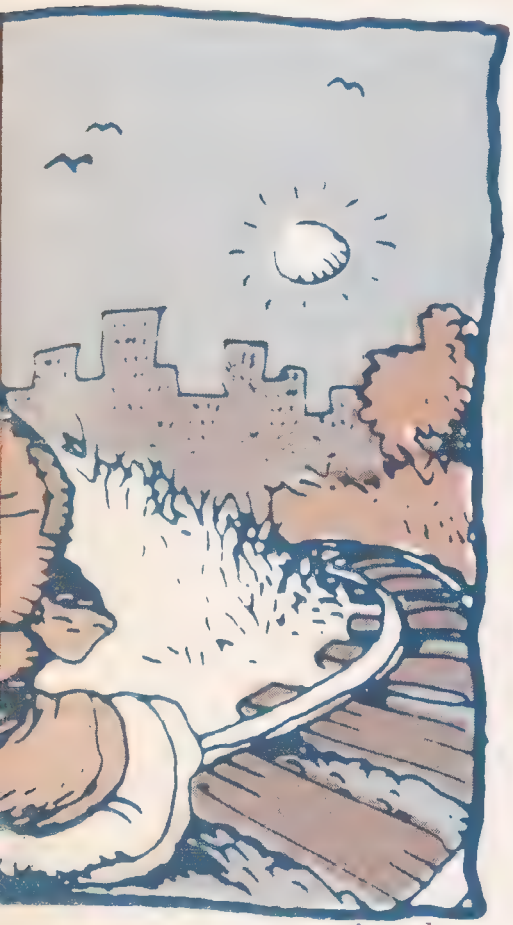
bataillons de chiens de faïence s'aboyaient les uns les autres.

Abbie Hoffman venait à Paris, cet anar de forte stature sanglée dans une veste de cuir noir, braillard sauvage qui retrouvait Dada en faisant des pirouettes jusque devant ses juges. Certains se l'appropriaient en lui expliquant que les camarades n'avaient pas eu une ligne juste. Désemparé par l'étrangeté du propos, Abbie n'avait pas protesté. Oui, il fallait sublimer tout cela dans de grandes fêtes et convaincre par l'émotion quand la

paranoïa pesait lourd sur la logique.

La Hog Farm savait survivre. Formidables camelots de leur propre cause, ils accommodaient tous les déchets de notre gaspillage, ils nous tiraient de l'argent, mille francs à *Actuel*, et Dieu sait qu'on était fauchés à ce moment. Mais entre fauchés... Et puis ils partaient rayonner jusqu'au Népal, ils devaient nous envoyer des articles tout au long de leur odyssée. Nous reçumes seulement une carte postale couverte d'arc-en-ciel et de « vibrations », deux mois plus tard. Et nous avons souri.

Oui, il fallait constituer des enclaves et des laboratoires pour cultiver notre modèle et attaquer par l'exemple. Au bout, de véritables quartiers libres, vivants, économiques, restaurés, dans les vieux secteurs de la ville où le tissu urbain



pouvait encore organiser des rencontres, des mélanges, des hybrides, des mutants ressuscités de la merde.

« Enfoncer le clou ! Enfoncer le clou ! L'histoire marche au pas des bœufs. »

Un soir, on avait été tellement contents. Les freaks de Chartres allaient passer. On se demandait bien quelles têtes ils pouvaient avoir. A chaque coup de sonnette, on disait : « Les voilà ! » On avait ouvert la porte. Il en était entré un, superbe. Un grand chevelu avec toutes ses dents, le corps élancé comme la quille d'un schooner, et derrière lui un autre, qui ressemblait à Jésus, et puis un autre, et une autre, et encore une autre. Ils étaient trente et nous ne tenions dans aucune pièce. On se serra dans l'entrée :

« Alors, à Chartres ? Comment ça marche ? On arrive à faire des trucs ? On vous réprime ? Non, pas trop ? Et les lycées, ça bouge ? Il y a du rock ? Vous écrivez ?

« Et à Chartres, on baise ? Ça s'éclate ? Et les bourgeois ils baisent, eux ? Alors, vous avez trouvé une ferme ? Pas encore ? Agitez-vous, les mecs ! »

Et nous leur racontions l'Amérique, et nous décidions de participer plus activement au lancement des communautés. On avait rencontré Faligand, cet instituteur anti-autoritaire qui vivait en couple et publiait « C », le bulletin des communautés, et d'autres agités qui voulaient « s'investir ». On avait fait un sondage, on éditait un petit bottin des communautés : les politiques, les agricoles, les informelles, et on branchait plus de cinq cents personnes, avec prudence, en tirant le nombre exact d'exemplaires pour chacun des participants. Un tel bottin devait éviter de tomber entre de mauvaises mains. Les pessimistes disaient : « Ces précautions ne servent à rien ! Ils sont organisés, aux Renseignements Généraux. » Les autres répondaient : « Bof ! cela ne leur servira pas. Les types changent d'adresse et les flics ne sont plus assez nombreux pour surveiller tout le monde ! »

(1) Voir plus loin les extraits de textes.

6. l'utopie nous berçait comme des bébés gavés

AU printemps 1971, cela allait mieux. Les lycéens s'y étaient mis. L'affaire Guiot les avait lancés dans la rue.

« Tu te rends compte ce que ça va être dans les facs l'année prochaine, avec tous ces jeunes qui vont y débarquer ! Le pouvoir va en baver, et à la Fac, libres de l'empire de l'idéologie familiale, ils vont exploser. »

Ah ! ce grand mythe de la jeunesse. Quand on nous affirmait — et c'était en général des « vieux » qui affirmaient : « Vos couleurs, vos surimpressions, ce texte rouge sur un fond rose, on n'arrive pas à lire ! » Nous répondions, tranchants :

« C'est exprès. C'est une rupture entre les générations : un lycéen n'a aucun problème à lire un texte rouge sur fond rose. »

Ils n'osaient rien répliquer, et surtout pas : « Même un lycéen myope ? »

Entre nous, nous ajoutions : « Tu as vu, la coupure passe entre vingt-cinq et trente ans, et il faut la creuser. Voilà notre identité. »

Nous débattions fort sérieusement et avec raison de la jeunesse : était-ce là une nouvelle classe révolutionnaire en voie de constitution ? Les provos avaient parlé du provotariat. Le FLJ, Front de libération de la jeunesse (qui s'en souvient ?), publiait son manifeste (2). Une aile du MLF avait pondu le *Torchon brûle* et nous aimions la signification du MLF, et nous pensions que la libération des femmes remettait tout en cause, jusqu'au sens même de la politique mâle.

Il était confortable, cet optimisme de la critique : l'utopie nous berçait comme des bébés gavés. On pouvait mener une critique optimiste puisque la technologie, une fois en de bonnes mains, semblait devoir tout résoudre. S'il y avait une menace écologique, on trouvait la parade dans une révolution nécessaire qui bouleverserait l'impératif frigide des équations.

Le Magic Circus, Burroughs, Laing perçaient tout juste. Nous écoutions avec sympathie des facteurs défroqués de Châteauroux qui se proposaient de constituer un système de poste parallèle en faisant la route : ils se chargeraient des plis et s'en iraient partout où les missives les emmèneraient. Nous faisions la révérence aux femmes : « Oui, mesdames, nous serions contents que vous soyiez nos leaders ! » Mais secrètement nous jubilions des horizons délicieux de l'irresponsabilité que cet abandon de pouvoir signifiait. A leur tour.

L'été 1971 venait de surcroît. Un tour aux Etats-Unis surprend : le mouvement tient, politique et joyeux, avec des structures, un fourmillement de mobilisations, et toutes sortes de groupes recensés dans d'innombrables catalogues. Cela dure, donc cela va durer. Oui, il fallait reprendre tous ces thèmes. On avait acquis une certitude : à force d'avoir parlé de l'underground, de la libération et du délire, cela commençait, souterrainement.

La deuxième année d'*Actuel*, 1971-72, les sujets s'imposent d'eux-

(2) Voir citation plus loin.

mêmes : l'underground en France mérite enfin que l'on dresse son bottin, Paris et province, la révolte gagne naturellement l'armée après deux ou trois ans de retard, et puis l'herbe, le sexe, l'urbanisme, le détournement des technologies contre le système, voilà de quoi remplir les sommaires.

Les petites annonces gratuites nous envahissent. Nous avions publié les premières à la rentrée de septembre 1971, une page et demie improvisée à partir du courrier des lecteurs. Le mois suivant, il y avait encore une page et demie, mais quatre en novembre, et puis bientôt trois cents, cinq cents annonces par mois — à tel point que nous ne pouvions plus tout passer, faute de place.

Et l'écologie. C'était un dossier pour le numéro d'octobre 1971. On parlait déjà de pollution dans la presse française, mais non encore d'écologie, hors Fournier dans *Charlie Hebdo*. Nous avions fait un bel effort. Restait à trouver un titre pour la couverture.

« Tout simplement *Ecologie*, ou *Spécial Ecologie*.

— T'es malade ! personne ne sait ce que c'est : le mot existe à peine en France. Il faut autre chose.

— *Pollution ?*

— Ce n'est que l'effet, le résultat du massacre. »

Nous avions bien cherché, nous n'avions rien trouvé. Alors, sur une couverture d'apocalypse, des marées glauques et des rats, le titre a simplement été « *Beuark !* »

Mais quelques mois plus tard, le respectable Sicco Mansholt dénonçait la croissance industrielle dans l'*Observateur* et l'*Observateur* inscrivait le mot d'*écologie* sur sa propre couverture. Et nous pensions que les idées allaient vite, et qu'il fallait courir pour garder notre avance.

En quelques mois, la vente d'*Actuel* avait doublé, de trente à soixante mille exemplaires.

Actuel voulait élargir son équipe. En un an, il y avait eu beaucoup de passages, beaucoup d'essais. Chaque jour, de sympathiques individus se jetaient à notre tête :

« Bravo les gars ! J'ai envie de travailler avec vous, ça doit être le pied d'écrire ici. »

Ou bien : « Voilà, j'ai une idée d'article formidable. Et puis il faut raconter ce qui se passe en philo à Vincennes. Vous êtes au courant ? J'ai des copains, on va vous donner un coup de main. »

Nous commandions les articles, les inscrivant sur le plan du prochain numéro. On prenait rendez-vous :

« Tu amènes ton papier mercredi soir. O.K. ?

— Oui oui.

— Promis, hein ? On en a absolument besoin : l'imprimeur ne peut pas attendre et on a déjà du retard. »

Le mercredi soir, il était finalement assez rare que l'article arrive. Son auteur avait disparu, quitte à ce qu'il vienne nous dire bonjour quinze jours plus tard, sans remords ni mémoire. Ou l'article arrivait, mais plutôt à minuit qu'à trois heures de l'après-midi. Nous lisions, souvent inquiets devant le pensum, le charabia ou la pesanteur idéologique.

C'était la brouille :

« Vous voulez me réécrire, me censurer ! Allez, vous êtes comme les journaux bourgeois.

— Pas du tout. Ecoute, s'il te plaît. C'est dur d'intéresser un lecteur, de se faire comprendre. Il faudrait être plus rapide au début, développer peut-être vers le milieu, et puis tu ne racontes pas l'histoire que tu nous avais annoncée.

— Censure ! »

Le lendemain, nous cherchions un autre auteur, nullement désespérés : nous étions mal tombés, voilà tout.

C'est ainsi qu'il fallut subir un bon nombre de brouillons sacrés, une prose de premier jet et de cris, sans objet précis ni intérêt aucun, dont on nous expliquait qu'ils renfermaient toute la spontanéité du monde. Ou les articles de journalistes plus âgés, qui s'efforçaient d'oublier leur style et leur grammaire pour donner dans le ton d'*Actuel*, une juvénilité pénible et fabriquée.

Désespoir.

Et pourtant, avec les plus réguliers, les plus drôles, les moins susceptibles ou les plus accrocheurs, nous avons fini par composer une équipe de rédaction, un peu fluctuante, très amicale.

Ça marchait mieux. Ça ne marchait pas bien. Nous parlions d'autogestion, de collectif : c'étaient nos principes pour la société toute entière, et il fallait bien commencer par les appliquer chez nous. Mais l'autogestion suppose l'égalité, et comment faire régner l'égalité partout ?

Pour le sommaire des numéros, certains préparaient la réunion, cherchaient des sujets, apportaient des idées. D'autres ne disaient rien, ou parlaient entre eux des derniers articles de *Charlie*. Certains apportaient leurs papiers à la date, et nous pouvions les discuter ensemble, d'autres arrivaient le lendemain avec une grande insouciance. Et la mise en page ? Comment celui qui n'y connaît rien peut-il y participer à égalité avec un professionnel, surtout s'il s'agit de boucler trente pages dans la nuit ? Et l'imprimerie, le dosage des couleurs, la composition, la photogravure ?

Même à dix, la spécialisation pesait de tout son poids. Il y en a toujours pour détester les chiffres, la gestion, les traites et les livres de compte, et les additions interminables de la diffusion ville par ville, marchand par marchand. Et pourtant, il faut bien qu'un individu s'y mette. Comme il en faut pour remplir les enveloppes, répondre au courrier, balayer les locaux. Nous tentions de collectiviser toutes ces tâches, nous y sommes assez peu parvenus, et cependant infiniment mieux que partout ailleurs dans la presse « bourgeoise ».

Mais les énervements, les colères, les dictatures improvisées les soirs de catastrophe où le journal risquait de ne pas sortir. Belle contradiction, qui consiste à bosser comme des fous sur des articles qui vantaient l'idéologie du pied et de la paresse révolutionnaire. On trouva des petits camarades pour se complaire dans un demi-esclavagisme coupé de poussées de revendications. D'autres pour assumer un peu trop vigoureusement les responsabilités. Sans parler des problèmes personnels, de l'affectivité de dix personnes entassées ensemble tout le jour, et, pour deux ou quatre fois la semaine, toute la nuit. Entraînés par ces étranges horaires, nous perdions un à un tous nos amis d'avant, que nous cessions de voir et qui ne comprenaient pas.

On recevait dans la journée, on écoutait les visiteurs, on conseillait jusqu'au dîner et on travaillait après. Sinon, lorsqu'on mettait un type à la porte on se voyait traités de *fachos*.

On manquait rompre, on rêvait parfois de jeter l'aventure à la ciguë. On perdait des copains, bien sûr on en trouvait d'autres. Des gens passaient, qui nous aidaient un soir ; un lycéen, un ouvrier freaky venaient avec nous trier les invendus ou faire des paquets. C'était assez pour que le journal fonctionne et pour donner l'espoir, mais non pour éviter à terme les interrogations.

7. histoire de Malandrini, voleur

D'AUTRES interrogations s'installaient. Un jour, nous avons fait la connaissance d'un roi de la Route, un ouvrier teinturier de vingt-huit ans qui avait fui son travail, son HLM et l'Europe pour se promener une année aux Indes. Il racontait des histoires formidables de démerde et de paysages, qui avaient fourni la matière d'un article. Il nous demanda du travail pour se faire de l'argent et reprendre la route. Il déclara se nommer Malandrini.

Malandrini fut engagé. Pour ses premières tâches, il fut décidé de l'envoyer à Bordeaux pendant la semaine de SIGMA, rare manifestation culturelle d'avant-garde où nous étions conviés : il s'occuperait des ventes et de notre propagande, et pourrait par la même occasion traîner dans les salles de projection et de théâtre. Il nous réclama un costume afin de mieux présenter devant les libraires : le journal le lui offrit, il en choisit un très chic, en belle flanelle grise épaisse — et il fut donc baptisé *Nouveau Costard*.

A Bordeaux, Malandrini eut la surprise d'être fort dignement reçu par la direction de SIGMA : on lui donna une belle chambre dans un grand hôtel, avec une salle de bains rutilante. Sans bien comprendre, Malandrini s'installa, ravi, devint un habitué des spectacles — ce qui était fort bien. Il tapait sur le ventre de Robert Wyatt, discutait de free jazz avec les meilleurs groupes et évitait soigneusement les librairies. Jusqu'au jour où il lui fallut céder sa suite : la direction avait confondu son nom avec celui d'un critique de rock fort notoire qui était arrivé deux jours en retard, et qui, enfin identifié, réclamait sa place.

Malandrini revint au journal, assez satisfait de l'aventure, qui nous plut tout autant. Au bout de quelques semaines, il disparut brusquement. On le crut malade. Puis on s'aperçut qu'il manquait trois chèques. Angoisse. Peu après, la banque du journal nous avisa qu'elle avait payé trois chèques non barrés, huit mille nouveaux francs, à un individu dans lequel on reconnaissait aisément notre homme et son nouveau costard. Celui-ci avait imité la signature et empoché l'argent. Malandrini : ce n'était que son pseudonyme, ce jour-là très symbolique. Nous restions confondus.

La banque prévint sa compagnie d'assurances. La compagnie déposa plainte chez les flics et nous avisa que si nous n'en faisions pas autant elle se retournerait contre nous, et

que nous ne serions jamais remboursés. Il y avait le trou dans la caisse, les factures qui arrivaient.

Epouvantable problème : pouvait-on aller chez les flics, pactiser avec eux, dénoncer un type de notre âge — même symboliquement, puisque l'assurance l'avait déjà fait ? Après un débat difficile et attristé, nous avons décidé de signer la plainte, mais quelques jours plus tard : Malandrini aurait eu le temps de disparaître, il nous avait toujours dit qu'il voulait repartir sur la Route, au Canada, nous pensions qu'il était déjà au Québec et hors d'atteinte.

Malandrini s'était arrêté à Genève. Nous l'avons su après. Il s'achetait des costumes avec notre argent chez les meilleurs tailleurs, et tournait dans les boîtes et dans les restaurants. Après quinze jours de frime, il était rentré à Paris, en toute inconscience, et s'était tout simplement rendu chez les flics pour réclamer un passeport demandé un mois plus tôt. Les flics l'avaient arrêté.

Ils étaient venus à *Actuel*. L'inspecteur expliquait que Malandrini était un récidiviste, il constituait un dossier, réclamait les bulletins de salaire, très étonné par les posters de nos murs et les cheveux de nos têtes. Il devint nécessaire de voir le juge d'instruction.

Dans le cabinet du juge, le face à face fut tragique. Tous les rôles semblaient inversés : l'homme d'*Actuel*, en parka et mal rasé, prenait l'allure d'un coupable et bredouillait pour excuser Malandrini. Malandrini au contraire, très élégant dans l'un de ses fameux costumes, expliquait ses regrets avec désinvolture. Nous avons écrit aux juges pour demander l'indulgence : c'était la faute de la société. Il fut condamné, pour cette affaire et quelques autres, à plusieurs mois de prison.

Cette consternante histoire était presque oubliée lorsque Malandrini, enfin libéré, réapparut au journal près d'un an plus tard. Fort peu gêné d'ailleurs, et beaucoup moins que nous. Très naturel, tirant un trait généreux sur le passé, il nous redemanda sans complexe du travail. Ce n'était même pas de l'humour, et notre perplexité face à lui ne connaissait plus de limites. Le hasard voulut qu'il restât seul un instant dans le bureau de l'administration. Comme le tiroir de la caisse n'avait pas changé de place, il prit cette fois un chéquier tout entier et sortit, après nous avoir aimablement salués.

Ce fut une dure leçon pour notre naïveté et nos idées. Au début, nous voulions instaurer la propriété collective. Et nos magnétophones dis-

paraissaient. La mobylette du journal se trouvait cassée ou perdue en toute occasion. Nous avons surpris un bonhomme qui déroulait et embarquait la vieille moquette de l'escalier. Nos meilleurs disques étaient au pillage, des revendeurs partaient avec des piles de numéros et ne ramenaient presque jamais l'argent.

Un lundi matin, à six heures, un groupe trop identifié force la porte, déménage la chaîne stéréo et trois cents disques. La concierge qui balaie les remarque :

« Qu'est-ce que vous faites ?

— Nous sommes des copains d'*Actuel* et nous organisons une surprise-party. Alors on emmène les trucs.

— Ah bon », dit la concierge.

Nous n'avons plus rien revu.

Quelques rigolos, toujours les mêmes, piquaient dans les poches et dans les sacs, deux mille balles par ci, un carnet de métro par là. Ou des photos, trois livres et un poster.

Bien sûr, ce n'était qu'une petite minorité, et la plupart des mecs restait honnête et sympathique. Mais il suffit de cette minorité sordide pour instaurer la défiance. Ce sont les mêmes qui piquent chez Maspero, couvrent leurs larcins d'une tartine d'idéologie ultra-radicale et qui payent leurs Coca-Cola. Comment s'en défendre ? Comment s'empêcher de douter devant de nouveaux inconnus ? La balance est dure à tenir entre la prudence et l'ouverture cependant souhaitable.

Nous avons été un peu consolés en apprenant qu'à la CFDT on bouclait les bureaux à clé pour les mêmes raisons.

8. l'homme au papier filtre et l'homme au yaourt dans la maison de Frankenstein

NOUS en recevions bien d'autres, plus honnêtes : le journal était carrément un laboratoire où se préparait l'homme nouveau. Il fallait tailler dans les problèmes et dans l'ennui, lever les frayeurs, assouplir les cœurs et durcir les têtes en offrant des projets, des rêves, des exemples bienheureux. Dans l'antique quartier Montparnasse serré tout au bord des chantiers, rue Lebouis, il y avait de la lumière jusqu'au matin. Les indigènes du lieu s'y habituèrent, après un temps d'inévitable perplexité, celle-là même des caucasiens troublés par les fenêtres éclairées tard de la maison Frankenstein.

A notre façon, nous étions dix Frankenstein penchés sur un peuple de zombies, d'égarés, de grands jeunes gens pâles et sans sourires. Notre matière première, nous n'avions pas à la chercher : les morts vivants venaient d'eux-mêmes attirés sans doute par nos accents de fraternité, par nos colères et par notre calme : nos éditos proclamatoires ou sereins les attiraient comme des oiseaux qui entendent le son de l'appeau. Mais notre désir était noble : donner la vie, réveiller une lueur, décrasser les cervelles, prêter un peu de notre vigueur à tous les mal barrés qui débarquaient dans nos locaux pour un réconfort, un conseil, une trop simple discussion.

Au début, avant que les petites annonces éclusent la plus grande part des drames personnels, ils arrivaient, trente par jour, ils regardaient, remuaient les papiers, les photos, dérangés par cet étrange spectacle d'une dizaine de forcenés au labeur.

« Tu veux quelque chose ? », demandions-nous aux premiers. Ils faisaient ordinairement signe que non, ils ne voulaient rien, sinon s'asseoir dans un coin, l'œil vague, la mèche sur le nez. Les plus loquaces demandaient s'ils gênaient. « Mais non, mais non... », répondions-nous avec cette particulière bonté des individus surpris par le flot permanent des quémandeurs nouveau genre qu'ils avaient lancé. En fait, leurs regards, leurs absences de regard surtout, figeaient les mots sur nos machines. Alors nous avons formulé nos interrogations, puis nous avons appris à écouter comme le font les maîtres zen et les assistantes sociales :

« Ça va ?

— Non.

— Ah ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Sais pas... Tout...

— Tiens ! Tu habites dans le coin ?

— Non.

— Tu habites où ?

— Charleville.

— Ah ah ! le pays de Rimbaud... Et comment ça se passe, à Charleville ?

— On s'y emmerde, c'est tout. »

Nous étions disponibles tout le jour pour recueillir la confidence, toujours la même, marquée profondément par l'ennui, par l'incertitude, par un vide éternellement angoissant que confortait le monde des parents, un monde moraliste, et encore très ferme sur les grands principes. Nous, naïfs, nous aidions les perspectives à basculer, égarés dans les commentaires joyeux, acquieçant presque toujours, compatissant, aidant et engueulant.

L'hiver 71, un individu a poussé la porte. Il était pieds nus, pris dans une cape noire qui semblait son seul vêtement. Il s'assit sur le canapé de l'entrée, le regard planté sur la ligne bleue du Népal.

Il ne disait rien.

Tous passaient devant lui en l'interrogeant du regard. Il ne bougeait pas. Je lui demandais :

« Tu voulais voir quelqu'un ? »

Silence.

C'était l'homme des vallées perdues, hidalgo de nulle part, rapiécé et inquiétant. Je pouvais bien lui parler : son regard me traversait, exprimant tout un monde dans une vibration qui ne me parvenait pas. A cette hauteur, c'était à se demander s'il avait une origine sociale, un lien avec une réalité si absurde

soit-elle, à la limite s'il était né d'une femme ou d'un esprit. Je rentrai dans mon bureau. L'homme me suivit. Il me dit :

« Je viens de loin, je viens de très loin. » Il ajouta avec la voix creuse de l'oracle : « Pour te voir. »

J'attendais et il y eut un nouveau silence.

Puis il fouilla sous sa cape et sortit un objet minuscule, comme un petit paquet gris très précieux. Il me le tendit. La chose s'ouvrit sous mes doigts songeurs. Je compris qu'elle se déployait. C'était un filtre de laboratoire plié en éventail, et sur chacun des plis l'homme avait écrit des lignes qui s'agençaient, une centaine de mots qui composaient un poème. Le poème disait en gros :

« Tout est dans tout. La vibration porte le beau et le beau porte la vibration. »

Je lisais. L'homme m'expliqua dans un langage très lent : « Je t'ai apporté ça. C'est pour toi. Uniquement pour toi. »

Je m'interrogeais interminablement et croyez que l'homme à la cape m'en laissait le temps. Tout le problème était : avait-t-on envie de le comprendre, envie de le rejoindre là où il planait ? Pourquoi non ? On sait que des yogis passent dix ans de leur vie à dominer leur corps afin de parvenir à arrêter leur cœur dix minutes, ou à espérer ralentir la décomposition de leur cadavre après la mort. Pourtant, je n'arrivais pas à prendre l'air convaincu.

L'homme a insisté un peu, me garantissant la profondeur du propos. A présent c'était moi qui me taisait. Alors l'homme a renoncé et m'a simplement demandé vingt balles que je lui donnai.

Le soir-même, nous avions organisé à Boulogne les premiers concerts de rock allemand. La salle était intéressante, mélange de freaks de facultés et de freaks de banlieue, et des lycéens gauchistes et des adolescents proprets. Tangerine Dream jouait sa musique cosmique ; nous étions tous impressionnés en ce 14 février 1973.

Alors apparut sur scène celui que nous appellerons « l'homme au yaourt ».

L'homme au yaourt se définissait par un simple principe : il ne ratait aucune manifestation ou concert et décidait de doubler le mouvement sur sa gauche en faisant chier partout.

D'abord il se mit à danser contre les musiciens, poussant des cris qui couvraient la sono. Puis il brandit un pot de confiture dont il aspergea longuement la batterie. Enfin un pot de yaourt monstrueux, dont il projetait d'amples cuillérées sur le groupe, dans les coulisses, dans la salle.

A deux, nous avons voulu le raisonner :

« Arrête, mec. Tu vois bien que tu emmerdes tout le monde. Les gens prennent leur pied avec la musique, laisse-nous tranquilles. Et puis le yaourt, ça mouille et ça abime les instruments des musiciens... »

Il n'écoutait pas et continuait, en nous jetant encore du yaourt à la gueule. Nous l'avons poussé en coulisse. Une partie de la salle criait : « Répression ! Répression ! »

J'ai souvent revu l'homme au yaourt. Il officiait sur bien des scènes, chaque fois avec un nouveau pot. Lorsqu'il n'était pas trop ivre — car il buvait plutôt qu'autre chose — il m'expliquait les ressorts fondamentaux de la liberté et de la spontanéité. Il détruisait l'art, il nous prenait au mot, il voulait tout gratuit toujours, et manifester son ego sans aucune limite.

« Moi, je veux prendre mon pied. Pourquoi tu me réprimes ? Si ça m'amuse, mon yaourt... Et puis ça remue les veaux qui sont dans la salle, ces crétins passifs. »

J'avais approuvé un copain étonnant, qui vivait de resquilles intelligentes, qui effrayait les bourgeois, qui se déguisait en figurant pour entrer avec une hallebarde en pleine représentation d'*Othello* et déclamer : « Hé connard, ta femme te trompe ! »

Il y avait de cela dans l'homme au yaourt, un jeu surréaliste de la provocation qui nous fait rire quand nous le trouvons dans les livres ou sur la scène d'un théâtre mort. Mais éternellement le même yaourt tourné, la même confiture : la spontanéité et la provocation devenaient l'excuse de toutes les niaiseries. Où faut-il s'arrêter ? Et si l'on doit s'arrêter, que devient la provocation ?

Au festival de Nancy un peu plus tard, l'homme au yaourt a voulu inonder les comédiens des expérimentations théâtrales. A la troisième fois, comédiens et spectateurs l'ont cogné assez fort. Quelques ultra-révolutionnaires ont signé une pétition pour dénoncer cette répression. Nous avons hésité, nous en avons parlé dans le journal, nous ne l'avons pas publiée.

9. Amsterdam, des testicules goguenards dansaient le mambo

LA provocation restait tout de même la grande loi héritée de mai 68. Nous craignions de mal l'appliquer, surtout en France, ou de n'en subir que les absurdes décompositions. Amsterdam, la grande ville libre, devait nous donner un exemple.

Amsterdam, port franc de la nouvelle culture, ville perverse et bon enfant, se souvenait qu'elle avait été anarchiste à un tournant de siècle : elle organisait le premier festival du film érotique. *Suck*, le journal international élégamment obscène, avait trouvé les films et les locaux. Il se passerait sûrement d'étranges événements, et l'orgasme envahirait la salle, et l'on râlerait de joie, tous libérés, tous éclairés, tous épuisés de sens.

Nous sommes partis très excités et pas peu fiers d'assister à l'événement.

Et nous avons vu un Otto Muehl courir les bois en secouant inlassablement un petit sexe somnolent, une femme opulente fourrer dans sa bouche la queue tirebouchonnée d'un cochon, une autre frotter longuement le gourdin noir d'un étalon, le faire luire avec obstination, recueillir avec extase un litre de sperme dans un sac en plastique, et tous les autres s'abandonner à des plaisirs plus sobres.

Dans la salle, il y eut une provocation : Germaine Greer souleva ses jupes sur une toison obscure et tendit les lèvres en empoignant successivement ses deux voisins ; ils roulèrent par terre, mais l'acte ne s'acheva point alors que sur l'écran des testicules velus et goguenards dansaient un mambo.

On nous promettait l'orgie pour le soir de clôture, et nous dormions à *Aloha*, le journal underground dont le sous-sol en gradins, une sorte de petit théâtre, pouvait servir de dortoir. Les critiques undergrounds étaient venus d'Outre-Manche, ceux de *It* ou du *Village Voice*, ces prédécesseurs, et dormaient là avec leurs créatures. Neville de *Oz* avait amené une blonde plantureuse à la peau de laitière, des cuisses comme des colonnes de temple, qui jaillissaient d'un petit short en satin noir, une poitrine riante, la bouche peinte et rouge, avec un sourire qui la mettait au-delà du vice qu'elle pratiquait avec un naturel très sain. Il l'avait connue dans le train, quelques jours avant, j'enviais cette belle aventure underground.

La nuit, un couple français se libérait avec beaucoup de méthodes et une abondance de grands brames, résistance qui devenait prouesse. Nous les entendions, ils nous berçaient, et pourtant l'incendie près de la cage aux amants en irritait certains qui murmuraient du fond de leur abrutissement. Le *Village Voice* se plaignait, cet homme libéré voulait limiter l'effusion. Il disait avec une véhémence rouge brique à Jim Haynes, l'organisateur : « Ecoute bien, Jim, listen, man, qu'ils baisent, je veux bien, c'est parfait, mais pas après minuit. Nous, on veut dormir ! » Je n'en revenais pas.

Et le soir de clôture, nous allions au Kosmos, une grande bâtisse où se réunissaient les yogis, les défoncés, les amateurs de bains de vapeur et les militants anti-militaristes pour manger macrobiotique et regarder des films assis sur les tapis. On avait prêté la salle au festival. Nous entrâmes, il faisait très chaud. Mon camarade Taboun était excité comme un bouc du Haut-Atlas.

« Tu as vu, c'est surchauffé, mon vieux. Ils sont rusés ces types, tout le monde va se dévoiler spontanément et quand tout le monde sera à poil, alors là mon vieux, ça partira tout seul. »

Il y avait foule et les gens se parlaient, brillants comme au coquetèle. « On va chercher où ça se passe, ils ont sûrement déjà commencé dans un coin. Tiens ! aux bains de vapeur, sûrement, les fous ! »

Les bains de vapeur étaient au sous-sol, et nous y courûmes pour ne rien manquer. On traversa la salle de méditation, tapissée et encensée. Au bain de vapeur, un type nu ruisselait, qui nous dit bonjour avec aménité. Taboun : « C'est en haut. » On croise un poste de télévision, branchée sur la vidéo intérieure. Bill, l'un des organisateurs, est à poil sur l'écran en bandant mollement. Il parle : « Je suis quelque part dans l'immeuble, I am somewhere in this house, et je me prépare à faire l'amour avec une femme douce et superbe et j'espère bien que vous allez jouir comme moi et ce sera si bon et ce sera l'extase, it will be so good, so very very good. » Taboun n'en pouvait plus. Il criait : « Où est-il ce salaud ! Allons-y tous ! Venez ! » Sur l'écran, une femme brune et nue avança deux petits seins et deux fesses un peu lourdes mais bien rondes. Hors de lui, Taboun courait vers l'escalier quand un grand bruit nous arrêta. Un type nous dit : « Vite, à côté, le happening va commencer ! » On s'assit au premier rang, naïfs.

Et Otto Muehl arriva nu, un peu bedonnant, l'air sévèrement lubrique d'un entrepreneur en bâtiment qui veut donner le change. Suivi des employés de la communauté psychothérapeute qu'il dirige à Vienne, Muehl dansa, un rouleau à pâtisserie enfoncé dans l'anus, qui lui frappait les cuisses comme un battant de cloche, et l'on plaça l'autre poignée du rouleau dans le vagin d'une femme de sa tribu, et la famille en prenait un vieux coup, et Muehl nous libérait de l'enfance en urinant sur un de ses amis qui riait à quatre pattes, et l'on essayait de faire caca, et les acteurs impudents s'avançaient vers nous, qui n'allions pas rester spectateurs, un sourire sur le masque. Il fallait communier à ce grand excrément, participer que diable ! Et les femmes refluaient pour protéger leurs robes, et je m'interrogeais, et je croyais bien que Muehl se moquait terriblement du désordre qu'il voyait dans la salle.

A la sortie où certains avaient fui, on l'insultait. « Il se moque de tout, il salit tout ! » — « C'est un nazi, ce coprophage ! » — « Je vais aller le cogner, dégueulasser l'amour ! » Muehl sortait sous les crachats, superbement injustifiable. Taboun et moi allions dormir, le ravioli très perplexe. L'année suivante, dit-on, Otto Muehl ne fut pas invité, les langues se délièrent et léchèrent follement. Avez-vous la photo où deux intellectuels nus et fort homophiles contemplent le labeur métaphysique d'un inconnu qui croque le sexe d'un dormeur adolescent ?

Vraiment on était très loin d'*Histoire d'O*.

10. la perplexité avait deux ans

DEUX ans après. Autour de nous, tout le monde a suivi l'homme au yaourt et l'homme au papier filtre dont nous avons parlé plus haut : tout le monde a songé à courir jusqu'au fond de ses démarches et de ses interrogations. Tout le monde a songé à sa propre libération, s'est défoncé jusqu'à ne plus vibrer, s'est trouvé faire la navette dans d'étranges ménages à trois, s'est heurté à la contradiction entre le projet collectif et sa façon à lui de l'interpréter, et s'est cogné à une dernière question dans ce jeu de miroir : « Mon interprétation est-elle libre, ou aliénée par le surmoi qui contrôle mon inconscient ? ».

La décomposition des stalinismes, l'autodissolution de la G.P., l'éclatement des cadres, et la personnalité qui flottait : nous l'avions voulu, mais nous n'avions pas prévu une telle plongée dans la perplexité.

Cette plongée, nous l'avions vécue à *Actuel* à l'automne 1972, et l'interrogation a duré jusqu'à l'été 1974. La décadence, les travestis et les délirants occupaient l'avant-scène, solitaires, peinturlurés et tragiques. Gilles Deleuze et Félix Guattari avaient graissé les machines désirantes, les gauchistes entraient par dizaines en psychanalyse.

Nous sentions le besoin d'un recul. Nous ne voulions pas devenir les professeurs desséchés qui donnent des répétitions aux élèves plus lambins. Nous prônions la créativité, et nous publierions un journal redondant, une feuille qui danserait la ronde sur la même ritournelle en montrant toujours les mêmes ours savants ? Plutôt laisser le mouvement à son autonomie, et lui faire une pirouette. Nous aussi, nous pensions à l'individualisme.

Nous avons changé le format et préféré du papier glacé, et le lecteur hurlait : il voulait de l'underground, toujours plus d'underground, quand nous partions sur quelques-unes de nos lubies en espérant qu'elles amuseraient. Il courait avec nous sur « Libérez votre corps » ou « L'école à la chaîne ». Il regimbait sur « Qui sont les Barbares ? », ce numéro sur l'Histoire renversée dans un orgasme de savoir. Un numéro sur le Futur, un autre sur les vieux des campagnes, ne rattrapèrent pas tous les infidèles. Et, malgré des mises en page plus larges et de belles couleurs, l'année 1973-1974 fut un peu médiocre : nos idées devenaient celles de tous et s'en trouvaient fort délayées. Nous marchions dans l'épaisse mélasse des questions sans réponse.

Pour nous, l'interrogation portait sur l'époque — c'est un peu notre métier. Nous nous interrogions sur les interrogations des autres, et nous voulions les vivre toutes : l'interrogation à la puissance dix est vraiment une puissante interrogation.

Autour de nous, les inquiétudes devenaient douloureuses, et la joie suspecte. C'était l'interprétation systématique de n'importe quoi. Est-ce que je suis heureux ? Faut-il être heureux, en avons-nous le droit ? C'est quoi, ma libido ? Et la jalousie ? Suis-je schizo ? Ou bien parano ? Bah, tout le monde est parano. La parano, c'est le mal, la schizo c'est le bien, la création dans l'angoisse. Et la solitude ? Pourquoi sommes-nous seuls, plusieurs millions de solitaires ? Peut-on vivre autrement ? Ce géranium, sur la fenêtre, est-ce que c'est bien un géranium ? Qui me trompe ? Ma tête ? Mes yeux ? Mon cul ? Je suis malade, puisque je ne veux pas me faire enculer par mon meilleur copain. Ah, oui ! est-ce obligatoire, la pédérastie, pour être libéré ?

On passait directement du politique au microscopique, on agitait l'ensemble des questions possibles et l'ensemble des questions impossibles : faute de trouver des réponses, on se trouvait des refuges. Socrate revenait en ce monde où l'on savait ne plus rien savoir, mais la candeur remplaçait le cynisme : n'importe quelle expérience s'avérait la meilleure à condition de la mener à son terme. Les fous devenaient sacrés et leur incohérence respectable, parce qu'ils savaient l'envers des choses. Beaucoup se détruisaient dans l'espoir de tourner fous : on vit alors le mauvais usage de toutes les drogues, depuis la psychanalyse jusqu'à l'héroïne, la violence, l'inertie, l'Orient, à l'art de vivre libre et au plaisir de l'irresponsable.

Les propos des psychiatres commençaient à ressembler à ceux de leurs patients. Celui-ci, par exemple, qui surgit d'une porte et me fait signe, alors que je visite son asile new-look. Je rentre dans le bureau capitonné.

« Il faut que je te pose une question, me dit-il.

— Oui...

— Voilà. J'ai un projet (il baisse la voix puis, sur le ton du secret d'Etat) : une radio pirate en Méditerranée.

— Pardon ?

— Un bateau. Hors des eaux territoriales, nous pourrions émettre sur l'Espagne. »

Pourquoi l'Espagne ? Franco, bien sûr, qui tachait son paysage mental de médecin depuis plus de trente ans. J'y voyais une idée fixe, et l'homme ne tenait aucun compte des réalités de son projet.

Celui-là, remarquez, s'occupait encore de son propre délire. D'autres voulaient toujours nous refiler le leur. Ils disaient :

« Vous n'en n'avez pas marre, de ne faire qu'un journal ? Tenez, j'ai autre chose à vous proposer. »

Venait une série de manifestations, tout le monde à poil dans la rue en plein février, un paquebot-université libre, un village collectif dans le Languedoc, des radios, des free-clinics, un projet d'organisation centrale de l'underground. Les types insistaient :

« Allons, depuis le temps, vous savez faire un journal, non ? Ça ne prend plus tellement d'énergie, ça roule tout seul, ça gagne de l'argent, alors... »

Nous nous étonnions de rencontrer des gens beaucoup plus naïfs encore que nous.

Mais pour sortir du tunnel, il faut marcher jusqu'au bout. Nous pensions parfois que le flip, cette inversion et cette angoisse, était nécessaire. Certaines communautés se brisaient sur les rapports affectifs ? Normal, si les participants n'étaient pas coulés du même bronze, s'ils manquaient d'un projet, d'une action qui les unisse. Certains défoncés devenaient toxicomanes ? Les grands mouvements sociaux mangent de l'homme et la société dominante trépide comme une machine à angoisses. Des amis se suicidaient ? Ils n'avaient pu assumer la subite liberté et la grisaille pompidolienne.

Nous comprenions parce que nous savions que le simple désir du bonheur ne construit pas le bonheur.

11. Cooper Laing, Krishna, les filles, les freaks, à chacun son tunnel

JE me rappelle un curieux voyage à Londres. J'allais voir David Cooper, fondateur, avec Laing, de l'antipsychiatrie, qui venait de publier la *Mort de la famille*. En avance sur leurs disciples, ils avaient flippé les premiers. Au téléphone, la voix de Cooper nous avait paru bien vaseuse, mais les Anglais bredouillent souvent par politesse. Nous entrions chez lui, dans une maison au meuble d'acajou, au mur fraîchement lessivé et tapissé de tentures. Cooper gisait sur son lit, sa barbe rousse posée sur sa poitrine comme un crucifix, des cheveux éparpillés tombant de son crâne nu, le regard tourné vers l'intérieur. De temps en temps, il poussait un gémissement, une jeune femme ou un étudiant en médecine venaient lui prêter l'oreille, il chuchotait quelque douleur que nous n'entendions point.

Nous parlions pour meubler la rencontre.

« Pensez-vous que la famille monogame va se dissoudre d'elle-même ? Ne faut-il pas d'abord dissoudre l'Etat ? Nous nous demandons bien ce que vous pensez du léninisme. Et croyez-vous à la disparition des maladies mentales, et à la guérison universelle ? »

Cooper nous saluait parfois d'un borborygme, puis il se mit à pleurer sans le moindre sanglot. Pour la première fois il nous regardait, de grosses larmes coulaient de ses joues creusées de rigoles. Il buvait un coup de Scotch. Gênés, nous prîmes congé.

Le soir même, nous appelions Ronald Laing : aucun doute, il était fort défoncé, jusqu'au point où le langage se brise. Il partait le lendemain en Inde. Nous avons fini chez Burroughs, ce serpent froid qui se sauve parfois en souriant. Il tenait bon, lui, puisqu'il écrivait son désordre. Dans l'entrée, un jeune marin en maillot de corps préparait le thé avec un grand jeu de biceps.

Oui, chacun allait au bout de son tunnel.

Pour certains, ce n'était pas la première fois. Un copain peintre, devenu mao, avait en 1968, cousu ses toiles en un grand dessus de lit et tendu avec les plus petites trois coussins fort jolis. Après trois ans d'usine, il commençait à faiblir.

Sur la route, des masses mûrissaient au soleil de l'Inde. Il arrivait qu'elles en reviennent racornies. Alors elles couraient bien vite dans la serre humide des sectes bouddhistes ou chez les adeptes de Krishna.

Je me souviens. Le préau d'une vieille école publique de Paris, juste assez sale pour être humble, des bancs, des tables qui servaient de sièges, au fond, pour les plus sceptiques. Devant, accroupis en lotus imparfaits, noyés dans une extase plutôt molle, les disciples écoutaient la psalmodie d'un Indien anglais dépourvu de tout humour. L'assemblée, narquoise pour une moitié — mais avec une excessive ostentation — m'apparut comme un avatar du scoutisme militant. L'encens fumait, trois fleurs fanaient en collier sur une chaise dorée : quelle tristesse doucereuse, dans ces têtes-là.

Un an plus tard, la secte avait grandi. Il y avait plus de trois cents personnes dans la grande salle de la maison de la Chimie, décorée de papier crépon en rubans, de portraits du gros petit gourou gras et de banderolles saintes. Le discours se mordait la queue, toujours le même, marmonné, hurlé, scandé maintenant avec une dangereuse ferveur : on aurait dit les marins d'un bateau coulé qui s'agrippaient à l'épave. Les fidèles vous proposaient la Lumière Divine avec des convictions de sergents. Il y avait beaucoup de violence dans leur amour. Ils n'étaient pas si nombreux, et ils ne le sont pas devenus. Merci, Descartes !

Un soir, au Gibus, où les amateurs de rock daignaient se rendre à défaut de Fillmore, une vingtaine de femmes firent leur entrée. Au milieu des poupées pailletées qui servent de faire-valoir aux élégants jeunes gens, elles tranchaient comme un babybel chez un maître fromager.

Leur sophistication versait dans la rudesse : pantalonnées, avec des blousons, le cheveu court, ou en brosse, des pull-overs noirs ou marrons, une silhouette dissimulée par une armure assez virile. Elles opposaient aux paillettes le teint blafard du travailleur et son poil crotté qui ne connaît pas la mise-en-plis. Elles s'assirent dans un coin autour de leur leader, une psychanalyste. C'était le noyau d'un des groupes du M.L.F., radicalisé par l'absurde : *Psychanalyse et Politique*, « Psy et Po ». Elles ne parlaient qu'entre elles. Je leur dis bonsoir.

Elles ne répondirent pas à la voix du Mâle. Je dis :

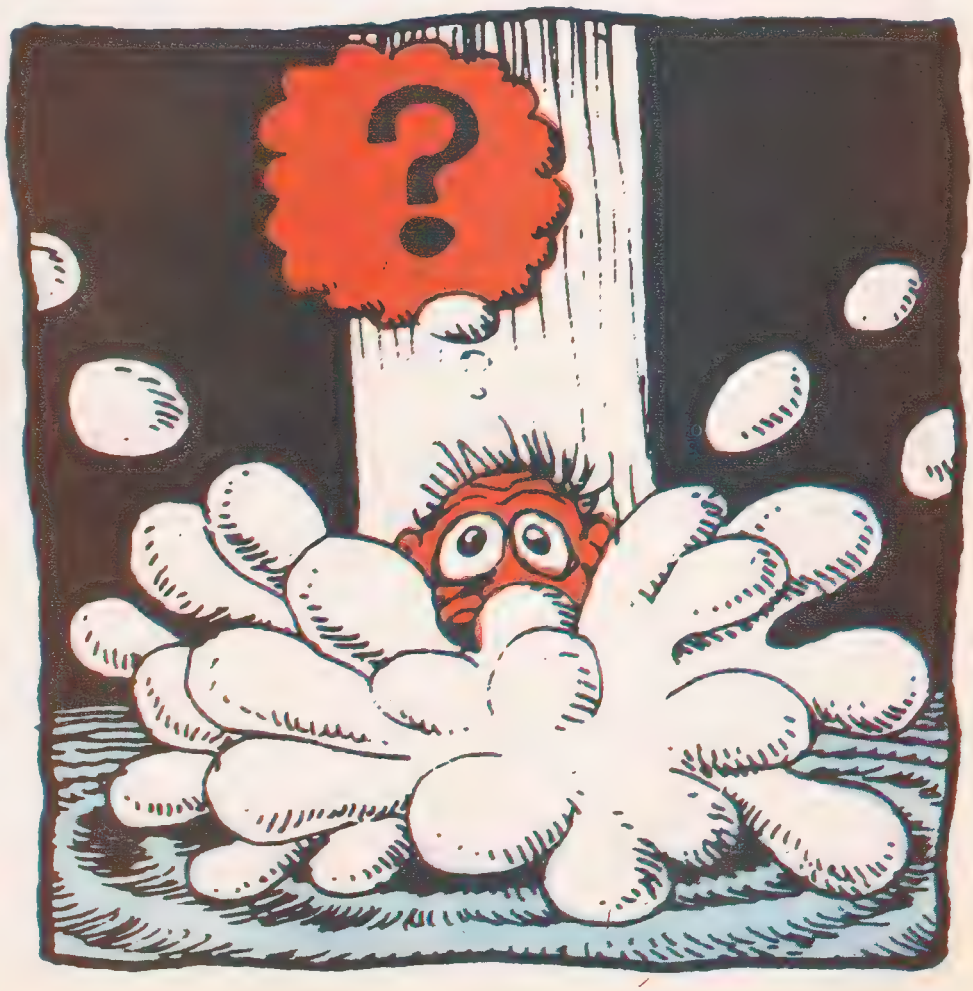
« On devrait se rencontrer pour faire un truc dans *Actuel*. »

Elles, toutes sèches comme un ultimatum :

« On en parlera en A.G. Il n'est pas question que vous disiez un mot, mais on prendra vos pages. On vous fera porter le tout. »

La musique s'adoucissait. Elles se mirent à danser des manières de fox-trot, entre elles, et des slows, encore plus entre elles. Les jeunes bourgeois freaky du show-business et les divers chevelus les contemplaient, étonnés comme les Incas rencontrant Pizarre. Elles ne manquaient pas de style.

A Bièvres, le P.S.U. organisait une fête. Le château qu'on lui avait prêté cachait une belle chapelle. Sur scène, on distribuait du rock et des chansons, et parfois un acide douteux. Nous marchions sur quelques nuages et nous entendions un martèlement



sourd qui émanait du lieu sacré. Nous entrions ; une centaine de types se fabriquaient leur propre musique en frappant comme des sourds sur les chaises avec des bouteilles vides et des barreaux. Ils étaient branchés sur ce rythme, bien campés hors du temps. Un homme nu passait, une hache à la main, et les défoncés le regardaient avec philosophie. Tiens ! Mais quelle est donc cette lumière rouge qui clignote du côté de l'entrée ? « Tu as vu, comme c'est beau, ce phare rouge ! »

Une ambulance s'approche, deux hommes en blanc en sortent, ils disent :

« Nous venons de l'hôpital psychiatrique de X. Nous cherchons un fou échappé. Vous n'avez pas vu un déséquilibré ? »

Nous nous sommes pliés sur un grand rire intérieur. L'homme nu fut rattrapé.

Ces délires-là bénéficiaient encore de l'encadrement d'un appareil qui les contenaient par une enveloppe idéologique.

Les plus jeunes, et surtout ceux qui n'avaient guère de bouée, flottaient au gré de la dérive. Trotskystes pour six mois, maos pour quatre, drop-outs depuis un an, ils changeaient d'idée comme de collier, ou se stabilisaient dans un brouillard de mandrax, entre l'homme et le rien. Au bout d'un trop court chemin, ils étaient moins pressés d'arriver.

Je me rappelle un copain secoué par le grand dérapage de l'Orient. Il s'était entiché de l'idée que la télépathie c'était la révolution achevée. Il nous serinait :

« La télépathie existe, vous le savez bien, c'est prouvé ! »

Nous hochions la tête, longuement, pendant qu'il continuait :

« Vous n'avez pas lu les livres des Russes qui pratiquent la télékinésie ? Tenez, l'autre jour encore, avec des amis, on s'est envoyé un dessin à dix kilomètres de distance.

— Quel dessin ?

— Une croix. »

Nous hochions derechef la tête, avec un regard. Certains de ses amis affirmaient :

« C'est vrai. On sent qu'il va nous appeler cinq minutes avant que le téléphone sonne. »

Nous étions ébranlés. Notre ami venait de bien loin, en trois ans, depuis ses études de gestion, des blazers en serge bleue, des beaux quartiers, des surprise-parties, d'un rire léger qui pétillait comme la bonne veuve Clicquot. Et voilà qu'il reprenait :

« La télépathie, c'est la révolution ! Si tu sais tout le temps tout ce que tout le monde pense, il n'y a plus de mensonge possible. C'est la mort de la manipulation ! »

Nous pensions à demi : quel encombrement cela causerait dans nos têtes, et quel ennuyeux encombrement ! Mais nous doutions de notre rationalité, de cette volonté de préserver l'individu et ses mesquineries quand on nous proposait l'infinie collectivité des têtes.

Notre ami nous sauva, un jour, au coin de la rue Gay-Lussac et de la rue Claude-Bernard. Il faisait extrêmement nuit. Les rues étaient vides comme des plages belges. Un feu rouge passait au vert pour le plaisir. Nous étions debout auprès de lui, à reprendre souffle. Notre ami regardait le feu alors au rouge. Il dit sans un regard :

« Tu vois, je me concentre. »

Son œil brillait du reflet du feu, son front se plissait, la mâchoire tremblait un peu et le corps frémissait, catatonique. Soudain, il cria victoire :

« Voilà, il est passé au vert ! »

Alors, nous avons commencé à ricaner comme ces hyènes qui vont s'asseoir au Jardin d'Acclimatation devant d'étranges miroirs. Nous ne riions plus, dans notre rapport au monde, nos sourires grimaçaient, vieux Diogènes dont on roule le tonneau. Le ricanement avait son charme, il permettait d'attendre un moment que les brumes se lèvent et qu'on découvre un paysage de lendemain. Et tant qu'à faire, autant ricaner des autres : nous étions mûrs pour faire des parodies. Nous aimions l'humour, il nous sortait du paradoxe par la pataphysique.

Parodier, c'est se moquer des maîtres. *Le Monde* nous corrigeait :

« Allô ? Le journal *Actuel* ?

— Oui.

— Ici *Le Monde*. Nous avons reçu votre publicité... Il y a un petit problème...

— Voyons cela.

— Pouvons-nous remplacer le verbe « parodier » par le verbe « pasticher » ?

— Vous voulez écrire « *Actuel* pastiche *Le Monde* » ?

— Exactement.

— Bien sûr, si vous voulez... »

Ah, ignorants que nous étions des finesses de notre langue ! Savez-vous pourquoi ces deux verbes, apparemment si semblables, ont permuté aussi gravement ? Ouvrez votre dictionnaire et lisez. « Parodier » signifie imiter burlesquement une œuvre sérieuse, c'est-à-dire la tourner en dérision. « Pasticher » signifie plus noblement imiter la manière, le style d'un maître.

Tiens, tiens, les maîtres avaient la peau dure et l'estomac qui digérait les clous. Et nous retrouvions nos idées partout, noyées comme des navets dans un pot-au-feu que nous n'avions pas cuit.

12. tous dans un, que nous n'

L'UNDERGROUND, la contre-culture, les circuits parallèles, la marginalité avaient existé par un refus commun, au moment où ce refus était le plus violent, le plus global, et le plus imprécis quant à son projet. Le refus groupait partout à la fois des gens qui n'avaient rien à voir sinon qu'une démarche individuelle les avait amenés à la révolte. Il y

avait là des poètes qui chantaient du William Blake en s'accompagnant à l'orphéon portatif,
des « électroniciens qui jouaient à la bataille navale sur leurs ordinateurs,
des fous qui avaient le droit de se prendre au sérieux,
d'autres qui jouaient à être fous,
des chevelus et des rasés,
des cravatés et des ficelés,
des vétérans de la guerre au Vietnam qui voulaient s'essuyer les mains,
des artistes qui fuyaient leurs marchands,

ces navets pot-au-feu avions pas cuit

des petites filles qui cherchaient l'amour,
de faunes râblés qui voulaient gambader au milieu des dernières fleurs,
des cinéastes qui voulaient filmer le tout, pour distribuer la révolte,
d'autres qui préféraient inventer des papillons cathodiques avec des télévisions tripotées,
des révolutionnaires qui voulaient aussi prendre un pied mais d'acier,

des mystiques qui se trouvaient bien au delà,
des baiseurs qui avaient trouvé un nouveau baratin,
des femmes qui s'étaient assises dans leur machine à laver,
des docteurs aux doigts gourds qui voulaient faire des farces de rebouteux,
bref beaucoup de monde,
et les uns découvraient les autres avec des Ah ! de ravissement.

C'était cela le « movement », et vraiment il n'avait rien d'une secte. Il avait fallu des années pour que des lampes s'allument sur les casques de tous ces mineurs. Et ça posait un problème : on ne s'aventure pas dans ces galeries sans biscuits, que non, jeune lecteur.

Enzensberger, le philosophe allemand, nous avait dit un jour pour alimenter notre réflexion : « Notre génération s'est battue pour cuire ses idées alors qu'on lui avait coupé le gaz. Ses atermoiements, ses révoltes, ses idées, sont toujours en perspective avec leur origine. Mais les plus petits ? Ils endossent tout cela comme les bottes de l'ogre et font sept lieues en six mois, alors comment savoir où ils seront dans six ans ? »

Nous avions vu qu'il avait raison. Nous pondérions notre propos et longtemps le lecteur nous renvoyait une image bizarrement décalée. Il ne retenait que ce qu'il désirait, ce satané lecteur. Jusqu'où le mènerait le fort mistral du refus ? Nous avions même vu des pro-situs devenir carrément fascistes parce qu'ils avaient de gros bras et qu'ils avaient appris que la brutalité est parfois payante. Comme ça, au coup par coup.

Et puis, nous avons senti que la décomposition s'arrêtait. Notre gros champignon, cette amanite de dessin animé, avait enfin fini de pourrir sur pied et son vieux débris fibreux et gluant lançait ses spores à tout vent. On en retrouvait même quelques-unes dans les fioles aseptiques de Giscard. Le Parti socialiste aussi ressemblait à une grande champignonnière, une sombre cave bien humide avec ses carrés de variétés, rouges girolles marxistes, vieux ceps bourgeonnants de tradition, bons gros mousserons, pets de nonne qui allaient bientôt partir en fumée, trompettes de la mort du système, et quelques rares chanterelles tordues de plaisir. Le P.C. s'empressait de passer l'aspirateur, au risque de compromettre l'hygiène du moteur. Et quand Tornado s'arrête de maltraiter la moquette, il faut ramasser les gros déchets qui restent. C'est le sel de la vie, ces objets qui survivent à la poussière.

Les conformismes d'une gauche « libérée » nous énervaient autant que les autres. On se retrouvait à la fois individus et indivis, plus différents et plus dialogueurs, comme ces explorateurs qui échangent leurs observations sur les Nambikwaras. Et nous étions des Nambikwaras dans une succursale de la Belle Jardinière, rétifs au Bodygraph mais prêts, tout de même, à mettre une veste pour traverser la rue en se marrant.

Laing et Cooper se portent bien, merci. Les architectes maoïstes dessinent des projets pour remplacer la prison de la Roquette rasée. Enfin rasée. Et remplacée. Les filles de Psy et Po organisent les Editions des Femmes et sortent quelques bons livres. Mon ami peintre peint des fenêtres pour bien montrer qu'il souhaite les ouvrir. Les municipalités décorent leurs murs crépis de peintures mortes pour évoquer la vie. Les écrivains se remettent à écrire, des momies déroulent enfin les bandelettes du passé qui les empêchaient de voir. Les gurus auront l'aumône du résidu.

Nous avons pris notre parti de cette spontanéité qui nous avait donné l'espoir. Nous venons d'admettre qu'il n'y a qu'un Crumb, qu'un Emshwiller, un Grateful Dead, un Burroughs et un Tangerine Dream, un Cohn-Bendit et un Rudi Dutschke, et qu'il est vain d'attendre leurs doubles. C'est pour les historiens et pour les philosophes que l'histoire tourne en rond. Un mouvement vaut autant par la culture qu'il fabrique que par l'utopie qu'il rate. Nous comprenons qu'il faut du temps pour cerner le refus, et que les grands mouvements culturels n'éblouissent que quand ils éclatent.

Tout va plus mal, c'est la crise qui nous jette aux genoux de notre honte, la misère des autres. On doit la regarder en face, faire un clin d'œil, et mettre la main à la pâte.

Bientôt ce serait à nous de gérer cette fosse de purin. Que ferions-nous des H.L.M. ? Il faut aussi aménager la clinique parce que nous y vivrons et que le béton résiste aux pétards de la révolte.

Nous ne sommes pas trop désespérés par la butée du réel. Après tout, un type qui était sorti de prison avec notre aide, nous a dit merci, le seul. Et s'il avait fallu cinq ans au Grateful Dead pour donner l'image d'un délire improvisé, tant pis, puisqu'il avait réussi. La collectivisation nous avait socialisés à notre manière, et nous aimons le dialogue. Nous le dirons désormais au camarade qui brailleraient encore : « Merde alors, ne baisse pas la musique, tu me réprimes ! »

Nous nous rappelons les paroles mirifiques d'un vieux freak : « Tu vois quand je rencontre un éboueur malien, je lui souris et il est content, et quand mes amies lui sourient il n'en revient pas. Voilà ce qu'il faut faire, mon vieux ! » Oui. Et le jour où le Malien serait tuberculeux, le vieux freak irait-il le voir ? Tant pis, cela n'empêche pas de sourire.

Nous savons qu'il avait fallu la spontanéité de grands peintres et de publicitaires désœuvrés pour réussir les affiches spontanées de mai 68. Et comme cette vérité ne trouve que plus de force quand on inverse la phrase précédente, nous

pouvons rire à nouveau cette fois comme Mao au bord d'une culbute finale : un « vieux moine qui court le monde avec un parapluie troué ».

Avant de vous quitter, lecteurs, permettez-nous de vous raser de près avec deux fines lames de morale. Ne vous effrayez pas, ce sont seulement deux petits contes sans prétention.

premier conte

POSE dans sa cabane, sous les palmiers à l'est de Ceylan, Captain Ganja roulait continûment des joints épais comme des havanes. Ce geste de danseur, quand il tournait la feuille en cigare, résumait pour l'essentiel son activité quotidienne. Les pêcheurs le visitaient, qui retournaient tirer leurs filets en chantant des litanies aux poissons. Les routards et les touristes jeunes se donnaient l'adresse du Captain, et, aux mois d'été, on le voyait rouler, rouler, rouler encore, rouler sans fin.

C'est en sortant de chez le capitaine avec mon ami Richard. Le soleil aidant l'herbe, nos têtes bien éclairées, nous songeons à regagner notre bungalow par la plage.

« Houla ! », me dit Richard.

Il me montre, sur le sable, une sorte de galette que la mer a travaillée. Ce doit être une rondelle de bois léger, creusée, découpée par l'eau, dessinée de sillons géométriques qui figurent un labyrinthe. L'origine de ce bois ? Nous nous accordons là-dessus : une épave, très certainement. Satisfaits d'avoir découvert cet admirable témoignage d'art brut, nous reprenons notre marche.

Dix pas plus loin, nous apercevons une autre rondelle de bois pareillement ouvragée, mais aux motifs plus élégants. Heureux, nous ramassons ce deuxième bois.

Plus loin nous en trouvons un autre, puis un autre encore, dix, trente, des rangées interminables de disques, sensiblement de même taille, avec des dessins taillés dedans, et tous différents. Après de longues discussions sur la valeur de celui-ci, la forme de celui-là, la puissance d'évocation de ce troisième,

nous finissons par en choisir une quinzaine parmi les plus beaux : autant que nous en pouvons transporter sous les bras.

Sur notre passage, les pêcheurs oublient de pêcher : ils lâchent leurs filets, nous montrent du doigt et pleurent de rire, et nous rions aussi, très amusés de savoir les dérider en collectionnant de simples morceaux de bois.

« Là ! celle-là !

— Ouiiii ! Superbe ! »

A chaque nouvelle découverte d'un disque mieux tourné que nous échangeons dans l'instant avec le moins beau de notre série, nos exclamations redoublent les rires. Nous sommes contents.

Dans le bungalow, nous disposons artistiquement nos galettes de bois autour des matelas, et les adorons deux ou trois heures avec beaucoup de judicieuses remarques. Et puis nous les oublions jusqu'au matin.

« Qu'est-ce qui pue comme ça ? »

Trois de nos camarades, tôt réveillés, viennent s'informer de notre bon état. Ils nous trouvent aplatis sur les matelas, au centre du mandala savant de nos plaques de bois.

« Non mais ça ne va pas ! Vous avez dormi comme ça ?

— Comment veux-tu qu'on dorme ? Debout ?

— Mais non, vos trucs, là, autour de vous, ces trucs qui puent.

— Ces trucs qui puent ? »

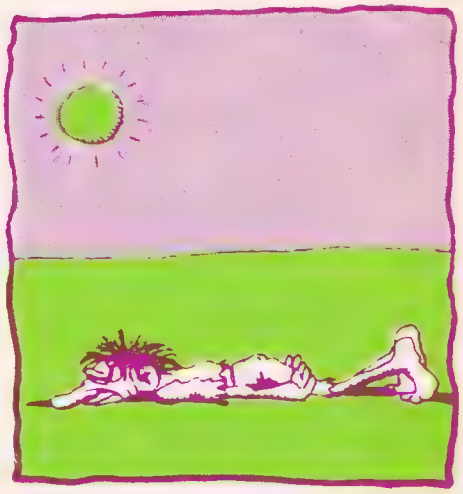
Les uns hurlent de rire, pire que des pêcheurs cinghalais, les autres se navrent :

« Mais ce sont des bouses de vache !

— Et alors ? »

deuxième conte

NICOLAS est un vieux freak. Il a vingt-six ans, mais huit ans de promenade, sur les routes, dans de vieux tubes Citroën, la tête ramonée comme une pipe d'admission de Formule I, et deux ou trois dents semées sur les grands chemins, aux carrefours de quelques joints arrosés de gros rouge. Mais il offre l'aspect d'un vieux



sarment dont on sent la bonne grappe prochaine, et sa tranquillité rassure.

Il existe dans la Drôme une vieille ferme plantée dans un désert de rocaille et qu'on ne distingue pas de loin. Elle a longtemps appartenu à un prof de Vincennes qui l'avait abandonnée à la liberté des autres, et n'y venait donc presque plus. Ce plateau nu était offert aux longs cris et aux longs silences des cliniques sauvages. On pouvait y rester un mois, drapé dans sa tente, en n'entendant pas les hurlements des autres. On pouvait s'amuser à poser son étron auprès d'un roc pensif. Le regarder sécher et rentrer à Paris. Venir sans prévenir et partir de même. Rencontrer le prochain et le trouver bien différent.

Et puis, fin 1974, un groupe d'hommes récupéra les murs et lessiva les outrages bizarres qui ornaient la chaux. Nicolas était parmi eux, avec sa jeune compagne qu'il avait arrachée à sa famille alors qu'elle avait seize ans et, pensez donc, qu'elle préparait son bac. Dans cette entreprise, à l'arrivée, Nicolas ne possédait que son couple et son enfant, la « rotation obligatoire » le remettait à sa place. Les « propriétaires » le trouvaient robuste et l'affectèrent à l'entretien des

porcs. Il en était d'abord content, si, de leur côté ils plantaient le potager et réparaient le matelas.

Puis, devant leur indolence, Nicolas s'indignait de sa condition de porcher. On finissait par lui expliquer, avec exaspération :

« Ecoute, mec ! Tu n'as rien apporté que ta personne, alors sois content et bosse. »

Il répondait :

« D'accord patron ! »

Et il reprenait sa casquette et sa femme et partait faire la cueillette du tilleul en se faisant rouler par des paysans burinés et impassibles comme le paysage, qui le payaient au rendement. Il apprenai à se défendre, retrouvait d'autres chevelus qui reconstruisent un village, les rejoignait avec son sourire en clavier de piano et sa tête ramonée comme une pipe d'admission.

Nous mangions des spaghettis arrosés de piment, Nicolas rigolait comme il sait rigoler quand il sent les étoiles dans sa tête.

Il me disait : « Refaire une communauté, oui. Mais maintenant, il faut que je te dise, je ne les appelle plus comme ça. Je suis branché sur la collectivité. »

Voilà. En route vers de nouvelles aventures.

et maintenant, en route vers de nouvelles aventures

Ici, foin de la modestie. Il y eut de beaux éclairs, et nous orientons le projecteur de la renommée vers certains de ceux qui nous ont paru porter haut et fort le grand raz de marée de notre désir. Nous avons sélectionné les bribes les plus fortes éparpillées dans cinq ans d'Actuel.

PETITE ANTHOLOGIE

F.L.J.
Requiescat in passé

Dans les derniers jours de janvier, un groupe de « militants » qui entretient avec V.L.R. et Tout des rapports d'amitié critique, a créé le Front de Libération des Jeunes (F.L.J.). Ils se sont manifestés publiquement pour la première fois le 31 janvier au Palais des Sports. Ils écrivent :

« Il y a du mouvement de libération des jeunes dans l'air. Le gauchisme, pour beaucoup, nous a laissé vieillir et, pour tous, il est temps de respirer. La jeunesse c'est le communisme en marche dans le bouleversement des rapports sociaux, l'affrontement permanent avec les institutions et les préjugés. (...)

Nous avons besoin de joie, d'affection et d'espoir et ça dès maintenant. On ne peut plus compter sur nos familles pour nous donner toute la tendresse dont nous avons besoin. La famille serait plutôt devenue une aire de chantage aux sentiments et au fric, une structure d'oppression, de gueulantes et... ça ne date pas d'hier (...)

Nous avons besoin de faire l'amour et d'apprendre à le faire dès que nous sommes capables. Nous avons besoin de jouir du ciel, du temps, de l'espace. (...)

On voudrait bien la paix, mais avec leurs écoles, leurs facs, leurs maisons de correction, leur Fleury-Mérogis, leur service militaire, leurs rapports sociaux de merde, leurs cloisonnements et leurs suspicions ils ne nous laissent pas le choix. Ainsi contre la violence oppressive, nous serons les derniers des violents ! Nous vous offrirons la paix car nous allons gagner la guerre contre le vieux monde capitaliste pourri.

Assez de baffes, assez de brimades, assez de chantages. On n'a pas peur de l'âge, on a peur de devenir vieux et, vous, bourgeois, vous nous faites vieillir.

Qu'une chose soit claire : « Nous ne sommes pas contre les vieux, mais contre tout ce qui les a fait vieillir. »

Manifeste du F.L.J.
N° 6, mars 1971.

Valerie Solanas : SCUM MANIFESTO

La reproduction de l'espèce est techniquement possible sans le recours au mâle. Les femmes peuvent désormais ne reproduire que des femmes. C'est pour tout de suite. Le mâle est un accident biologique : le gène Y (mâle) est un gène X (femelle) incomplet, ce qui signifie qu'il a un jeu de chromosomes incomplet. En d'autres termes, le mâle est une femelle imparfaite, un avorton ambulant expulsé au stade génétique. Etre mâle, c'est être déficient, émotionnellement limité. La mâlité est une maladie congénitale, et les mâles sont des estropiés du sentiment.

Le mâle est psychiquement passif. Il déteste cette passivité et la projette sur la femme, se définit comme un être actif et fait la roue pour le prouver. Sa grande démonstration, c'est la baise. Puisqu'il a tort, il lui faut prouver sans relâche. Baiser, c'est pour lui une tentative désespérée, pour démontrer qu'il n'est pas passif, qu'il n'est pas une femme. Mais il est passif, et meurt d'envie d'être une femme.

Femelle incomplète, le mâle passe sa vie à tenter de se réaliser. Il s'y efforce en cherchant partout et toujours la compagnie de la femelle, en essayant de fraterniser avec elle et de se fondre en elle, en revendiquant pour lui ses qualités. (...) Il projette sur les femmes ses propres traits : vanité, frivolité, trivialité, fragilité... Il faut reconnaître cependant que le mâle bénéficie d'une supériorité éblouissante sur la femelle : les relations publiques. (...)

Le sexe n'est pas un moyen de communication entre les gens, mais une expérience solitaire, et stérile, et beaucoup de temps perdu. La femelle peut — bien plus facilement qu'on ne le croit — se débarasser de son sexe, devenir tout à fait **cool** et cérébrale, entretenir des relations valables et poursuivre une activité qui l'intéresse. Mais le mâle fait semblant d'aimer l'amour et cherche à exciter constamment les femmes, les entraîne aux frénésies de la luxure et les enferme dans un sac à sexe, dont on se libère rarement. Le mâle libertin excite la femelle lascive. Si au contraire la femelle dépasse son animalité, l'homme perd son égo, qui n'est autre que son sexe.

Le sexe est le refuge de ceux qui sont sans esprit.

Faut-il oui ou non continuer à reproduire les mâles ? Ce n'est pas parce qu'ils ont toujours existé, comme les maladies, que cela doit continuer. Lorsque le contrôle génétique sera possible — ce qui ne saurait tarder — il va de soi qu'on ne produira que des êtres entiers, complets, sans aucun défaut physique ni carence, y compris la carence émotionnelle qui caractérise les mâles. La production systématique d'estropiés sentimentaux serait aussi immorale que celle de séries de bébés aveugles.

Le cours naturel des événements et de l'évolution sociale donnera à la femelle une maîtrise absolue du monde.

Ce sera la fin de la reproduction des mâles et, plus tard, la fin de la reproduction des femelles.

n° 4 - Janvier 1971.

Alain Viguier : heureuse Arabie

Puisqu'il n'y a rien à faire l'après-midi, je les passais à m'enivrer, comme le font la plupart des habitants du Yemen : Aden, capitale mondiale de la défonce au quat, exporte ce produit dans les autres pays arabes qui doivent soutenir ainsi le seul effort de socialisme dans un pays frère. L'ivresse exotique se paie d'idéologie mais dans les bidonvilles qui s'accrochent aux anfractuosités volcaniques d'Aden, les enfants se regroupent en bandes qui viendront demain faire une autre révolution contre la ville arabe maintenant middle classisée, contre ceux qui ont fait la première révolution et ne veulent voir dans ces pouilleux que des intrus d'un monde troglodite qu'ils ignorent, effectivement. Je me suis fait lapider proprement par ces enfants qui avaient bien su me coincer dans un cul de sac. Et comme il est écrit, un cheval ailé apparut, sur qui je m'envolais pour rejoindre, entre autres, Hassan, Sabbah, the King of the Mountain. En quoi je pouvais lui plaire qu'il puisse se rendre utile et agréable à mon égard, il me présenta douze de ses femmes que je refusai avec un compliment pour chacune, arguant une indisposition nouvelle m'interdisant d'user de telle ou telle. En fait, je le savais mon frère en ceci qu'il ne condescendait jamais à toucher à une femme. S'il n'usa jamais du terme de souillure, pour qualifier les rapports douteux qu'un homme peut avoir avec une femme, c'est simplement qu'il n'en eut jamais besoin, son jardin de délices n'abritant que des soupirs, parfois très proches du cri femelle mais toujours masculins. Je compris alors la ferveur de ses guerriers tous. La confrérie de la Montagne a envahi, de l'intérieur, l'ensemble du monde arabe, puisqu'il n'est pas de nos frères qui hésite à faire l'amour à un garçon, et une fille dans la situation la plus extrême, qui ne préfère le garçon bouclé.

n° 21 · Juin 1972

Lettre à Monsieur le professeur de mathématiques de la terminale B

Monsieur le professeur de mathématiques de la terminale B, cela fait sept ans que je ne comprends pas. Est-ce que ça va devenir grave ? Croyez-le bien, ce n'est pas volontairement de ma part. Je ne peux pas m'entendre et je ne pense pas que vous puissiez m'aider pour autant.

J'ai essayé de me faire écraser en m'attardant sur les passages cloutés, mais ça n'a pas marché. Les automobiles font beaucoup trop attention pour ça.

Ce n'est pas ma faute, si je vous oblige tous les quinze jours à me mettre un deux. Il faut me pardonner. Pendant que je construisais un graphe imaginaire, j'ai pensé que derrière chez moi, un homme n'a pas mangé depuis hier matin parce qu'il ne peut plus travailler depuis son accident, il y a bientôt deux ans, parce qu'en hiver la pension passe en chauffage parce qu'il ne peut plus voir ses passes parce qu'il n'a pas compris que le vin rouge, ça nourrit pas.

A cause de cet homme je me suis trompé dans ma construction. Excusez-moi si aujourd'hui je vous oblige à me mettre un deux, je ne fais pas exprès.

Monsieur le professeur de mathématiques pourrait ce sera le printemps. Il y aura des fleurs jaunes, pas des rouges. Vous me verrez surgir, Monsieur le professeur de mathématiques de la terminale B, je n'ai pas compris vos histoires. Il faut m'excuser si je n'ai pas respecté la formule. Il ne faut pas me rechercher : je suis peureux et c'est sans espoir.

N° 6, mars 1971

LE RAMDAM

Débarrasse-toi de tout système religieux, idéologique, politique, etc. Assieds-toi par terre sur un joli tapis, confortablement, et regarde ce qui se passe en toi, sans l'analyser et sans le critiquer.

Chante, fais des grimaces, écoute, ouvre et ferme les yeux, sens ta propre odeur, laisse promener tes doigts le long de ton corps, découvre les choses qui t'entourent, crie, pleure, ris, etc... Si tu es en train de réaliser ces données-tout-la mais - tu comprendras et réussiras la seule formule.

Appelle tes amis et amies, c'est le Ramdam.

— « Pourquoi le Ramdam ? »

— « Pour le réaliser ici-maintenant »

Quelques conseils pratiques :

Avant de passer au Ramdam (lorsque un sens récalcitrant, assurez-toi que tu as suffisamment de temps disponible et crée de l'ambiance dans la pièce choisie (bougies, encens, lumières tamisées, dessins de plus en plus spéciaux de ton cru et de tout entourage).

Il est préférable de faire le Ramdam dans la nature. Mais des éléments légers, si possible naturels tout.

Le Ramdam se fait seul ou à plusieurs, il est même plus thérapeutique en le pratiquant en commun. Après avoir libéré les contenus refoulés, c'est la conscience de soi-même, sa propre réalisation, bref l'harmonie totale qui est ressentie.

On regarde une plus grande créativité inévaluable, combinant : les gestes, la parole, la musique, le théâtre spontané, une nouvelle perception de la vie, nous rapprochant plus proche de la réalité.

E. Jacoby.
n° 24 - Mars 1973.

Coquet le Noir

La première fois, la famille crut à un accident. Les voisins, l'entourage de la famille, les policiers qui enquêtèrent, de même : la première maîtresse de Coquet le Noir avait succombé d'un arrêt au cœur au moment de l'orgasme.

Ses trois maîtresses suivantes périrent de la même façon.

A la quatrième victime, la brigade des mœurs exigea une analyse sexologique de Coquet le Noir. Il fut établi que celui-ci était sexuellement normal.

La justice se posa des questions : « Doit-on inculper un homme qui tue malgré lui en faisant l'amour ? Y a-t-il préméditation ? Est-il nécrophile ? »

Bientôt Coquet le Noir fut privé de femmes. Pour bien montrer qu'il était innocent de toute préméditation, il accepta de faire une expérience publique avec une chèvre devant des sexologues mondialement connus.

La chèvre Léna périt de la même façon que ses devancières.

Un jour, une femme se présenta à Coquet le Noir : elle voulait se suicider. Pourquoi pas en faisant l'amour ?

Coquet le Noir, banni de la société, sans un sou (sa famille avait été finalement ruinée), fut donc amené à servir une agence sexuelle du suicide. Elle fut initialement subventionnée par des associations sadistes.

La justice se pose toujours des questions. En effet, dans de tels suicides, la préméditation semble inévitable.

La famille de Coquet le Noir est désespérée. La grand-mère et la mère envisagent même d'utiliser les services de l'agence de leur petit.

C. LIVACHE.
numéro 5 - Février 1971.

Comment aller chier

Un petit conseil de Mainmise (Québec).

Le trône de W.C moderne est un instrument dangereux qui nous oblige à adopter une position contre-nature pour déféquer. Cette position peut provoquer des gaz, la constipation et endommager le colon.

La façon naturelle d'évacuer les intestins est la position accroupie qui seule permet un mouvement péristaltique complet des muscles internes. La position assise inhibe les muscles abdominaux qui devraient être les seuls à travailler, et force les parois intestinales à gonfler et retomber.

Une façon de remédier au problème est de chier dans une position accroupie sur un plat déposé par terre. Ou bien de s'accroupir sur le trône des W-C lui-même, avec le siège relevé. La solution la plus simple est d'installer au bas du trône un tabouret haut de dix pouces et d'y installer ses pieds pendant l'évacuation.

n° 20 - Mai 1972.

FAIT DIVERS

Je suis révoltée. J'habite dans une cité ouvrière à Montreuil et voilà ce qui s'est passé. Jeudi 8 mars 1973 à 20 heures en s'amusant, un enfant a enfermé une camarade à clé, chez elle. Quand les parents sont rentrés le soir, la petite fille était derrière la porte, qui pleurait. Le père frappe de toutes ses forces et menace sa fille de la tuer si elle n'ouvre pas la porte immédiatement. Elle avait 12 ans, et les menaces de ses parents lui ont fait faire un geste horrible. Oui, elle s'est suicidée en buvant de l'eau de javel. Je vous l'écris, parce que j'ai mal d'entendre cela, et je veux qu'on le sache. Pour qu'on ne dise pas que c'est un accident, comme quoi la petite fille se serait trompée de bouteille, elle aurait cru que c'était de la citronnade.

C'est la faute à qui ?

n° 31 - Avril 1973.

Le Dormeur du val d'A. Rimbaud revu et corrigé.

C'est un trou à cidons où chante une vieille saltière
répétant follement dans les ruines des cartons
Nid d'argent et de merveilles pour les chats de gouttières
C'est un monsieur énorme, plein d'odeurs à la cote
Un homme vieux, bouche ouverte et tout nu.
Le sergot décoré par d'énormes mouches bleues
dort. Il s'en fout que cela pue.
pâle en sa lit de foin, où les hommes sont peu.
Les doigts de pieds mêlés dans les poils, il dort
grimaçant comme grimaçait Napoléon malade.
Nature : regarde ce grand enfant... C'est ce lui ?
Les relents ne font pas se gonfler sa poitrine.
Il dort dans le soleil, les doigts dans les narines
tranquille. Il a deux trous de rouge au côté droit.

Rockin' Yaset.

Lowenbraü, artichauts.
Artichauts, Lowenbraü.
L'amour n'est qu'un artichaut,
les nuits d'amour des lowenbraüs.
Un artichaut, des lowenbraüs.
Des lowenbraüs, un artichaut.
Soudain, j'ai froid à l'artichaut,
quel temps ! on se croirait à Lowenbraü.

Rockin' Yaset.

avant Crosby, Stills and Nash, David Crosby des Byrds disait :

JE PLANE...

Je fume de l'herbe, ça aide. Une fois tous les deux ou trois mois, je fais un voyage d'acide : ça aide aussi. Cela clarifie les perceptions, remue et réanime chaque chose, détend tout l'organisme et l'empêche de devenir trop statique. Il semble qu'il y ait un effet salutaire. Je ne peux pas dire véritablement ce qui se passe alors : nous n'avons pas encore de mots pour la plupart des expériences qui se déroulent pendant un voyage — ce qui ne veut pas dire que nous devrions tenter de créer ce langage. Essayer de les ranger adéquatement sous des expressions verbales reviendrait à vouloir saisir des bulles de savon avec des gants d'acier. Si vous les ramenez à un état de conscience verbale, elles se briseront, s'évanouiront et disparaîtront tel un rêve à l'instant du réveil. Je préfère les laisser où elles sont.

Je plane par de nombreux et différents moyens, la plupart du temps uniquement par moi-même. Je plane beaucoup en faisant l'amour. Quand j'ai de la chance, je hisse les voiles et pars en voyage, en jouant sur ma guitare, en parlant aux gens, avec des médicaments, des aliments enchanteurs, en faisant l'amour, en faisant l'amour, en faisant l'amour le plus souvent possible, ce qui ne veut pas dire tout le temps. Mais on n'ira pas jusqu'à me faire dire qûe je suis une espèce de monstre bizarre et surnaturel qui baise dix fois par jour. Quand cela arrive, quelle extase ! Oui, je plane en me branchant sur tout ce que je peux, et j'essaie de planer en me branchant sur tout. Bouddha, Christ, Shiva, Krishna, Mahomet, tous semblent dire que nous devrions planer avec des fleurs, par nous-mêmes, en faisant l'amour, et que nous sommes l'amour, que nous sommes Dieu et que Dieu pousse, que l'herbe est Dieu, que l'herbe pousse, que tout est Lui et que si nous pénétrons en Lui, l'univers entier nous apparaîtra : un univers pour la fête. L'univers entier est notre maison si nous parvenons à être assez grands pour vivre en lui. Tout est là. Nous pouvons soudain émerger et nous y installer. Il suffit seulement d'être assez grands.

Il y a un million de routes pour escalader la montagne. Elles étendent toutes votre champ de conscience. Chacun peut choisir les siennes. Savez-vous, ce ne sont pas les drogues en elles-mêmes qui vous feront faire le chemin. Vous devez être capables d'élargir le champ de votre conscience. Voilà le progrès. Qu'il ne vous effraie point.

Juin 1970

Ginsberg Post-scriptum

Barbe touffue, lunettes rondes et pas trop de cheveux sur le dessus : c'est Ginsberg avec ses clochettes, ses mantras et ses gueulantes — comme cette tranche de « Howl », son plus célèbre poème. C'est beau, c'est beau c'est beau. C'est bon !

Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré !
Le monde est sacré ! L'âme est sacrée ! La peau est sacrée ! Le nez est sacré ! La langue et la queue et la main et l'anus sacrés !
Tout est sacré ! tout le monde est sacré ! partout est sacré ! toute journée est dans l'éternité ! Tout homme est un ange !
Le clochard est aussi sacré que le séraphin ! le fou est sacré comme tu es sacrée mon âme !
La machine à écrire est sacrée, le poème est sacré, la voix est sacrée, les écouteurs sont sacrés, l'extase est sacrée ! (...)
Sacré le saxophone rugissant ! Sacrée l'apocalypse bop ! Sacrés les orchestres de jazz, la marihuana, les initiés la paix et la came et la batterie !
Sacrées les solitudes des gratte-ciel et des trottoirs ! Sacrées les cafeterias remplies de millions ! Sacrées les mystérieuses rivières de larmes sous les rues !
Sacré le **juggernaut** solitaire ! Sacré l'immense agneau des classes moyennes ! Sacrés les berbers fous de la rébellion ! Celui qui aime Los Angeles EST Los Angeles ! (...)

Traduction **Jean-Jacques Lebel.**
n°s 10-11 - Juillet-Août 1971.

Poème

tu as pris le visage net
des petites filles de mon enfance
leur voix du rouge entre les dents
et tu remplaces.
Il faut savoir que notre vie a été la même
surtout si rien ne veut nous le faire croire
pour être aujourd'hui
il a fallu dormir et dépasser
il faut être venu ici lentement jusqu'aux
rides dans des épouvantes aussi pour
lesquelles on ne veut même plus se tenir
le visage dans les mains
mais comprendre que nous ne nous
sommes jamais quittés
et que tes chambres sont mes souvenirs
— et quand tu en aimais un autre
tu m'aimais moi-même —
même si tout le reste...

n° 29 - Mars 1973.
Daniel Biga.

VAN HENNEP : Les confitures
Guillehm Van Hennep vit à Amsterdam depuis près de vingt ans au 15 Prins Hendrikkade. Vous gravissez l'escalier en tunnel, raide comme une échelle, et frappez à la petite porte verte, à droite. Van Hennep vous ouvre, quadragénaire rubicond à la barbe mitée, tout en sourire. Son appartement est une cuisine : depuis dix ans il demande à l'herbe de l'inspirer, et passe le plus lumineux de son temps à guetter ses marmites. Je lui demande avec malice de m'exposer ses plus récentes découvertes. Il ne se fait pas prier : « Tenez, une expérience de base : les confitures... Il est inutile d'ajouter que la qualité des produits devient à ce niveau indispensable. La fade mixture des Prisunics n'est qu'un vomitif. Ventre merci ! il existe encore d'odorantes officines où l'on pratique la confiture saisonnière sur une petite échelle. Il en est alors comme des vins : il y a des fournées divines et des crus médiocres. »
Sur la table, de gauche à droite, le dégustateur range huit pots de confiture dans l'ordre suivant : pamplemousse, orange, gelée et confiture de myrtilles, abricot, pêche (ou poire), cerises groseillées.
« Une petite cuillerée de chaque suffit amplement, me dit-il. Vous verrez : le pamplemousse est brutal et sourd, mais il vient se raviver dans la tonalité voisine de l'orange, qui lui succède comme un coup de clairon, plus ensoleillée, plus vive. La gelée de groseilles, ou de framboises, est une glissade douce, accentuée par celle de la gelée de myrtilles, puis freinée en présence des fruits dans la confiture de myrtilles. Après cet écrasement dans les tonalités lourdes des deux derniers pots, l'abricot relance l'ensoleillement du palais, plus doux, ô combien ! que l'orange, plus fondant. La pêche ou la poire, confitures claires et chaudes, vont s'emboutir dans les cymbales lourdes de la cerise groseillée... Pour être complète, voyez-vous, l'expérience nécessite un silence religieux. »

Patrick Rambaud.
n° 39 - Février 1974.

Bali trip, Kuta blues clichés indonésiens

Coquillages magiques troués dans le reflet du soleil qui tombe, baumes, colifichets et peaux de serpent, bagues magnétiques, esprits frappeurs, bric à brac chinois, champignons pour le cerveau sortis à l'aube des bouses de bufflonne. Danses à clin d'œil. S'étonner, s'interroger, dériver, Bali. Très, très haut, manger du mort au restaurant végétarien, un soldat indonésien à la tête de scout mongolien pourrait vous faire flipper. Non, rien à faire. Le moral d'acier. Une fillette somnole dans un coin, il est tard, elle a la bouche ouverte comme les rats crevés. Les petites filles vendent des mangues et des lychees et des anneaux d'argent mais prennent la fuite quand elles voient des hommes nus. Le roi du champignon, qui n'a plus de dents, les cache dans un vieux chapeau. C'est illégal tout le monde s'en fout. Encore. Un vieux exhibe ses chicots en vendant des dents blanches de requin. La nuit, les pêcheurs maigres sortent de l'ombre s'assoient près du feu, muets et sages, et s'en vont. Dans le cimetière sous le volcan, les morts sèchent au soleil en attendant la prochaine coulée, dans dix ans. Ailleurs, on les brûle en dansant, les anciens ricanent, les enfants regardent, l'œil trouble, trois touristes s'angoissent et repartent dans leurs limousines de deuil. Une vieille femme qui se calcine finit à force de fondre par ressembler à un mouton. L'odeur. Le crépuscule enfin, le bain, des femmes dans les rùisseaux, voir vite avant la nuit. Voyeur malgré tout, avant tout.

J.-F. Bizot.
n° 25 - Novembre 1972.

Alan Watts : le paradis que je me souhaite

Un matin de novembre, il y a deux ans, Alan Watts est mort d'un arrêt du cœur. Cet Américain très cool et très zen aimait bâfrer, planer, tirer à l'arc, picoler et rire.

Que faisons-nous sur terre ? A l'exception de quelques simples d'esprit, personne ne semble réaliser que vivre c'est sentir le parfum des fleurs, écouter la mer, regarder les arbres frissonner dans le vent, escalader les montagnes, manger du pâté en croûte, boire du vin de Malvoisie et caresser une jolie femme. Et pourtant, cela ne coûte pas cher à côté de ces milliards engloutis pour les dépenses du Royaume, la Puissance et la Gloire. (...)

L'idéal des hommes fous de puissance est de s'offrir une poupée en plastique. Elle ne parle pas, bien calme quoi qu'il advienne, elle se met dans toutes les positions et se laisse tripoter sans se plaindre. On traite les femmes de nanas, de jolis morceaux, de gonzesses, de poulettes ou de vieilles biques. Arrivée à ce point toute l'entreprise de la technologie consiste à transformer la nature entière en de tels jouets dociles, manœuvrables et prévisibles. Dans son ensemble, le monde politique est livré à des hommes qui, comme Jules César, ne peuvent se décider entre hétéro et homosexualité. De toute façon, ils ont honte de s'avouer être les deux et mettent en valeur leur « virilité » pour assurer leur position d'homme. De tels mâles prolifèrent en Europe de l'Ouest comme en Amérique du Nord. Ils tiennent comptabilité des femmes qu'ils ont eues, comme les pilotes de chasse marquent d'une croix sur leur carlingue tout avion abattu. Ce n'est pourtant là que menu fretin et ne viendra le grand orgasme que s'ils torturent, transpercent, fusillent d'autres mâles qu'ils désirent secrètement. Seules les convulsions de la mort parviennent à les rassasier. (...)

Voltaire disait sagement qu'il faut cultiver son jardin. Nous payons des fermiers pour ne pas travailler, ni même récolter. Nous n'aimons pas les légumes, les plantes, tout ce monde vivant : il nous paraît au-dessus de notre dignité d'en jouir, hypnotisés que nous sommes par l'érection de boîtes rectilignes.

Une longue pratique de la méditation empruntée au yoga et au bouddhisme zen m'a permis de comprendre qu'il n'y avait rien de dégradant à se servir de ses mains. Ecrivain, intellectuel et travailleur sédentaire, je crois ne pas avoir la force de bêcher mon champ, mais le poète Elsa Gidlow, ma belle et frêle voisine septuagénaire, cultive un jardin qui fournit en légumes toute notre communauté. Pommiers, rangées de laitues, carrés d'herbe, buissons de haricots ou plantations de pommes de terre, peuvent vous apporter un plaisir, érotique et mystique, d'une intensité insoupçonnable et admirable. (...)

Je ne nie pas la compétence de la technique si elle maîtrise le feu, fabrique des métaux, de l'électricité et des ordinateurs. Je pose une question simple : que voulons-nous ? Et je n'arrête pas de la poser partout où je vais. Je suggère qu'à l'examen d'entrée de l'université on demande à chaque étudiant un exposé détaillé sur l'idée qu'il se fait du paradis. Quitte à le juger sur son imagination, sa logique et son rapport à la réalité. Dans un groupe de discussion j'ai lancé le projet suivant : si nous parlions de ce que pourraient-être, ici et maintenant, les plus agréables relations entre nous ? Mais ce qui divise les gens, cela seul les retient. Si nous ne savons pas ce que nous voulons, c'est que nous n'avons pas conscience de nos possibilités et de nos désirs. Lachés dès notre enfance derrière des buts aussi abstraits et mal perçus que le bonheur, l'amour, la bonté, le don aux autres, la gaieté, la bonne réputation, la fortune, la puissance, la paix ou même Dieu, nous possédons tous plus de mots que d'expériences réelles. Je vais vous dire ce que je veux, et ce qui me satisfait. Je veux passer ma vie à méditer dans le silence, marcher lentement, éprouver le sens fondamental de l'existence dans l'émerveillement, surprendre tous les sons, sentir les nuages et les étoiles me caresser les yeux. Je veux bannir l'angoisse, la tourner en dérision, saisir la vie et la mort comme les deux faces indissociables d'une même médaille. Je veux une compagne qui tour à tour m'obéisse et me contredise, m'admire et me surpasse, se fonde en moi et lutte contre moi. Je veux écrire et parler pour des gens qui écoutent, les charmer et me jouer de leurs questions, mais écouter aussi celui qui vient m'apprendre ce que j'ignore, avec une curiosité sans ennui. Je veux regarder dans l'eau les reflets de la lumière et les ondes du vent, pays des mouettes, des pélicans, des goélands, des flamands et des canards sauvages. Je veux m'asseoir sur un rocher lointain ou sur une plage déserte, entendre les vagues et regarder le ciel de l'Ouest que vient laver l'aurore. Je veux décocher des flèches si haut dans le ciel qu'elles deviennent oiseaux. Je veux contempler les montagnes, errer dans leurs vallons et dans leurs forêts, percevoir au crépuscule d'invisibles cascades.

Je veux m'asseoir devant ma machine à écrire et faire passer ce que je sens au travers des mots — défi, car tout ce qui s'agite en moi ne peut précisément se réduire en mots. Je veux aller dans ma grande cuisine chatoyante de couleurs essayer une nouvelle soupe ou un nouveau ragoût, cuire le poisson à la vapeur, jouer avec ces brosses chinoises si fines et ces bâtons d'encens que l'on frotte dans l'eau et qui dansent sur le papier. Je veux apaiser la douleur et éteindre la maladie rien qu'en apposant mes mains sur un corps. Je veux allumer un brasier, brûler des feuilles de cèdres et du bois de santal tard dans la nuit, au son d'une musique classique ou au rythme d'un rock que je danse.

Je veux voir les éclats de lumière sur le verre et le cristal ; allongé sur le sol, je veux regarder les branches des arbres découper le bleu vif du ciel. (...)

Je veux entendre à quatre heures du matin la cloche de Nanzenji, temple de Kyoto qui bourdonne comme un gong. Je veux aller au Sikkim et au Népal voir l'Himalaya sans songer à le gravir. Je veux jouir de la compagnie de certains amis, manger du fromage de Stilton, des melons, un gros pain noir, du jambon, et boire une Gardner's Old Strong, cette rarissime bière anglaise. Aussi terre à terre que cela puisse paraître, c'est là tout le paradis que je me souhaite. (...)

n° 22-23 - Juillet-Août-Septembre 1972.

ILS ONT DÉCLARÉ DANS ACTUEL

Nous n'en sommes pas revenus : en lisant la collection d'Actuel nous nous sommes aperçus que nous avions fréquenté une épouvantable collection de bavards.
Pire encore : tous ces bavards avaient quelque chose d'important à dire sur l'époque dont ils étaient les acteurs.
Il n'est pas sûr qu'ils pensent tous encore la même chose, mais il est sûr qu'ils l'ont dit avec une fermeté de jeune vicaire.
Alors voilà, notre plus beau poème, un collage de nos plus chers amis.

Elaine Brown Black Panther (septembre 1970).
« L'uniforme ne fait pas le fascisme. »
Mike Wadleigh, le cinéaste de Woodstock (été 1970).
« Les choses changent, mais je crois qu'on n'échappera pas à la violence, hélas. Il y aura des morts : les vieux ne voudront pas passer la main ».
Jim Haynes (été 1970).
« Tout est en train de changer tout le temps. »
Jimi Hendrix (octobre 1970).
« Aujourd'hui, nous sommes tous des gitans. L'avenir ? Qui sait. Nous aurons le pouvoir. Cela prendra peut-être mille ans. Je m'en fiche. J'ai le temps. »
Un gardien de square (octobre 1970).
« S'ils veulent marcher sur l'herbe, qu'ils aillent à Fontainebleau. C'est la loi, il n'y a pas à discuter. »
José Maria Branco (chanteur portugais, sur son pays, octobre 1970).
« La merde reste la même, ce sont les mouches qui changent. »
William Burroughs (novembre 1970).
« Que se passerait-il si cette énorme masse désertait la société organisée pour la combattre ? Ils mourraient de faim en une semaine. »

Dany Cohn-Bendit (novembre 1970).
« Servir le peuple, c'est souvent essayer de le faire parler comme on essaye d'arracher un mot à un bébé. »

Jérôme Savary (novembre 1970).
« Brusquement une actrice se jette sur la foule, la bouche ruisselante d'hémoglobine. C'est tout de suite une panique incroyable, l'hystérie généralisée, des cris partout. »
John Cage (novembre 1970).
« Le silence n'existe pas. »
Kienholz (novembre 1970).
« Une peinture abstraite, c'est un rapport de psychiatre. »
Andy Warhol (décembre 1970).
« Andy, comment choisissez-vous vos acteurs ?
— Nous choisissons nos acteurs parce que nous les aimons.
— Pourquoi aimez-vous Joe Dallessandro ?
— Parce qu'il a des taches de rousseur sur le derrière. »
Marshall McLuhan (décembre 1970).
« Il n'y a plus de professions, rien que des rôles. »
Valérie Solanas (Scum Manifesto, traduit en janvier 1971).
« Dans une société saine, le mâle se soumettrait et trotterait derrière la femelle. »
Abbie Hoffmann (janvier 1971).
« Les gens de droite disent qu'on pue. Ils ont raison. »
« Une bonne formule pour me présenter : hédoniste et communiste. Nous demandons tout. Nous demandons le ciel : en un sens, nous sommes des ciélistes. »
« L'attentat à la bombe est une expression libre. »
« C'est la seconde fois que je viens en France. La première fois, c'était pendant la guerre d'Algérie. Maintenant c'est le procès Geismar. Deux voyages, deux manifs, deux coups de matraque. »
Le même Abbie Hoffman (un an et demi plus tard, avril 1972).
« Ce fut une erreur stupide que d'ériger une culture sur la drogue, sur les cheveux longs, sur la musique. »
« Je crois que le vote à dix-huit ans va changer quelque chose. »
« Alors merde ! Je finis par me demander si je ne vais pas me tirer, garder l'argent que je gagne, vivre dans un coin. Dans quelques années, avec les cheveux courts et mon nouveau nez, je pourrai peut-être repartir de la base et retrouver mes potes. »

Country Joe (mars 1971).
« Je refuse qu'on me pousse à droite, à gauche, à tuer. »

Federico Fellini (mars 1971).
« Dans un compartiment de chemin de fer, tout ce qu'on demande à ses voisins, c'est qu'ils vous soient sympathiques. »
Claude Pélieu (mars 1971).
« Les Français sont comme des godemichés dans des sables mouvants. »
« Il n'y aura jamais un vrai journal underground en France. »
Eldridge Cleaver à Tim Leary (mars 1971).
« L'action de Timothy — turn on, tune in, drop out — était progressiste il y a quelques années.
(...) Cette époque est révolue. (...) L'attitude de Timothy appartient au passé : chacun doit bien s'en persuader. Elle engendre la confusion, la diversion et les divisions. »
Tim Leary à Cleaver (mars 1971).
« La politique est une lutte pour savoir qui contrôlera les clefs de la prison. Qui a le fusil et les clefs de la prison conduit la Rolls-Royce. Pour briser ce cycle, il faut une révolution intérieure, une libération du système nerveux. Le reste suivra. »
Norman Mailer (avril 1971).
« Aventuriers urbains qui se glissent dans la nuit à la recherche de l'action guidés par le geste noir ! Le hipster s'est approprié le mode de vie du noir, c'est un nègre blanc. »
Un zonard (mai 1971).
« Qu'on me parle de Bonnot, d'accord, mais Marx connais pas ! »
Un routard (juin 1971).
« Un mois là-bas vaut dix ans ici. »

La mère de Jack Kerouac (juin 1971).
« Allen Ginsberg, c'est le diable ! Le diable ! »

Jean-Paul Dollé (juin 1971).
« Continuons, camarades ! »
Gérard de Villiers (S.A.S. juin 1971).
« Je n'y peux rien, je suis raciste. »
Alan Stivell (juin 1971).
« Le public anglais est bien supérieur au public français. »
Allen Ginsberg (juillet 1971).
« Parfois je me mets à pleurer tout seul, pour moi, et je me masturbe. Je ne suis pas une fleur, tu sais, je ne suis qu'un cadavre qui se branle. »
« Maintenant, j'ai peur. Vais-je finir ma vie coincé dans un monde assassin peuplé de suicidaires, de rats qui s'égorgent les uns les autres ? La civilisation qui s'écroule, c'est le piège qui se referme sur nous. Et nous, avec l'âge nous vivons avec plus de densité, avec plus d'angoisse. La vie devient en elle-même psychédélique. »
Les Weathermen (juillet 1971).
« Dès l'enfance, on nous apprend la haine. »

Le M.C. 5 (septembre 1971).
« Devenir furieux et sauvages, se déchaîner, danser ! »
Steppenwolf (septembre 1971).
« Nous gagnons en un week-end entre vingt-cinq et trente mille dollars. »

George Jackson (septembre 1971).
« On ne peut se faire descendre qu'une fois. »

Une grand-mère (septembre 1971).
« Travaille, épouse quelque brave fille. Deviens père de famille. C'est le devoir, c'est le bonheur pour toi et pour les tiens. »
Groucho Marx (septembre 1971).
« Nous avons eu de la chance : un talent somme toute limité, et nous avons roulé le public pendant des années. »
Claude Levi-Strauss (septembre 1971).
« On ne change pas le monde en mangeant son voisin. »
Lou Reed (octobre 1971).
« En fait personne n'est plus anti-drogue que moi. »
Johnny Hallyday (octobre 1971).
« Il peut arriver que ma guitare ne soit pas branchée. »
« La musique que je fais vient du blues, et en chantant le blues, on dit n'importe quoi. »

Un lecteur (novembre 1971).
« Depuis 1968 je suis quelque chose comme un anarcho-maoïste, avec une orientation surréaliste dadaïste et un petit quelque chose en plus pour l'art. »

Michel Foucault (novembre 1971).
« Et si on disait qu'il faut renoncer à la théorie et au discours général ? Le besoin de théorie fait encore partie de ce système dont on ne veut plus. »
Un lecteur (décembre 1971).
« J'ai 25 ans et je n'ai baisé qu'une seule fois. Ne ricanez pas, c'est grave. »
Alice Cooper (décembre 1971).
« J'adore les émeutes provoquées par les concerts de rock. Le rock a besoin d'émeutes. Depuis six ans, leur nombre est en baisse, c'est dommage. Il faut qu'il y ait un maximum d'énergie. »
Hans Magnus Enzensberger (décembre 1971).
« Pourquoi la classe ouvrière américaine serait-elle structurellement incapable de comprendre la révolution viêt-namienne ? »
Herbert Marcuse (répondant au précédent).
« Elle n'en est pas incapable. Elle sait où se situent ses intérêts immédiats et quel est ici l'enjeu. Elle sait que la fin de la guerre du Viêt-nam signifiera le chômage pour un grand nombre d'ouvriers. Elle a très bien vu de quel côté la tartine est beurrée. »

Nuage Rouge (chef indien, janvier 1972).
« Dis-moi, blanc, si la vierge Marie a parcouru toute la terre, pourquoi n'est-elle jamais entrée dans la tente d'un Apache ? »

Martial Raysse (janvier 1972).
« La seule manière de comprendre ce qui se passe, c'est de plonger dans l'action. Je vais cesser de parler d'ailleurs : ceci est ma dernière interview. »
Anthony Braxton (février 1972).
« Quand je donne un concert et qu'un type monte sur scène, c'est comme s'il rentrait chez moi et violait ma femme. »
Roel Van Duyn (janvier 1972).
« Il faudrait avoir le courage de proclamer : arrêtons la croissance. »
« Les hippies restent à la merci de la société capitaliste. Ils se nourrissent de ses restes. »
David Cooper (mars 1972).
« J'ai fait un plan pour libérer Guy, le gorille du zoo de Londres. »
Fredo Krumnov (avril 1972).
« Non, la révolution, ce n'est pas précipiter les choses mais les amener jusqu'au bout, atteler suffisamment de chevaux pour y parvenir un jour. »
Jerry Garcia (mai 1972).
« La politique a tué trop de gens aux Etats-Unis. Ça n'a aucun sens, qu'on laisse le système politique tranquille : il crèvera de lui-même. La plupart des gens agissent comme si le gouvernement n'existait pas et ils ont raison. Si au contraire, tu fais un coup d'éclat révolutionnaire et que tu écopes de vingt ans de taule, tu l'as bien cherché. »
« Je n'ai jamais rencontré un politicien que je puisse supporter. Pas un. Ni Jerry Rubin, ni Abbie Hoffmann. Ce sont tous des charlatans, des bateleurs. Ils s'agitent dans le vide. Quiconque mène les gens dans des situations où ils vont recevoir des coups se trompe complètement. »
Un garde républicain (mai 1972).
« La faction, c'est un vrai supplice. Faut savoir s'inventer toutes sortes de trucs pour la supporter sans devenir dingue. On compte les barreaux du Palais Bourbon, puis on recompte pour savoir si on ne s'est pas trompé. »
Philippe Sollers (juin 1972).
« On ne manipule pas très longtemps les masses. Au-delà des problèmes de faction, la révolution culturelle en Chine a diffusé dans les masses la pensée Mao Tsé-Toung, celle de Marx et d'Engels. Ça ressurgira forcément. »

Alan Watts (juillet 1972).
« Que faisons-nous sur terre ? »

Alain Krivine et Daniel Ben Saïd (décembre 1972).
« Pourquoi sommes-nous les seuls à surnager ? »
Henri Lefebvre (décembre 1972).
« Je suis pour l'affirmation de la vie, envers et contre tout. C'est déjà assez emmerdant d'avoir à mourir, pas la peine d'en parler pendant toute son existence ! »
« Aujourd'hui, je vois des gens qui n'arrivent même plus au pessimisme, ils se contentent d'être vaguement écœurés. L'ennui, voilà la grande menace. Je préfère encore l'angoisse à l'ennui. »
Petite annonce (avril 1973).
« Christian di Corrado ! Où es-tu ? Donne de tes nouvelles. Si tu traînes en Allemagne, va voir Tania, elle a un fils de toi ! Martine Lesnard, 3, rue Mogador. 75009. »
Jerry Rubin à Woody Allen (décembre 1972).
« Ça ne t'embête pas d'être connu ? Moi, ça a pratiquement gaché ma vie. La plupart des gens que je connais sont très déprimés en ce moment. Les années soixante-dix sont vraiment le contraire des années soixante. »
Woody Allen à Jerry Rubin (décembre 1972).
« Oui, tout dans ce monde est fondamentalement déprimant. Mais je ne fais pas de politique. »
Tangerine Dream (janvier 1973).
« Il faudrait qu'une face de disque dure au moins une heure. Il faut dix bonnes minutes pour entrer dans une musique. Après, on peut vraiment commencer. »

Jean-Paul Sartre (février 1973).
« Les révolutionnaires de 1793 n'ont probablement pas coupé assez de têtes. »

Captain Beefheart (février 1973).
« Je n'aime pas le rock. »
Philippe Gavi (rédacteur à Libération, mars 1973).
« Lancer un journal, ce n'est pas une petite affaire. »
Diogène (avril 1973).
« Le soleil va bien dans les chiottes et ne s'y souille pas. »
Proverbe (juin 1973).
« La femme barbue, on la salue de loin. »
Living Theatre (juin 1973).
« Je n'aime pas le mot plaisir, c'est un mot bourgeois. »
Jérôme Savary (juin 1973).
« Je me considère comme un technicien des meetings de masse. »
Daniel Cohn-Bendit (juillet 1973).
« Nous devons réussir la synthèse entre la vie commune, la destruction d'institutions émotionnelles, la contre-culture, le militantisme et la tradition ouvrière. »
Alejandro Jodorowski (octobre 1973).
« La vraie révolution doit venir des présidents de la République, elle viendra de la droite. Les gouvernements seuls peuvent se permettre de fabriquer de bons produits, de lancer la révolution spirituelle, de préserver les citoyens et les consommateurs. Tous les présidents de la République devraient tenter une expérience hallucinogène. »
Roland Topor (octobre 1973).
« Rimbaud est un sale con, un suicidé crapuleux. Revendiquer la connerie n'est jamais une fin superbe. »
Robert Crumb (novembre 1973).
« J'ai vécu un an à San Francisco en 1967, l'été de l'amour. Ah ah ! Quelle farce ! C'était absurde, les love-in, les be-in, quel ennui ! J'allais à l'Avalon, ou au Fillmore, et tout le monde s'extasiait : « Wow ! Quel trip ! » Et ils s'endormaient tous par terre. »

Sun Ra (novembre 1973).
« J'ai le soleil inscrit dans une pyramide tatouée sur l'estomac. »

Petite annonce (décembre 1972).
« Prêtre catholique, jeune, apprécie pop et recherches artistiques. Aimerait être informé sur projets nouvelle société, nouvel art de vivre. Alain Arbez, 3, rue Joseph-Naquier, 21130 Auxonne. »
Henri Laborit (décembre 1973).
« Il y a très peu de différence entre l'agressif, le révolté, le psychotique, le drogué et le créateur : tous fuient un système social qui ne leur permet pas de trouver du plaisir... moi-même j'ai fui la marine, l'université, l'académie pour me créer un univers où je suis peinard. »
Monique Wittig (janvier 1974).
« Il m'arrive de penser que dans dix ans le mouvement des femmes aura sombré corps et bien faute de combattantes, de détermination ou d'objectifs à long terme ; je sais de façon absolue et certaine que si le mouvement des femmes meurt, je meurs. »

Jasper Grootweld (premier provo, janvier 1974).
« Je vais partir en mer, très loin. Méditer. »
John Lennon (février 1974).
« Anarchiste, c'est le seul mot qui vaille a-ppro-xi-ma-ti-ve-ment. »
Ken Kesey (février 1974).
« Les Indiens affirment qu'un homme, pour prétendre à l'illumination, doit amener un enfant à maturité. Alors seulement, disent-ils, il peut marcher sur son propre chemin. L'enfant qu'il faut mener à maturité, c'est peut-être d'abord soi-même. »
Ronald Laing (mars 1974).
« Je n'ai jamais prétendu que la folie soit la solution. »
Delfeil de Ton (avril 1974).
« On ne peut rien faire en France. »
Petite annonce (février 1974).
« Ras le bol de tous, déjà vécu en Amérique du Sud avec les Indiens, cherche filles, garçons et couples avec enfants pour former un petit village en brousse. Départ avril. Par personne 4 000 F minimum. »
Jean-Pierre Cot (avril 1974).
« Le chahut parlementaire est la riposte à la connerie manifeste. »
Tania Mouraud (avril 1974).
« Je n'aime pas ceux qui croient faire la révolution en tirant sur un joint ou en changeant de bonne femme. »
Pierre Clastres (mai 1974).
« La famille au contraire de l'Etat est éternelle. »
Brion Gysin (juillet 1974).
« Je crois qu'une fièvre artistique va reprendre Paris. Paris, cette ville tellement agréable, hein ? »
Petite annonce (juillet 1974).
« Eh les freaks de Limoges et des environs, faudrait peut-être se réveiller pour qu'on fasse quelque chose. Philippe Jammet, route de Feytiat, 87 Limoges. »
Philip K. Dick (septembre 1974).
« Les jeunes sont trop bêtes pour lire, trop blasés pour regarder, trop préoccuper pour se souvenir. »
« Moi, j'ai nettoyé les chiottes. »

Germaine Greer (novembre 1974).
« Nous devons faire l'amour aux infirmes, c'est notre tâche. »

Jean-Pierre Chevènement (décembre 1974).
« Au niveau des mots, rien ne nous arrête. »
Ram Narayam (janvier 1975).
« J'ai le regret d'avouer qu'il y a de moins en moins de musiciens. »
René Viénet (janvier 1975).
« Si la bureaucratie chinoise est orwellienne, Mao n'est pas Big Brother. »

André Glucksman (mai 1975).
« La plus fantastique accumulation de violence de l'Histoire tombe sur notre siècle. »

Guénolé Azerthiope (mai 1975).
« Tu me subventionnes, je te mets, je te joue, tu me critiques, je te remercie et tous à la Coupole. »
Petite annonce (mai 1975).
« Toujours debout dans le vent, qui apportera l'anarchie et toutes ses nébuleuses d'amour instantané. Sonja, si tu veux rejoindre la fusée mauve et translucide, tu seras constamment la bienvenue. »

TIERCE : SANS NOUS, C'EST FICHU

Le Parisien

Viols, rackets, agressions,
qui osera encore dénoncer
les crimes de la vermine
nord-africaine
après notre disparition ?

nous ne sommes pas les seuls

Les pornographes, les métèques et la CGT se frottent les mains à l'annonce de

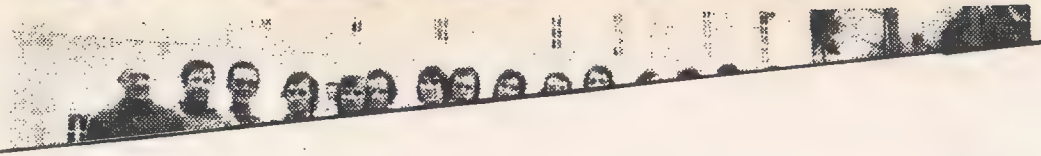
LA MORT TRAGIQUE DE VOTRE JOURNAL

France-Soir — PARIS-PRESSE — DERNIÈRE HEURE

VENDREDI 19 SEPTEMBRE 1975 — FRANCE SOIR - 100, RUE REAUMUR 75060 PARIS CEDEX 02 - TEL. : 508.80.00 — 1 F 20

DOCUMENT EXCLUSIF : LES TOUTES DERNIERES HEURES DE FRANCE-SOIR

C'EST FINI !



JEUDI
18 SEPT. 1975
1,20 F
6, boul. Poissonnière
PARIS-9e

l'Humanité

ORGANE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE FRANCAIS

LA LIBRAIRIE DU CLUB DIDEROT 140, rue du Fg-Poissonnière 75010 PARIS
recevra le VENDREDI 19 SEPTEMBRE 1975 de 11 h 30 à 14 h
Michael, le fils aîné des ROSENBERG
qui dédicacera « NOUS SOMMES VOS FILS »
(Editions Sociales - EFR)

Après la victoire triomphale de l'union de la gauche

L'HUMA DISPARAIT

nos militants rejoignent en masse le parti socialiste

Mourir content?

NOTRE parti, qui n'a pas pour habitude de cacher la vérité aux travailleurs, peut révéler la phrase clairvoyante que prononçait Maurice Thorez dès 1946 à la réunion de reprise des cartes de la section de Chaumont : « L'Huma, c'est d'la merde ! et la merde finit toujours par sécher. »

A l'étape actuelle de décomposition de notre presse, l'effondrement de notre diffusion confirme en l'amplifiant l'analyse de Maurice Thorez, et nous en tirons les conclusions qui s'imposent.

CERTES, ce n'est pas d'hier que notre journal n'avait plus rien à dire, mais il n'y avait pas là une raison pour s'arrêter de paraître.

Aujourd'hui, la sage décision de notre camarade Georges Marchais, analysant avec perspicacité les résultats des ventes, apporte une réponse aux questions que les camarades se posaient à juste titre : oui, il fallait disparaître, et c'est désormais chose faite.

Le pouvoir essaye d'entraver notre disparition par tous les moyens

Chirac n'a pas dissimulé ses intentions devant l'assemblée des monopoles réunis au siège du patronat : il annonce une subvention criminelle pour nous forcer à reparaître. Les voici, les libertés à la Chirac.

(Page 5)

LA PROTESTATION DU SYNDICAT DU LIVRE

(Page 2)

ENFIN REUNIS :

- Devant 5 000 cheminots enthousiastes, Georges Marchais reçoit sa carte d'adhérent au PS.
- François Mitterrand le nomme aussitôt secrétaire national aux libertés formelles.

(Page 5)

Petites annonces

Projets

UN HOMME ET UNE FEMME : Cinéastes indépendants cherchent pour court métrage une j. f. (22-25 ans) et un garçon (22-25 ans) pour rôles principaux. Envoyer photos en pied et coordonnées. Pierre Audet, 1, allée des Bégonias, 94700 Maisons-Alfort.

PETIT PAPA DISNEY : Cherche des gens sympas intéressés à la réalisation d'un film pendant les vacances de Noël et connaissant un peu les techniques cinématographiques. Ecrire, Georges Escribano, 5, square René-Bazin, 78150 Le Chesnay, tél. : 954-69-37.

LA CHAINE BLEUE MONDIALE : Association internationale sans but lucratif pour la protection des animaux et de la nature par la propagande, l'éducation culturelle (à refaire !) et les inspections (à faire !), cherche dans chaque localité un inspecteur animateur bénévole de plus de 14 ans. Ecrire avec détails, Boite postale 333, 1000 Bruxelles (Belgique).

MOUCHEQUINE : Une troupe de théâtre amateur se monte ! But : jouer des créations collectives (méthodes de travail semblables à celles du Théâtre du Soleil). Cherchons : un local à louer, des gens intéressés par ce projet... Ecrire (ou passer) chez : Jascal de Pulien, 10, av. du Maine, 75014 Paris.

BERBERE SCHWEITZER : Cherche personnes intéressées par création d'un groupe recherche-action pays agraires : organisation expos, diffusion films, musique, voyages, chantiers... Pascal Sigoda, CES rue J.-Jaurès, 62118 Biache-St-Vaast.

CULTIVE : Voudrais créer ultra-spectacle (danse, musique, théâtre, cinéma) sur Rhône-Alpes et Provence. Aimez-vous Musset, Miller, Stravinski, Nazareth, Kubrick, Sance ?... Ecrivez-moi. Serge Garcia, Le Parc-Saint-Savin, 38300 Bourgoin-Jallieu.

OU EST BEBETH ? : Cherche a reprendre contact avec Elizabeth Voirin dernièrement intéressée par annonce d'Actuel, pour vie en communauté. Daniel Maitrejean, 13, rue du Dauphiné, 69003 Lyon.

EMBAUCHE : Pour ouverture prochaine café-théâtre, cherchons gens de théâtre, musique et de toutes formes d'expression possible. Priorité aux créateurs. Conditions à étudier ensemble. Ecrire. Adresse : Christian Dobriansky, 12, rue de Croissy, 77360 Torcy.

BIG BAZAR : Cherche mecs et nanas pour création théâtrale, musical avec matériel et local. Ecrire ou tél. : 997-06-14. Jean-Louis Boucher, ch. du Comble-des-Marchais, 95220 Herblay.

41671 : Je suis en prison et j'ai le moral à zéro. Je cherche gens qui en ont marre pour retrouver contact avec la vie ! Claude Hérouard, 41671 (prévenu), D3 2D 27, 7, av. des Peupliers, 91705 Fleury-Mérogis.

LES NORMANDS ARRIVENT : En vue création association loi 1901, pour organiser spectacles et activités culturelles, cherche personnes intéressées par ce projet dans la région d'Ezy-Dreux-Evreux. Christian Desmousseaux, 5, route de L'Habit, 27530 Ezy-sur-Eure (écrire mais ne pas passer).

COQUATRIX : Cherche salle (théâtre ou ancien cinéma) à Paris pour spectacles. Tél. : 370-20-60 ou 885-58-38. Dominique Mutel.

FRUSTRE : Détenu esseulé, 35 ans, cherche soutien moral avec correspondants(es), aime la nature et en manque depuis 3 ans. Daniel Bozzi, 620 094 3/237, 94261 Fresnes.

EH, ROBERT : J. h., 23 ans, bac plus 2 a. études supérieures comptables, cherche travail intéressant (animation groupe jeune, école non conventionnelle) peut aider dans le domaine fiscalité. Répond à toute lettre. Robert Ben-Nahim, 4, av. Henri-Sellier, 91130 Ris-Orangis.

APPELEZ-MOI BARTHE : Je voudrais écrire un fascicule sur les moyens de se faire réformer, avantages, inconvénients de certaines méthodes, difficultés, etc. Que tous ceux qui savent quelque chose là-dessus m'écrivent, ça m'aidera. Alain Barthe, 34320 Neffies.

FAIT VIVRE : A vendre ou à reprendre, par lots séparément ou en entier, troupe de théâtre comprenant : matériel de scène (lumières, son, décors...), camion, salle répétition et habitation (en location). Total 20 000 F. Demander liste des lots. Théâtre de l'Espoir, B.P. 9 CX 410, 44530 Séverac.

ROGER : Je viens de passer 3 ans dans un hôpital psychiatrique pour parano. J'aimerais rencontrer beaucoup de monde pour changer d'atmosphère. Guy Lucas, 3, rue Charles-Roger, 44100 Nantes.

HOMMAGE A MARCEL : Recherche dessins inédits de Gotlib pour exposition-hommage... Où avoir revue One-Shot numéro 1 ? Cyril Dohar-Thoumazeau, rue Rovel, parc de la Tuilerie, 88100 St-Dié.

C'EST DU PROPRE ! : Instituteur cherche revues, documents, tracts, bouquins sur les expériences révolutionnaires d'écoles : écoles parallèles, écoles libérées, etc. Donne en échange documents, journaux sur le Larzac, les communautés, la désobéissance civile. M. Besson, école publique Lugny-lès-Charolles, 71120 Charolles.

PAS NET : Cherche comédiens de tous sexes, 18 à 23 ans - profonds - vrais - bien physiquement - sentimentaux et pas bloqués dans les relations, pour tournages esthético-infraréalistes en S 8 (plusieurs projets). Ecrire avec photos : Guy-Jean Genevier, poste restante Paris, 82, rue Pavée, 75004 Paris.

FORCEPS : Photographe recherche jeunes filles/femmes enceintes acceptant de poser avant (et/ou) pendant accouchement. En vue de publier un album sur la naissance et la maternité. Cette publication peut d'ailleurs être élaborée en commun. Toute aide et encouragements ne seront pas refusés s'ils sont sérieux. Jean-Pierre Prooel, 5, rue M.-Berthelot, 92700 Colombes.

LES IDEES D'ABORD : J'écris des scénarios. Je peux trouver des comédiens, des musiciens, je cherche des gens sympas possédant au moins une caméra 16 mm et accessoires pour longs métrages. Michel Mazziota, MDE, ch. 241, place Pasteur, 38020 Grenoble.

CYCLOTOURISTE : Cherche intéressés par randonnée cycliste week-end, comme tous les salariés débiles je travaille la semaine. Amen. Hervé Daufart, 3, rue Houssaye, 75008 Paris.

ÇA MARCHE POUR LES CHEVRES : On démarre. Cherchons gens pour s'enrichir. Les chèvres, si ça vous botte. Bla, bla... Venez, écrivez. Didier Le Yaouanc, Maison Rouge, route nationale, 04430 La Brillame.

GARANTI PUR : Seul, bloqué dans l'enfer psychiatrique, aimerais rencontrer amis garçons entre 18 et 25 ans, Paris ou région par., suis passionné à 100 % par mysticisme, ésotérisme et philatélie. J'ai 27 ans. Jean-Loup Simsolo, 57, rue du Mal-Leclerc, 94410 St-Maurice.

FAITES PAS LES SONS : Sonorisation tous spectacles, prix sympas, contacter Michel. 237-63-42.

MIEUX VOTARD : Recherche couples (30 ans) solides, un ou deux enfants, anticonformistes et capables de travailler beaucoup à un projet (agriculture - artisanat - habitat écologique) d'individus responsables, en marge des partis et des idées reçues, aptes à se suffire à eux-mêmes et de vivre en collectivité (pas promiscuité), doués de facultés d'adaptation et manuelles très poussées, capables de discipline, d'action. Opportunistes s'abstenir. Je n'ai ni fric ni propriété à faire fructifier. Départ à zéro mais projet original. Ecrire ou venir me voir en prévenant. M. P. Julien, « Inch Allah », Le Migron, 44 - Frossay.

CHERCHE : Jeunes musiciens cool pour nouvelles expériences rock. Téléphoner à Laurent les dimanches soirs entre 20 h et 22 h au 366-31-05.

CHERCHE : Pour films d'aventures baroques et déphasées, filles et garçons flamboyants désirant d'autres apparitions. Téléphoner à Cyril au 589-55-63.

Route

MARINIER : Cherche à vivre et voyager, travailler sur une péniche avec 2-3 gars intéressés, en France ou en Hollande. Roger Colinet, 64, rue de Fulize, 4890 Malmody-Bolgie.

EN ROUTE, ARLETTE : Recherche tous renseignements utiles pour aller en Amérique latine (Brésil, Mexique, Equateur), transport, hébergement. Arlette Moricel, 10, rue Faidherbe, 53 - Laval.

LES DURS : René et Dominique cherchent 2 filles solides pour étude dans la forêt gabonnaise. Durée 1 an. Connaissons bien le pays. Racistes et douillettes s'abstenir. René Trouvé, 4, rue Pitry, 76000 Rouen.

POLYGLOTTE : Qui peut me donner adresses et tuyaux pour Tunisie ? Barak allahou fik — traduction : Merci. Gérard Leca, 4, bd Paoli, 20200 Bastia.

BOLIVAR : La traversée de l'Amérique du Sud à deux, à cheval, durée indéterminée : si tu détestes la civilisation et aimes la nature, écris à Joël Braud, 12, rue Edouard-Hérriot, 79200 Parthenay.

ALLEZ, ROSE ! : Cherche une fille, 18/25 ans, passionnée comme moi par voyage et voudrais faire le tour du monde, départ fin novembre. Répondrais à toute lettre. Yan Menguy, 15, allée des Pervenches, 94240 L'Hay-les-Roses.

PAS LE DETAIL : Cherche tous renseignements sur tous pays en vue tour du monde. Jean-Pierre Roux, 72, rue Génissieu, 26000 Valence.

MAIS GRAND PROJET : Je cherche équipage pour la traversée du désert. début 76, 2 mois, petit budjet. Infirmière, 30 ans. Henriette Tomiet, B.P. 21, 79400 Saint-Maixent.

PLAZZA : Un palace sur 4 roues, camping-car VW, complètement équipé, pas du tape à l'œil, du solide, spéc. pour région désert, tél. apr. midi-soir. Valentin, 21 65 086 Bruxelles; prix intéressant. Valentin, 124, av. O.-Warland, 1090 Bruxelles.

VOIR PLAZZA : Cherche louer ou acheter (pas cher) camionnette aménagée genre Ford ou VW. Nicole David, châlet de Terre Rouge, 33610 Martignas-sur-Jalles.

ALEZANE : Cherche renseignements sur travail et hébergement pour Allemagne, Hollande et pays scandinaves. Claudine Alezan, 15, place Valencia, 56000 Vannes.

PRETEXTE : Qui sera assez gentille pour m'apprendre le rock ? J.-Luc Wendling, 28, rue de Meaux, 75019 Paris, 203-04-61.

PAS LE MOMENT : Eb. vue séjour au Liban, aimerais recueillir renseignements sur hébergement, bouffe, etc. Daniel Nonin, 121, rue des Roissys, 92 - Clamart.

CARLOS : En vue voyage autour du monde, cherche tuyaux (hébergement, prix, voyage, etc.), en Amérique latine, Afrique, Asie.

Communautés

POSTIER COOL : 18 ans, cherche mec ou nana cool en vue louer ensemble studio ou petit appart. à Sceaux ou région. Ecrire seulement, flippé s'abst. Giovanni Mirouh, 10, place des Cèdres, Villagexpo, 91240 St-Michel-sur-Orge.

SI TU AS DES IDEES : Si tu as des idées de communauté et que tu es seul(e), écris-nous. Nous sommes 2 et voulons être 6 ou 8. Jean-Marc Bizouard, chez Marie-Claire Zinn, 70, av. de Villiers, 75017 Paris.

CONCRETS : Cherchons personnes intéressées par communauté rurale, ayant des solutions concrètes à proposer et prêtes à tout partager, couple exclu, bisexualité à envisager. Flippés s'abstenir. Dominique Vosgien (+ Mireille, Zireb), 17, rue des Fontenelles, 94000 Créteil.

COUPLE CHERCHE COUPLE : Couple cherche couple pour vie communautaire visant intégration sur tous les plans y inclus affectifs et sexuels, sans exclusivité ni interdits. Tél. : 97-05-21. Pierre et Odile Crespin, Pointe du Siège, 14150 Ouitrham.

GROUPE EN FORMATION avec enfants cherche personnes désirant mieux vivre, moins travailler et s'installer dans le Sud-Ouest, création d'un groupe réellement lié notamment par l'expression totale de l'émotivité et de l'affectivité. C'est pour 1976. Gilles et Françoise Floret, 4, rue S.-Masson, 78210 St-Cyr-l'Ecole.

TOUS ENSEMBLE : Couple avec enfant 2 ans cherche couples ou non avec ou sans enfant pour vivre et travailler ensemble. Annick et J.-Pierre Garcia, 83160 La Maure.

RAMIER : 26 ans, marre de la solitude, cherche communauté homo et artisanale (écrire, ne pas passer, merci). Alain Ménin, 11, avenue Foch, 06240 Beausoleil.

FRUITS MURS : Projet convivial agricole bordure forêt (entre Laon et Senlis) pour trentagénaires C.I.V.C. Jean-Marie Glaäntzlen, 19/5, avenue de Verdun, 59100 Roubaix.

MERIDIONAL : Cherche ferme, grange ou baraque. Terrain Max. 10 000 F, de préf. 1/2 Sud France. Ecr. rapid. avec détails. Christian Maïore, 13, rue du Dauphiné, 69003 Lyon.

BON SUJET : Cherchons tous dessins, b.d., chansons, films, etc., sur les communautés. Ecrivez-nous si vous possédez renseignements, merci. Christine Bigallet, av. Perriolat, 38630 Les Avenères.

RIBOULDINGUE : G., 23 ans, cool, gentiment anarchiste, sait peindre, dessiner, cherche communauté ou héberge provisoire afin de trouver du boulot (région Sud préférée), urgent. Patrice Riboulet, 147, rue de Paris, 45520 Chevilly, tél. : 80-11-93.

GHADGET : Cherche à louer ou acheter ferme, locaux ou dépendances en vue communauté basée sur l'élevage et l'agriculture. James Shadgett, 25, rue du 8-Mai-45, 78260 Achères.

SERIEUX : Projet sérieux communauté rurale en Lozère, en autarcie complète, je cherche des gens, des idées et des sous. Rigolos s'abstenir. Jean-Patrick Lacour, St-Baussant, 54470 Thiaucourt.

FAMILIAL : Recherchons contacts pour projet com. j.h.-j.f., couples avec ou sans enfants, conscients et salariés pour louer une gr. villa en banlieue. Projet rural par la suite. Peut partager appartement avec 1 couple, 1 enfant (préf. 1 garçon 3 ans env.), avec 1 fille 2 ans et ma femme. Gérard Durand, 2, rue Jacques-Woog, 93200 St-Denis.

TRES RODES : Nous sommes un couple de 24 ans avec déjà une certaine expérience de la vie communautaire. Nous voulons former une communauté rurale (Midi de la France), écologique par son implantation et son fonctionnement, socialement active, etc. Une dizaine d'adultes nous paraît un nombre nécessaire pour former un groupe efficace et cohérent (investissement, force de travail, etc.) et suffisant pour permettre une communication et des rapports étroits entre tous. Pour cela, nous cherchons des gens simples et heureux, pratiques et motivés, entre 20 et 30 ans et sans enfants. Nous sommes persuadés que ces quelques lignes sont très insuffisantes et plutôt rébarbatives. Aussi, pour vous donner une idée

beaucoup plus complète de notre projet, nous avons rédigé une « proposition » de quelques pages. Vous pouvez nous écrire pour la recevoir : Gilles et Françoise Roy, 30, rue Docteur-Finlay, 75015 Paris (adresse postale uniquement, ne pas passer).

FRERE JARDINIER : Bon bricoleur, recherche à travailler pour communauté et y rester si possible, jardin, plomberie, etc. Gérard Krugman, 3, av. J.-Jaurès, 8 4/2, 93330 Neuilly-sur-Marne.

DEUX FILLES : On cherche 2 filles 20-27 ans, simples et sympas pour deux types 22 et 23 ans pour centre de France dans ferme isolée à trouver. Départ 77. Espérons nous démerder dans élevage et artisanat. Ecrivez, on se découvrira. Tous tuyaux acceptés, merci. Yves Malnoë, 99, rue du Chemin-Vert, 14000 Caen.

L'ANNEE PROCHAINE : Cherche à former communauté pour janvier 76. Jean-Marc, tél. : ALM. 37-01 vers 18 heures.

HUPO : Désirerais tuyaux ou mieux adresses pour tous travaux saisonniers hors des villes. François Pohu, 19, rue Chanoine-Defay, 52200 Langres.

MAITRE CHANTEUR : Cherchons jnes filles + 18 ans désirant chanter ou participer à création artistique en commun (poterie, bijoux, dessin, musique, couture, peinture, etc.). Marcel Richard, 60, rue A.-Chevalier, 93600.

CHERCHE CHEVRE ! : J. f., 20 ans, cherche contacts pour élevage de chèvres ou autre. Je suis simple et naturelle et je mettrai de la bonne volonté afin de vous aider. Merci. Catherine Maillet, 6, square de la Libération, 93100 Montreuil.

MERCI ACTUEL : Pourquoi pas toi ? Sommes déjà 3, rencontrés par annonce Actuel, pour former dans un premier temps une communauté à Paris. Expression et partage total... plus ce que tu nous apporteras. Tél. à J.-Jacques après 20 heures : 739-99-03. Jean-Jacques Meurgey, 14, rue du 11-Novembre-1918, 92110 Clichy.

COSY : Voudrais tuyaux, adresses, etc., pour vivre avec gamins très souvent (centres pas trop débiles, garderies, maternelles). Possède... « brevet animatrice » (!) si nécessaire, merci. Fabienne Cozic, 91, av. Secretan, 75019 Paris.

LA GRANDE EVASION : Cherchons copains pour fondation communauté en Eire dans 1 an. Mordus de verdure et tous ceux qui se refusent à marcher avec cette société sont attendus. Prendre contact avec Nathalie, tél. : 229-19-67.

BONNE CHANCE ! : Cherchons gens de tous âges et tous sexes pour créer communauté expérimentale essayant : 1° retrouver relations interprofessionnelles authentiques en supprimant rôles, statuts, famille et tout le toutim, 2° remplacer relations autoritaires ou manipulatives par relations non directives (acceptation d'autrui et de soi-même, aide réciproque), 3° subordonner toutes activités, même de survie, à ce but, remplacer travail par activité créatrice libre et spontanée. Alain et Hélène Pierrot, 36, bd Boyer, 13003 Marseille.

CAMEMBERT : Cherche contacts avec communautés tous genres en vue étude. De préférence région bordelaise ou proche. J.-Didier Demay, 7, rue de Calembert, 33000 Bordeaux.

LE PAYS TROP PLAT : Couple 3 enf., ayant tout abandonné en Belgique, cherche endroit ou village communautaire afin d'appliquer leurs connaissances, éducation, écologie. Richard, Arlette Nadin Sieffers, « Les Remparts », Ceilhes, 34 - Hérault.

MARASM : Urgent, communauté désirant s'installer sur île Pacifique pour mener une vie autarcique (départ dans plus ou moins 1 an), recherche couples et nanas évolués. S'adresser à l'ARASM, 14, rue Antoine-Goussiez, 51100 Reims.

IMMOBILIER : Achèterais grande bâtisse habitable avec grand terrain. Région indifférente. Ecrire avec photo (maison) si possible. Marc Pottier and Cie, 39, bd de la Détanche, 74500 Evian.

ON RECRUTE : Cherche fille désirant vivre en communauté avec nous, avons 1 gde maison dans la Drôme avec atelier d'artisanat (tissage auquel peut s'ajouter la poterie, tout + tout en construction). Sylviane, chez M. Roux, 26230 Aleyrac.

RACISTE : Groupe de « clodos célestes » transhument vers l'Afrique. Ecrivez ou passez, sympas, marrants(es), pas complexés. Jeunes à problèmes s'abstenir. Vivre, La Maurelle, 12400 Ste-Affrique.

EMBARQUEMENT : Jeune marginal, 18 ans, perdu dans le monde dit civilisé, cherche communauté assez sympa pour me prendre à son bord. Eric Guiraud, St-Sauveur par 07460 St-Paul-le-Jeune.

BANLIEUSARDE : Je cherche communauté ou maison à partager dans les environs de Vincennes à partir de septembre. Claudia Carlisky, tél. : 522-83-72.

RINGUET : S.O.S., nana en H.P. cherche communauté écologique à la campagne. Qui peut m'accueillir ? Marguerite Leprince, 52, rue de Paris, 95570 Moisselles.

SALADE : 20 ans, cherche à me faire intégrer dans une communauté région niçoise. Bernard De Torres, 14, rue Clément-Roassal, 06000 Nice.

PLAISANT CROTTIN : Recherche nana + de 30 a., désireuse de se reconvertir dans l'élevage des chèvres. Assure sa formation théorique et pratique. Vie en commun au soleil du Midi. Faure Jean, St-Geniès-de-Varsensal, 34950 Plaisance.

GINETTE VEUT S'AERER : Dame, 49 ans, infirmière diplômée d'Etat, avec enfant sexe féminin de 11 ans, ras le bol de Paris, désire vivre en communauté, région Aix-en-Provence. Ginette Mancié, 20, rue Stephenson, 75018 Paris.

Journaux

CAHIERS DE L'HERBE : Recherche activement cahiers de l'Herne consacrés à Lovecraft, Le Grand Jeu Burroughs - Pelieu - Kaufmann, à prix forts si prix fort il y a, j'attends. Michel Ferras-Malek, 28, rue de la Tonnellerie, 28000 Chartres.

ORMOETOG : Omroetog, journal de phantasmes canalisés, vient de sortir son numéro 3 (1,50 F). Avec encore plus de b.d. et de recherches graphiques. Olivier Levéziel, 44, allée de la Pointe-Genête, Chevry 2, 91400 Orsay.

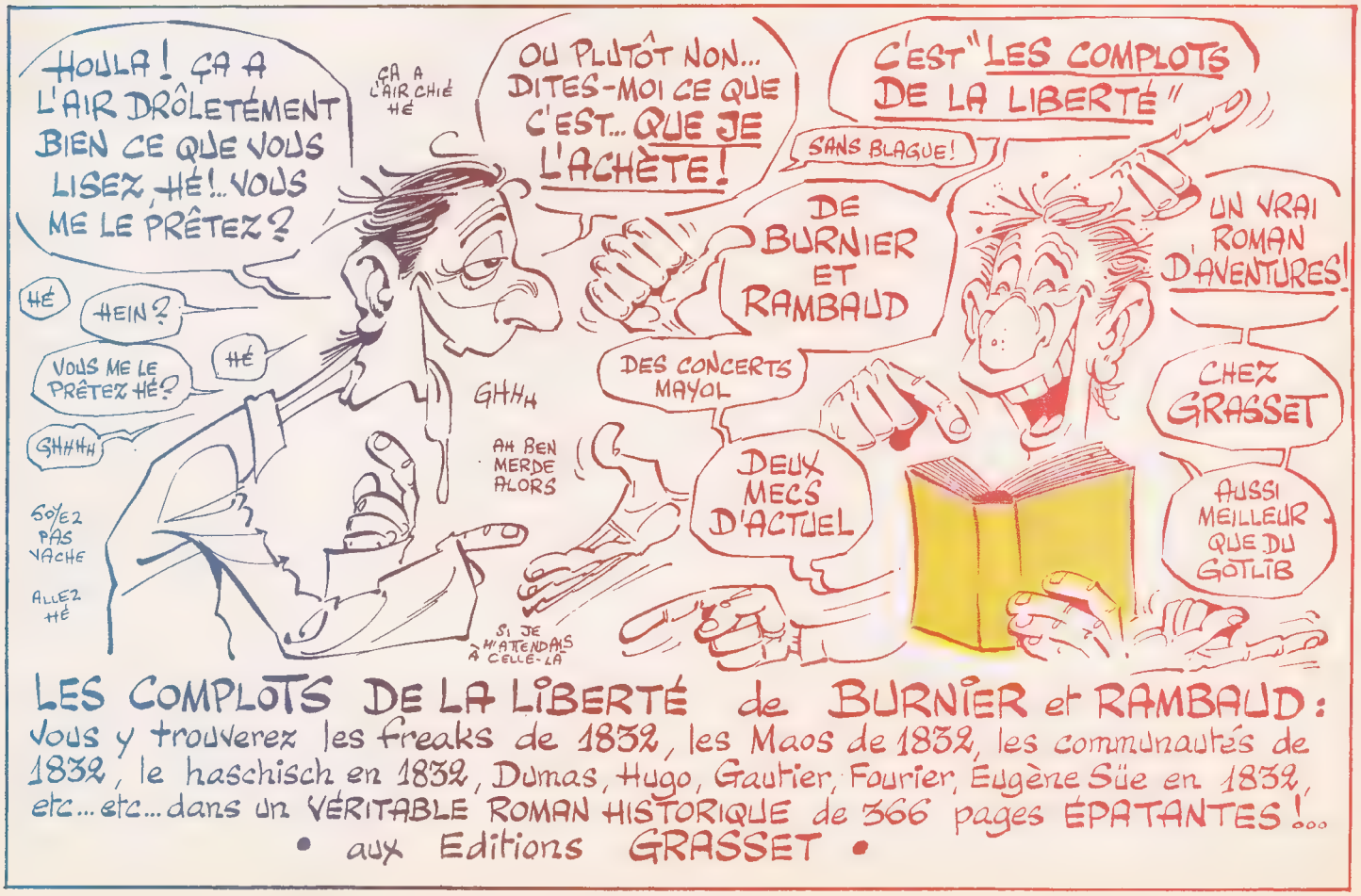
BOBINES D'ALEXANDRINS : L'Habit d'Alliance de Michel Walter, 32 bobines d'alexandrins en prose. Au groupe Poésie-Combat, logt 340, 1, allée Joseph-Dépinay, 93260 Les Lilas (3,50 F). Le Graal attend ses 12 chevaliers zodiaquaux Expérience spirituelle, Verseau, cherche collabos. Ecr. Walter Michel, Les 14 logements, Champ/Drac, 38560 Jarrie. Et toujours : Bouillabaisse et poissons volants, 4 F à l'Eccymose, B.P. 164, 14015 Caen Cédex.

RUBIO LOGIQUE : Créateurs de journaux (b.d., poésies, fictions, etc.), je crée un point de vente et de diffusion de la presse parallèle, j'attends vos propositions. Jean-Marie Rubio, 16, cité Espérance, 11000 Carcassonne.

CIVET DE LIPPENS : « Elan » publie début octobre un numéro spécial « survie 75 » à l'occasion de la prochaine exposition sur ce thème à Bruxelles. Pour faire connaissance avec « Elan », réduction de 50 % pour les lecteurs d'Actuel (soit 2 F), à l'adresse : Lippens Louis, 31, rue Foch, 59125 Linselles.

ECOZINE : Après le numéro 0, Ecozine numéro 1 sort en septembre (4 timbres à 0,60, port inclus) ou 2 F à mon C.C.P. 730678 à Lyon. Serge Poirier, 35, rue Roger-Salengro, 26500 Bourg-lès-Valence.

IVOIRE : Ivoire (3 F), numéro spécial catastrophes, des b.d. insupportables, des tuyaux et des annonces inavouables. Ivoire, un journal qui devient « pro ». Abonnement 2 ans : 30 F. Ivoire, Chenas, 69840 Juliénas.



ALCIBIADE : Alcibiade, revue d'expression homosexuelle, cherche abonnés et collabos (nouvelles, enquêtes, études), numéro 0 contre 5 F anciens, pharistes plus que bienvenus, et les autres aussi. Claude Courouve, 54, rue St-Dominique, Paris.

L'ECCHYMOSE : Le seul zinc avec fromage et dessert ! Abonnement menu : 10 numéros pour 20 F (en chèque à l'ordre de Didier Bidard). Dernier numéro paru : poèmes sexo-logiques de Johannès Marsais, Sylviane Janzegers, Sylvie Bulle, Pascale Couety, Patricia Adjoudj, etc. Bref, les femmes vous parlent : écoutez-les ! Numéro 18 : 3 F en timbres. L'Ecchymose, B.P. 164, 14015 Caen Cédex.

PLASMODIES : Revue d'action littéraire, est à son deuxième numéro, envoyez vos textes, abonnez-vous ! Inscrivez-vous pour le concours poésie ! Pierre Bretaire, « Mas du Loup », 13150 St-Etienne-du-Grès.

LAPIAZ : A't'la, a't'la, a't'la, v'là l'Echo des Lapiaz, sans un centime au départ, voilà une solide revue de 32 pages, couverture cartonnée, etc., pour 5 F. Salut. Claude Bozon, 4, place au Bois.

KAKEMONO : Kakémono n'est pas paru ce mois-ci, et cela à cause du manque de textes et de moyens ! Le prochain sera donc presque triple et comportera vos textes non parus jusqu'à ce jour. Etant sans but lucratif, « K » est sérieux envers ses amis, donc désolé de ce contre-temps ! Abonnement 10 F au lieu de 20. Denis Chailly, B.P. 90, 54500 Vandœuvre.

SPHYNGE : Numéro 1 (16 pages offset), plein de poèmes et de dessins, est paru. Il ne coûte que 3 F. Pour le numéro 2 on a besoin de dessinateurs de S.F. ! Hervé Delouche, 35, rue Esquirol, 75013 Paris.

LOU BOT : Loubot, 24 pages offset, pour 2 F. Si vous ne connaissez pas, il vous manque quelque chose. Loubot prépare un numéro 6 pour la rentrée. Paul Lamonteilerie, T4, appart. 448, Saige-Formanoir, 33600 Pessac.

FUSION : « Glotenmok », « Méandres », canards de poésies et nouvelles morbides, s'unissent pour la vente. Les 2 revues pour 5 F (en tout : 60 pages et de l'offset !). Jean-Pierre Varet, 10, bd Davout, 75020 Paris.

WELCOME : « Le serpent d'airain », 30 pages de S.F., fantastique, poésie, 5 F le numéro. Auteurs et illustrateurs bienvenus. Pasino Charles, 35, chemin des Combes, 06800 Cagnes-sur-Mer.

LIMPIDE : « Zong is Light ». Shan tien electric-koan (contre 2 F timbres-poste). Jean-Marie Chapuis, 35, rue Schweighaeuser, Strasbourg.

CALEMBOURS : « Le gnon », numéros 1, 2, journal violent, révèle ce que d'autres ont hésité à la menthe (relis ! gueuse !). Avec le Christ en couverture ! « Le gnon », Thierry Lomel, Le Quengo, 56580 Rohan.

MAIN ROUGE : Vient de paraître : « dégueulantes » d'Alain Veillon, 3 F, « Psycho la chatte » de J. Goupil 4 F, et « Poèmes pour elle » de J. Goupil, 2 F. Les trois recueils pour 7 F en chèque à l'ordre de J. Goupil, 5, rue Rouget-de-l'Isle, 92150 Suresnes.

TROP TARD : Contre 12 F, je vous envoie mes trois recueils de poèmes ésotériques et nouvelles spatio-temporelles. Ecrire à Michel Walter, les 14 logements, Champ-sur-Darc, 38560 Jarrie (soutenez les poètes carbonisés !).

Z'ONT JAMAIS D'RONDS : Oyez, oyez, bonnes gens ! Sus à vos titrelires ! Le numéro 1 de Brandes, la seule revue poétique dijonnaise, est paru ! Envoi franco contre 8 F par chèque ou mandat à l'ordre de Les amis de Brandes. Le numéro 0, tout offset, est encore disponible au même prix. Soutenez la jeune école dijonnaise ! Cassis ! Moutarde ! Pain d'épice ! Abonnez-vous : 6 numéros : 50 F, avec des surprises en prime. Laurent Debut, 21, rue des Fleurs, 21000 Dijon.

HENRIETTE DU MANS : Avisse aux freaks des Jacobins et d'ailleurs et aux non-freaks ; qui c'est qui sait l'adresse de « Liaison », journal de la belle ville des rillettes, Le Mans ? J'ai vu qu'il existait dans un article « free-press » de Libération, étant Mancelle de pure race, j'aimerais bien m'en procurer un numéro, Maryse Lefèvre, entrée 3, logement 7, Les Pinsons, Fort-Maillebois, 62500 Saint-Omer.

WANTED : Pour les besoins d'un livre sur la presse parallèle (édité et diffusé dans le cadre du Rézo Zéro), on cherche d'urgence à prendre contact avec les canards disparus suivants : Vanille-Free-Press, Le contre-journal (Toulouse), Le Tamanoir, Star-Screwer, Inter-action, L'Œuf (Suisse), Tout, Le Po, Free IX (eh, Max), Le Parapluie, Vroutsch, Gertrude, Loesch, Glurp (Luzarche). Pour tout contact : La Taupe, 7, rue des Noes, 10300 Ste-Savine.

APRES NOUS : Dragon Rouge numéro 2 est paru. Science-fiction surréalisme. Le canard le plus fou paru ces derniers mois selon Willem, 4 F, 20 pages offset. Patrick Mounier, 33, rue des Feuteries, 35300 Fougères.

L'ECHO DES SAVATES : Rech. dessinateurs b.d. pour création journal du genre Mormoil, l'Echo des savanes, Charlie-Hebdo. Tél. à part. de 20 heures : 622-10-57. Michel Noyre, 28, rue Juliette-Lamber, 75017 Paris.

MAL BARRE : Jeune débile désirant créer un journal drôle et irrespectueux, complètement fauché, cherche tuyaux. Lorenzo Tomassi, 87, bd de la Madeleine, 06000 Nice.

DISJUNCTA 74/75

C'est : **Heldon** I, II et III
Alain Renaud
Zao, Osiris,
Bali Barong
Lourival Silvestre,
fiction musicale.

Ces sept albums pour **128 F** + **10 F** de participation aux frais d'envoi en recommandé (port et emballage).

Envoyez donc **138 F** par chèque bancaire ou chèque postal 3 volets à l'ordre de :

ZERO PLUS...

41, rue Saint-Honoré,
75001 Paris,
ou bien, venez chercher les disques vous-même. Ça vous fera toujours économiser les 10 F d'expédition et vous trouverez peut-être à la boutique...

DEBUTANTS : « Ludugnome » : un nouveau journal à Lyon, doublé d'une association (loi 1901). Nos buts : informer, mettre en contact, publier les rejetés de la littérature, etc., mais où trouver le fric ? Donnez-nous vos trucs, racontez-nous vos expériences. Marc Lemonier, 11, rue J.-Godart, 69004 Lyon.

PLANQUE IMPEC : « Parle-nous de demain », numéro 3, vous propose 40 pages de nouvelles S.F., contes fantastiques, poèmes et dessins. Tirage impec., 4 F, pour défendre et aider la véritable presse marginale. Ecrivez-nous. Jean-Pierre Planque, 56, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris.

LE COUDE : Communautaires et futurs communautaires, si tu veux tout savoir sur l'élevage sauvage des chèvres, achète le numéro 5 de Barabajagal, dossier complet sur l'élevage sauvage des chèvres, écrit par des communautaires, ne coûte que 2,50 F. Pas la peine de s'en priver. Barabajagal, c/o Th. Fauteret, 03250 Le Mayet-de-Montagne.

BOZON FILS : Echo des lapiaz ou Tempête sur Annecy, 32 pages, 120 g, couverture glacée 280 g. Nous avons l'honneur de vous présenter cette revue « solide » qui est très jolie, et nous sommes sûrs qu'elle va raisonner par-delà nos montagnes et que vous l'aimerez beaucoup ! A r'vi pâs ? Claude Bozon, 4, place au Bois, 74000 Annecy.

N.M.P.P. : Le gros problème de la presse libre, la diffusion. Nous cherchons diffuseurs dans toute la France. Possibilité de se faire un peu de fric. Patrick Mounier, 33, rue des Feutreries, 35300 Fougères.

PRESSE : Vd presse gravures vertic. (21 x 27), 500 F plus port et presse taille douce larg. 50 cm, 4 000 F plus port. Frédéric Boyer, 110, rue de Crimée, 75019 Paris.

TRES BEAU PAS CHER : Deux beaux recueils de poèmes sont à vendre : Mise au point (11 F) et Poèmes (5 F). En timbres ou chèque. Pierre Ziegelmeyer, La Marzelle, 85110 Chantonnay.

SOLDES : « Elan » numéro 70 paraît début juillet. Au sommaire, « Tous citoyens du monde », avec des messages de Garry Davis, Jean Rostand, Alfred Kastler et de nombreux poèmes et témoignages au service du pacifisme intégral. Ce numéro, 2 F (au lieu de 4) et pour spécimens précédents contacter Louis Lippens, 59126 Linselles ou tél. : (20) 78-30-68.

DU GAI DROUIN : L'hygiénique — pour se torcher le cerveau avec l'oxygène d'un arbre. Le numéro : 2,50 F, 5 numéros différents : 10 F. Jean-Baptiste Drouin, 36, rue Bersot, 25000 Besançon.

Z'AUREZ DE LA LECTURE : Daniel Walther, Blattun et une interview exclusive de Brunner sont au sommaire du numéro 3 du super-zine Exterre. Vincent Contini, 16, allée de la Libération, 57100 Thionville.

Messages

MONROE : Si tu connais Marie-Line, 20 ans, à Corbeil, dis-lui bonjour de la part de Philippe, rencontré en Tunisie. Philippe Reynes, 70, avenue Thiers, 93340 Le Raincy.

MANQUE DE PAU : Eric et Rosy, de Dijon, qui avez travaillé en juillet au « Coq en broche » à Biscarosse-plage, contactez-moi, urgent. Bernard Ducamin, 18, avenue Jean-Mermoz, 64000 Pau.

LES MOINES HAUTS : Cherche tous renseignements sur Dylan, articles, photos, textes, urgent Louis Nicoletto, 31, rue du Clos-des-Moines, 95100 Argenteuil.

ORANGE MECANIQUE : Marc... souviens-toi du festival d'Orange, et du super-pied qu'on a pris ensemble, Black Serge et Isabelle la blanche t'attendent aussi. Tania Sokolowsky, 104, bd Voltaire, 75011 Paris.

VIANDOX : Personne n'aurait-il un poster de Vian à me vendre ? Je ne suis que 2e classe et pas trop fortuné. Gérard Quelin, Centre des Transmissions, caserne de l'Alma, 38000 Grenoble.

MAUX RIXES : Souhaite nouvelles Christian, du R.D.V., 26-1-74, au Châtelet à la suite d'un message personnel, n'oublie pas ton adresse... Maurice Alexandre, 92, rue des Mazurières, 92500 Rueil.

DOCTEUR DOXEY : Connais truc génial et inédit (je le jure) pour vraiment planer sans drogue. Michel Marchand, 54, rue d'Orléans, 49400 Saumur.

SOLIKACA : Elle s'appelle Isabelle Delage, ma porte lui est ouverte, mon père aime toujours ses omelettes, et moi, je suis inquiète. Solika Janssens, 60, avenue Victor-Hugo, 75116 Paris.

A POIL : Le GACAM (organisation concerts expos, conférences, sans but lucratif), cherche artistes de tous poils voulant se produire à Aix-en-Provence pour 75-76. Prendre contact vite pour calendrier. Alain Ricordeau, ENSAM, 1, cours des Arts-et-Métiers, 13100 Aix-en-Provence.

DISTRAIT : A toi Frankie, de Maisons-Neuves, qui m'a écris sans me donner ton adresse, écris-moi vite avec, cette fois, ton adresse. Janik Lescarmonnier, 18, rue Dartois, 80000 Amiens.

ERRATUM : Agathe, depuis février ce n'est pas lui mais toi que je regrette. Si un jour tu te retrouves seule, contacte-moi à Montpellier. Domy.

LA GROSSE ? : Recherche Bertha (Kreissman sauf erreur), jeune secrétaire autrichienne. Prise en stop à Senas le 26-05-75. Elle allait à Paris. On s'est retrouvé au commissariat de Toulon. Personne la connaissant, écrire à M. Dorso Bernard, 224, av. de la République, 83100 Toulon.

NENTER : Qui pourrait me donner des nouvelles de Jean-Pierre Netter, connu à Nanterre et au quartier latin en 1973 ? Claude Courouve, 54, rue St-Dominique, 75007 Paris.

TEA POT : Patrick Thé, perdu depuis la débâcle, attends toujours thé, photos cévenolles, thé, nouvelles rouennaises. Jean-Marc Gardés, 11, impasse de Brouzen, 30100 Alès.

CON CARNE : A Nice, je cherche les époux André et Netty Pazzaglia qui n'habitent plus bd Cessole. J'attendrai donc des nouvelles. Jean-Antoine (Tony), Santiago, 16, boulevard Vauban, 26000 Valence.

JOYEUX NOEL : Claudine, de Ste-Foy-la-Grande, tu avais proposé de venir en décembre avec un gars et une copine. Si vous êtes toujours libres, écris à Hubert Gonnet, Le Salès, 12550 Coupiac.

OZE : Qui peut me dire comment se procurer Oz (adresse, conditions d'abonnement, etc.) ? Merci. B. Chenu, 3, av. de Champagne, 51150 Villers-Marmery.

MERE ANXIEUSE : A Vincent, parti de la région malouine le 17 juin 1975, mère anxieuse désirerait nouvelles, motus et bouche cousue. Simone Richard, 35870 Le Minihic-sur-Rance.

CORPS DEFENDANT : Baba, 32 ans, ayant déjà fait 1 an 1/2 de prison, doit payer 5 000 F de frais au plus vite pour éviter la contrainte par corps. Pouvez-vous l'aider ? Jean-Michel Gamen, 3283-243, maison d'arrêt, 38 - Varces.

NE PAS CONFONDRE : Danielle Derrien, j'aimerais bien te joindre, mais je ne sais absolument pas où. Téléphone-moi ou écris-moi. Si quelqu'un la connaît, qu'il me donne des renseignements. Merci. D'autre part, petite chatte 1 an, très joueuse, toute noire, cherche gentil maître Téléphonez ou écrivez. Tél. : 252-47-83. Guy Grimberg, 3, rue Boissieu, 75018 Paris.

DES SOUS FERNAND : Eh ! Fernand Buelens. Donne-moi de tes nouvelles, j'ai besoin de mon fric (ou les bouquins ?), j'suis pas un flic. Prévenez-le ! Frédéric Richard, 81, rue Claude-Bernard, 24000 Périgueux.

DU COTE DE SALLANCHES : Si vous connaissez Sylvie Mariette qui se trouvait il y a à peu près un mois du côté de Sallanches, dites-lui que Jean-Paul l'attend, ça urge. Jean-Paul Holtz, 29, rue de Montreau, 71450 Blanzy.

MICROFILMS : Je recherche images, photos (même petites), de Bob Dylan. Si vous en avez, soyez gentils, envoyez-les-moi. Merci. Chantal Martinet, 13, av. de la Séranne, 13008 Marseille.

CHERCHEZ LA FAN : Chantal, rappelle-toi d'Alain (Mao). Tu as quitté la rue Richard-Lenoir pour habiter Villejuif, qui peut me donner de ses

nouvelles, c'est une fan de Janis Joplin d'où son pseudo ? Alain Allezot, 21, place de l'Ecole-Normale, 52200.

BAZAR DES VEAUX : Le groupe libération homosexuelle de Strasbourg, nouvellement créé, vous invite à réfléchir et à agir avec lui pour une sexualité épanouie — ou à parler simplement de vos problèmes. Ecrivez à G.L.M. Strasbourg, Librairie Bazar, 1, rue des Veaux, 67000 Strasbourg.

AVEC LE CODE : Alain, 20 ans, de Douai, envoie ton adresse, pour que je puisse te répondre. Brunet Annick, Libermont, 60640 Guiscarol, B.P. 36, Cédex 236.

ET FLIK : Recherche prof de chant et de guitare — gratuit ou pas cher — région de St-Nazaire. Catherine Flak, Le Fraîche-Pasquier, 44220 Couëron.

FAIS GAFFE : Avis à tous(tes) les paumés(ées) du coin : ils ne pourront se présenter chez moi qu'après être décidés(ées) à s'y préparer correctement. Halte aux « pinailleurs » de tous polis et de toutes couleurs. J'en ai marre ! Jean-Jacques Duval, 46700 Puy-l'Evêque.

Mosik

FLYTOX : Groupe « Bestiole », musique progressive française, cherche contrats dans toutes régions de France et de Navarre, ça urge ! Gabriel Dagois, 1, rue Paul-Langevin, 03100 Montluçon.

ZAZOU : Z.N.R., ce bel enfant de Barricade 2 (cf. Actuel numéro 55), cherche studio ou lieu d'enregistrement convenablement tenu par personne(s) souriante(s) et décontractée(s). Hector Zazou, La Sicarde, quartier Pignet de Rohan, 13600 La Ciotat.

MILESIME.. : Vends guitare électrique Awa 250 F plus ampli Malboro 30 W, très bon état réverb., trémolo, 600 F, acheté 1 150 F. Jean-Louis Milési, 30200 Orsan.

NATALYS : Bassiste, cherche guitariste, batteur (rock, free jazz), banlieue et Montpellier. Michel Di Natale, 3, rue Jacques-d'Aragon, 34000 Montpellier.

NOVANEX : Vds ampli guitare Novanex 15 watts, t. b. état (1 an), 400 F. Eric Bory, rue Detèrrefort, 49210 Bagneux (Maine-et-Loire).

TOUT SIMPLE : Guitariste blues jazz cherche bassiste et batteur — prétentieux s'abstenir. Marc Vadot, 21, rue Jules-Renard, 71100 Chalon-sur-Saône.

GUIT : Vds batterie Star 4 fûts, 1 000 F ; vds guit. Gherson, 500 F (plus accessoires). Le Gorrec Didier, 40 bis, rue Maurice-Berteaux, 78290 Croissy.

HEBERGE : Groupe jazz-rock cherche bassiste, logement assuré. Vends batterie Ludwig 5 fûts (neuve), 2 900 F. Hubert Brebion, Hampcel, 60400 Noyon.

TOURNEUR : Cherche gars sérieux et courageux pour créer une association (loi 1901) en vue d'organiser des concerts dans le coin. Jean-Pierre Nicolle, hameau Le Haut-Pas, 76360 Bouville.

LE CID : Je cherche des gens vraiment intéressés par la musique de Syd Barret. Si vous existez, alors écrivez-moi. Gens de Rouen s'abstenir. Patrick Thouret, 21, rue Malouet, 76100 St-Seue.

AUTRI : Postier libertaire aimant John Lee Hooker et... Chopin, cherche g. ou f. pratiquant piano, flûte à bec ou guitare classique pour jouer en duo. Michel Prelat, 57, rue de Cléry, 75002 Paris.

DECANTE : Vends caisse claire Ludwig neuve pédale Speed King plus jeux cordes Fender basse. Christian Decanter, 14, av. César-Collaveri, 93 - Livry-Gargan.

SANS CASQUE : Bassiste revenant d'un accident de moto cherche groupe, tous styles. 307-76-53. Hervé Renault, 15, bd de Charonne, 75011 Paris.

ET LA TIENNE ? : Cher, bassiste, guitariste, batteur et organiste super-fonceurs en vue d'un 33 t. rock, blues et folk (les glandouilleurs, indécis et apprentis s'abstenir). Les textes sont écrits. Ils se plaisent à démontrer la connerie des gens sous différentes formes. Ça urge ! Didier Piller, chez M. et Mme Porcellar, 10, rue de Budapest, 93700 Drancy.

ET LES VOISINS ? : Professeur d'éducation musicale donne cours particuliers ou collectifs pour enfants, adolescents, adultes. Méthodes actives et libertaires. Solfège, trompette, flûte à bec, histoire de la musique, harmonie, etc. Jack Poisson, 2, Grande-Rue, 49400 Saumur.

C'EST POUR RIEN : Vends très bonne acoustique guitare brésilienne se rapprochant de la fender pour la modique somme de mille francs (cause départ), une Carlos Robelli. C'est le nom. Philippe Chastres, 15, allée de l'Abbé-Grégoire, 92220 Bagneux.

MODESTY GLAISE : « Argile », groupe rock, cherche contrats pour contenter les fans du rock. Ecrivez-moi vite ! Groupe super ! Daniel Baïet, 53, rue H.-Poincaré, 92600 Asnières

A QUEUE : Groupe sérieux cherche organiste ou saxo confirmé avec local si possible. Tél. : 324-03-74. Christian Lequeux, 78, av. Ledru-Rollin, 94170 Le Perreux.

FOLKLO : Recherche jeunes désireux créer groupe folklorique région parisienne, écrire ou téléphoner après 19 heures à 986-46-90. Guy Gaudefroy, 1, place Voltaire, 95 - Garges-lès-Gonesse.

TRAGIQUE : Groupe dans la merde ayant du matériel à payer, cherche âmes charitables. Envoyez-nous ce que vous pouvez. Philippe, B.P. 400, 62005 Arras.

SAMBA : Aimerait rencontrer des gens qui voudraient jouer et chanter des musiques sud-américaines. Possède instruments, enregistrements, partitions et chansons ramenées de ce continent. Francis W., 47, rue Grande-La-Réal, 66000 Perpignan.

PENELOPE : Recherche disque 45 t. Georges Brassens, « Heureux qui comme Ulysse », prix indifférent. Jean-Marc Le Guerranic, 78, bd Voltaire, 75011 Paris.

GRANDE TASSE : Achète le disque suivant : Trees « On the shore » (réf. anglaise CBS 64168), album « introuvable », donc paie bon prix si bon état Alain Petiteau, 91, rue C.-Delavigne, B.P. 25, 76083 Le Havre.

D'ORANGE : Vends 4 baffles Bass. guit. Wem

Programme musique

FESTIVAL D'AUTOMNE

R.COURTIN

A PARIS

24-27 septembre — **SAM RIVERS**, avec **BARRY ALTSCHUL** et **DAVE HOLLAND**
Chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière
20 h 30 - places : 25 F, moins de 25 ans : 15 F

1er-5 octobre — **MOINES TIBETAINS**
Bouffes du Nord
1er, 2, 3 octobre : 20 h 30
4 octobre : 16 heures et 20 h 30 - 5 octobre : 16 h
Places : 25 F, moins de 25 ans : 15 F

DIETER SCHNEBEL

23 octobre	« Maulwerke »	20 h 30
24 octobre	œuvres vocales	20 h 30
	Schola Cantorum de Stuttgart	
25 octobre	Schulmusik	16 h

Bouffes du Nord
Places : 25 F, moins de 25 ans : 15 F

25-30 octobre — **SMIP** - Société Internationale de Musique Contemporaine
8 concerts - 46 œuvres instrumentales et électro-acoustiques
Théâtre de la Ville
Studio 104 de Radio-France (le 30 octobre)
Places : de 12,50 F à 25 F

MONTPARNASSE, 136, rue de Rennes, 75006 Paris.
CALENDRIER GENERAL DU FESTIVAL SUR DEMANDE

CENTRE D'INFORMATION ET DE LOCATION : FNAC-au Festival d'Automne à Paris, 2, rue du Pas-de-la-Mule 75003 Paris.

MANDALA
VAVIN
11 et 13 rue Vavin 75006 PARIS
Tél: 326 08 50
IMPORTATIONS ORIENTALES
•
CREATIONS ARTISANALES
•
INFORMATION CONTACT

50 W, 1 000 F chaque ; 1 tête « Hiwatt 100 », 1 800 F, état c. neuf. Après 18 heures. Alain Pépin, 21, av. Paul-Cézanne, 95200 Sarcelles.

POINT CARRE : Cherche organiste ou pianiste style jazz-rock. Jean-Pierre Frénais, 8, rue du Pdt-Poincaré, 77220 Tournan, 407-07-33.

TRES HONORE : Batteur et guitariste cherchent organiste et bassiste pour passer semi-pro (blues, Hawkwind, Amon dûl), avec matériel, passer ou téléphoner aux heures repas, 24-31-57. Jean-Pierre Honoré, 16, rue Marie-Dupont, 64200 Biarritz.

PIZZA : Groupe, composition personnelle, cherche bon batteur (avec matos), région parisienne, tél. : 254-95-61, très, très urgent. Jean-Jacques Ipino, 19 bis, rue Marcadet, 75018 Paris.

BRAHMS : Cherche contacts groupe Gwendal, pour festival folk. Souvenir vallon Pt-d'Arc. Roland Brahm, 4, rue du Pivarel, 01300 Meximieux.

POUR YVETTE : Chef d'orchestre et auteur-compositeur recherche organiste-accordéoniste avec matériel. Beaucoup de travail et de bons moments assurés. Michel Balland, 84, rue des Granges, 25000 Besançon, tél. : 83-36-54.

STARS : Groupe rock pro, assez connu, recherche d'urgence excellent guitariste (chanteur et compositeur), musicien complet, pour trio. Jean-Louis Guillet, 1, place Boyvin, 39100 Dole.

8 SORTIES : Vends ampli guitare Eko 50 W, réverb. trémolo, 2 canaux, 4 entrées, prix : 1 000 F. Tél. : 033-36-49, Paul Mathias, 3, place St-Michel, 75005 Paris.

PIANISTE : Groupe, cherche local région Brunoy, Montgeron, Boussy-St-Antoine et un homme claviers, pour théâtrale musique. Joël Joerger, 7, rue des Brandons, 77380 Combs-la-Ville.

AUX COMORES : Vends batt. premier, 3 200 F (val. 4 800), excellent état, plus 1 cymbale, plus accessoires, tél. : 905-25-65. Sean O'Connor, l'atelier, chem. de Grigny, 91600 Savigny-sur-Orge.

FRAPPE : Fou de kosmik musik (Klaus Schulze, Tangerine dream), cherche copains afin de s'organiser (location, voyage, hébergement), pour écouter ensemble de la bonne musique. Jean-Louis Barraud, 122, bd Gabriel-Péri, 92240 Malakoff.

TIC, TAC : Vends 33 t. GB/US, anciens et nouveautés : Dead, Steppenwolf, Chase, Gong, Russel... Liste contre env. timbrée. Edgar Liptak, 7, rue du Docteur-François, 67000 Strasbourg.

L'OCCASE : Vends ampli Scientelec plus magnéto Telefunken très bon état, prix très intéressant à débattre. Yves Hage, 3, square du Var (N. 28), 75020 Paris.

PRIX ARGUS : Vends piano électronique Elka (Capri Jr.), valeur neuf act. 2 780 F, bon état, cédé à 1 200 F (passer ou écrire). Philippe Nedtar, 14, rue Gérard-de-Nerval, 75018 Paris.

TOUJOURS DES FRAPPES : Cherche tous contacts avec gens aimant musique planante, répétitive, cosmique (groupes allemands, T. Riley, Heldon, etc.). Ecrivez-moi ! Jérôme Dumont, 3, villa de la Terrasse, 75017 Paris.

3e AGE S'ABSTENIR : Musicien modeste (guitare sèche et électrique), cherche musiciens (jeunes) pour jouer pour le plaisir à partir d'octobre. Marc Smith, 207, rue de Tolbiac, 75013 Paris.

PAS TROP ROCK : Groupe plutôt pas trop rock (Crimson - Caravan), cherche bassiste avec matos et plein d'idées ; débutants s'abstenir. On a local et matos. Solidaire bonjour aux musicos. Thanks. Patrick Tironi, 30, rue St-Paul, 57000 Montigny-lès-Metz, tél. : 69-11-92.

SANS BOUSSOLE : Batteur souhaiterais rencontrer musiciens navigant sur Corea - Maharavishnu - Magma, suite années de travail efficace en musique et vie. Jean-Michel Péroux, 37, rue de Mulhouse, 59200 Tourcoing.

A VOTRE DISPOSITION : Pour tremplins mensuels patronnés cherche groupes français et étrangers rock. A votre disposition pour renseignements. Christian Schadow, 16, av. Jean-Mermoz, 57290 Fameck.

TRANSPORT : 2 mecs avec matos et éclairages, cherchent un mec possédant camion vue association. Avons bonnes galères sûres. S.P. Liglet, 2, rue de la Botte, 90000 Belfort.

PLEIN D'IDEES : Nous sommes un groupe, on s'appelle Dreams. On a plein d'idées. On a composé pour un disque, mais on n'a pas de fric pour arriver à sortir de disque et pour du bon matériel. Envoyer ce que vous pouvez. Merci, car ça urge. Alain Jolibert, La Châtaigneraie, bât. 14B, appart. 631, 33600 Pessac.

BON ETAT : Hello freaks ! Je sacrifie une basse Hagstrom plus pédale Fuzz, le tout pour la modique somme de 1 200 F, tél. : 460-97-21. Ivan Cherkassof, 6, La Gallarderie, 78500 Noisy-le-Roi.

A POOR LONESOME MUSICOS : J'écris de la musique et je fais de la musique sur ma gratte. Cherche un groupe sérieux genre rock-folk. Christian Neel, 19, avenue Créblllon, 78 - Maisons-Laffitte.

KOHL MAN : Recherche batteur (16/19 ans) avec 1 an d'expérience plus matériel pour jouer compositions. Gilles Cimepierre, 7, rue Pierre-Kohlman, 92160 Antony.

BEL CANTO : Si vous n'écoutez plus vos disques de musique classique ou d'opéra, je peux vous les racheter à bas prix. Merci d'avance. Ecrire à Colette Vallès, Canto, J.C.P., 6, rue Wateau, 92400 Courbevoie.

BROUILLE : Apprenti musicien (conservatoire), cherche un local, cave, garage, etc., pour répéter contre leçons de sax ou clarinette. Gérard Bouillard, 1, cité Douanière, 94 - Limeil-Brévannes.

NI BETE : Batteur, cherche personnel féminin pour faire musique style Ange, se présenter à l'adresse : Jean-Louis Boucher, chemin du Comble-des-Marchais, 92520 Herblay.

OPTIMISTE : Chanteuse, ch. musiciens ou orchestre pour faire musique style Velvet-Doors et en vivre. Vie communauté souhaitée. Ecrire ou venir. Françoise Mansat, Fontbouillant F3-983, 03100 Montluçon.

CHOUCROUTE : Toute l'Alsace en parle ! Le 45 tours de Wapassou est sorti, à vous de l'écouter, c'est extra et rare. Envoyez 10 F en timbres. Merci. A.P.G.F. (Association pour la Production de Groupes Français), 3, boulevard Leblois, 67000 Strasbourg.

FREMION : Mosaïk, gr. Composit. Jazz-Rock, cherche bassiste avec matériel. Travail-logement assuré. Vends Ludwig 5 fûts neuve, 2 950 F. Brebion Yves, 60400 Nampcel (par Noyon).

MOSIK —? —? —? —? —? —? 7vD —? —? —?

HARENG : Batteur avec matériel, cherche groupe, travail sérieux. Alain Boukerrou, 101, rue des Violettes, 49400 Saumur.

PANZANI : Batteur cherche groupe pour musique personnelle. Expérience. Daniel Toffaloni, 117, rue du Château, 75014 Paris.

MIAOU : Vends ampli Stevens 40W, état neuf, prix 2 000 F env. Gérard Le Gac, 40, bd Pasteur, 78 - Mesnil-le-Roi.

POUR VOYAGER SYMPA
A DES PRIX VALABLES
découverte
&
culture
94 rue n.d des champs
75006 paris 325.00.09

TENDANCE DU VENTRE : Groupe de jazz rock (tendance Soft Machine), cherche guitariste, tél. Thierry, 833-18-37, Laurent, 578-01-19. Laurent Rosemain, 38, av. Emile-Zola, Paris.

EMIR LITON : Le chanteur algérien Ghozlan vient de créer son club. Il cherche des musiciens arabes pour galas. Si des Algériens connaissent, écrivez-moi, vous aurez un disque gratuit. Je compose en français et donne des cours de guitare. Abderzak Ghozlan, B.P. 94, 75862 Paris Cédex 18, tél. : 255-62-91.

OHE LES NANAS : Ma première annonce et le festival d'Orange m'ont permis des contacts sensationnels, supers, et mon projet de club est en bonne voie. Mais les nanas, c'est le néant. Et pourtant je sais que vous existez, petite fille dingue de pop, je t'appelle, viens me voir. Tu as ta place parmi nous. Claude Blain, 128, rue Saint-Maur, 75011 Paris.

MUSIQUE DE CHAMBRE : Bassiste-batteur cherche organiste féminin pour musique genre Robert Watt, Yes, Jazz, ainsi que filles aimant musique pour liens étroits. Groupe Lay Down, 45, rue de Bellevue, 92160 Antony.

AFFREUX JOJO : Urgent, groupe de Hard Rock (esprit Blue Oyster Cult.), cherche bassiste ambitieux, cynique, méchants contrats en vue. Tél. au 284-17-60, demander Philippe pas plus tard que 10 heures du soir. Philippe Feierazen, 10, av. Ambroise-Croizat, 93440 Dugny.

MUSCLE MUSIQUE : Soliste cherche groupe sérieux ou en formation pour faire du hard rock, région Amiens ou Abbeville. Ecrire ou passer, Jeanny Brassart, 11, rue du Marais, 80780 St-Léger-lès-Domart.

HERVE LE FOU : Groupe (batt. bass. sax.) cherche pianiste, organiste et autres instrumentistes fous, si possible lecteurs musique jazz contemporain (du soft au free). Hervé Rémond, 12, rue de Verdun, 21121 Fontaine-lès-Dijon.

MORENO : Cherche groupe pop, folk, jazz, etc., pour création de grand spectacle (théâtre, danse, musique, cinéma). Ecrire d'abord, je vous rendrai visite si idées. Serge Garcia, Le Parc Saint-Savin, 38300 Bourgoin-Jallieu.

EL CEDRONITO : Cherche accordéoniste ni trop con ni trop sérieux voulant bien travailler avec chanteur - auteur - compositeur, s'accompagnant à la guitare, en vue tour de France des bistrots (ou autres) en septembre. Passer ou écrire : Jean-Vincent Fortunato, A 75, Les Myrtilles, avenue de la Cible, 13100 Aix-en-Provence.

DOM. GOD. : Bat. guit. org. pia. Ligeia, ch. bassiste et d'autres gens (flûte, violon, etc.). Echangerais alto « Buffet » contre soprano en très bon état. Dominique Godin, 285-13-22, le soir.

ET SERIEUX ? HEIN ! : Groupe de rock « Argile » cherche organiste avec matos. Un gars sérieux et expérimenté et sérieux. Daniel Baïet, 53, rue Henri-Poincaré, Asnières.

PURIBONDS : On est purs : groupe voulant éviter le shwbiz, donnerait spectacles, soit dansants, soit planants, environs de Grenoble, Lyon. Michounet, Solarium, MDE, ch. 241, place Pasteur, 38020 Grenoble, tél. : 44-41-76.

JARAGOS : Batteur avec matos Ludwig, cherche emploi dans groupe avec contrats ou à défaut orchestre variétés. Libre immédiatement. Fernand Jara, 2, cité du Barry, 84500 Bollène.

P.T.T. MONTPARNASSE : Vds sono F6T 60 w avec colonne et chambre d'écho. 2 500 F. Tél. : Pierre, 957-32-62 à Paris.

Contacts

AMIS DE LA TERRE : Un groupe des « Amis de la Terre » est en train de se constituer à Toulon. Ecologistes de tout poil, on a besoin de vous. Adressez-vous à William Bernard, 483, avenue du 15e-Corps, 83200 Toulon.

P'TIT LOU ! : Bidasse, 20 ans, je me meurs dans une solitude de fer. Lou Reed et mes amis sont partis, encore 9 mois à faire, après grand projet voyage, Maroc, Inde, nanas et mecs sympas, écrivez-moi. Réponse assu. Christian Gervais, 153e Régiment d'Infanterie Méca., C.E.B., Mutzig.

VERBOTEN : Détenu esseulé cherche correspondant(e) en langue allemande. J'ai le temps. Répondrais à toutes lettres. Vite ! Werner Weirich, 5, Gerichtsstr. D 58, Hagen, R.F.A.

SUSPECT : J'aide mon ex-mec à trouver une chouette nana qui voudrait vivre avec lui à ma place. Il a 30 ans, est grand, mince, brun, beaux yeux verts, poète occitan aime nature, animaux, soleil, neige, vit en presque autarcie : abeilles, chèvres, cochon, poules, lapins, dans la montagne, 10 ha. Venez le voir ou écrivez. Jane Doumerg Castans, 11160 Caunes-Minervois.

BENEVOLE : Qui veut employer ma bonne volonté pour une bonne cause ? A Paris, je suis libre chaque après-midi et désire comme bénévole, trouver des activités au sein d'associations ou groupes d'aide aux malheureux (enfants, malades, vieux, etc.). Roland Forget, G.P., place de l'Hôtel de Ville, 75004 Paris 117.

CUI-CUI : Si tu es seule, tu aimes la nature et les petits oiseaux, écris-moi, on montera une petite ferme en marge du système, en haut d'une montagne (seuls ou en comm., enfants acceptés). Denis-Claude Aledo, chez Vargas, 47, av. Pdt-Herriot, 69150 Décines.

YOUKAIDI : Camping sauvage, randonnées pédestres, bivouac, feu de camp, dans les bois autour de Paris. Rejoignez notre groupe. Ecrire seulement : Bernard Viaud, 203, bd Péreire, 75017 Paris.

MY TAYLOR IS RICH : Agrégée anglais, ras le bol de l'Education nationale, cherche n'importe quel boulot région Troyes. Je dois encore savoir tapoter à la machine. Tout projet d'apprentissage de l'anglais à de tout jeunes gosses dans une école parallèle libérée m'intéresse. Elizabeth Royer, 12, r. de Bourgogne, 10000 Troyes.

PERROQUET : Tu es jeune imitateur, chanteur, tu habites le sud d'une ligne Biarritz-Bordeaux-Lyon-Nice. Ecris vite avec détail et photos. C. Esther, Poste Restante principale, Toulouse.

MORT AU BARBU : Militaire (appelé), 23 ans et barbu, esseulé et un peu déprimé, cherche nana Avignon ou région. Ecrire Francis Sauret, 8, rue Charité, 13150 Tarascon.

NOUVELLE HELOISE : Artisan art, très qualifié, sympa, propriétaire grande vieille maison proche océan, cherche compagne aimant artisanat, décoration, vie indépendante proche nature. Claude Léonard, château d'Uch, 33340 Lesparre-Médoc.

VENEZ VOIR LUCY...

Lucy vend de vraies robes afghanes à 350 F, Lucy vend des sabots de toutes les couleurs, des foulards peints à la main (80 F), de somptueux paneaux en papier japon (50 F) et beaucoup d'autres choses.

Lucy a une boutique mauve et connaît la bonne musique...

VENEZ VOIR LUCY IN THE SKY, c'est 11, rue des Grands-Augustins - Paris VI.

CONTAGIEUSE : Les h. et f. qui viendront chez moi cet hiver y trouveront : tissage, poterie, labo-photo, ski, jardin, animaux, bonne bouffe, et moi, 22 ans, heureuse ! (c'est contagieux !). Christine Gaudino, Les Vastres, 43430 Fay-sur-Lignon.

ISSY OU LA : Cherchons à former école parallèle pour gosses trois à 8 ans. Zone Vanves ou Issy-les-Moulineaux. Jacques Muller, 7, rue Diderot, 92140 Clamart.

CARABOSSE : Je ne veux plus laisser entrer la solitude et le désespoir sous mon toit. Quelle fée y remédiera ? Jean Garattoni, 4, rue des Goélands, 38500 Voiron.

ACCROCHE-TOI AU PINCEAU : Jeune couple infirmiers flikiatriques larguant bientôt l'asile, mais encore motivés, cherche ts contacts communautés « thérapeutiques » (gosses, toxicos). Didier et Martine Bataille, 1, place Croix-Paquet, 69001 Lyon.

BONS PARENTS : Couple ayant un enfant de 2 ans 1/2 cherche autres couples avec enfants, ayant si possible lu et approuvé A.S. Neill, en vue de réaliser des rencontres entre enfants libres et équilibrés, ce qui est très rare malheureusement. Venir ou écrire : Dédé et Ray Isenmann, 23 b., r. des Petits-Champs, 67300 Schiltigheim.

ACID QUEEN : J'écris livre sur Syd Barret, tous renseignements, articles, photos, etc., envoyez-les-moi s.v.p. En vue aussi formation (Syd) lunatic center. Réponse et envoi de timbres (tous). Arthur Haia, rua da Boa Nova, 164 Porto (Portugal).

MEC SYMPA : Mec sympa vivant dans la montagne, aimant animaux, et nature, cherche nana entre 25 et 30 ans, sympa, pas trop moche, voulant vivre marginalement. Gilbert Suberroque, Castans, 11160 Caunes-Minervois.

PERDU : Moralement faible, 24 ans, bidasse cherche au pays breton (Rennes) une fille sympa pour soutien amical et évasion souriante. Alain Benoteau, peloton des profs du contingent, E.S.N. EMIA, 56210 Coëtquidan.

ELLE M'A LACHE : Y aura-t-il une fille cool et gentille qui m'aidera à m'en sortir ? Tu aimes la poésie, le théâtre et Bouddha, alors viens parler, j'en ai besoin. Aidez-moi vite, n'importe qui ! Pierre Foratier, 6, impasse Crampel, 31400 Toulouse.

ANIMATEURS : Après une année de piétinement, on cherche pour 75/76 infos ou aides (nouvelle équipe) expérimentées sur animation (gosses, loulous), quartier HLM I 2. Ecrire ou passer. Jeanne Granier, bât. KS, Les Cévennes, 34000 Montpellier.

JOLIE JEUNE FEMME : Jolie jeune femme douce, recherche couple ou j. f. pouvant l'héberger à Paris pendant la prochaine année universitaire. Dominique Petit, 77, rue de la Cathédrale, 86000 Poitiers.

BONBONS : Cherche renseignements sur la chimie alimentaire, fabrication des bonbons. Marc Audoin, Paris. Tél. : 331-00-74, le soir.

LA SOLITUDE ET LES WEEK-ENDS : La solitude et les week-ends prolongés me déséquilibrent, alors je te cherche, toi qui as un enfant et qui est seule. J'ai déjà fabriqué de grandes poupées et appris des dizaines de chansons pour ton p'tit gus. Catherine Monpeyssen, 1, rue Pierre-l'Ermite, 75018 Paris. Tél. : 076-23-44.

CROQUE L'OISEAU : Jeune homme, 22 ans, cherche d'urgence personne pouvant lui apprendre à faire de la photographie (développement, etc.), pourrais même financer au besoin. Yvon Croquennec, 6, rue de Paris, 95680 Montlignon.

PREVOYANTS : Comme l'année dernière, renouvelons notre demande de reporters photos long périple. Achetons photos-choc, prises sur le vif, interdites, carte de reporter délivrée. Il sera répondu à tous contre une photo identité récente et C.V. Nous avons conservé les noms des rigolos de l'année dernière, n'insistez pas. Europe-Reportage, Edgar Parissé, 6, rue du Spesbourg, 67000 Strasbourg, tél. : (88) 32-76-15.

L'AUBAINE : Dessinateurs, on a besoin de vous ! Envoyez-nous vos planches (210 x 297) en noir et blanc, sujet et longueur libres. Pour fric, vends « Estra » complet 71-72-73-74. Patrick Muzy, 30, rue Géo-Chavez, 69150 Décines (tél. : 49-08-53).

DUO : Cherche nana cool, habitant environs Lorient, jouant guitare et ayant jolie voix, en vue composer et prendre un pied. Gloire pas assurée. Guilbaud Alain, « Keraly », Cléguer, 56620 Pont-Scorff.

NACKA LE DIRE : Max Stirner, 20 ans, music, humour noir, rose, gris, fêtes, tendre, souhaiterait correspondre avec filles même âge (en gras), en vue amitié ou plus. Dominique Nacka, 171, rue des Croissants, 44300 Nantes.

LES GARS BEAUX RIENT HAUT : Vous qui possédez vieillee robes, foulards, vieux fringues, guenilles diverses, qui ne vous servent plus, pensez à nous. Tout cela nous servira à vêtir décemment nos poupées-chiffons que nous fabriquons artisanalement pour subsister, ça urge. Françoise et Pierrot Gaboriaud, lot nº 13, 16560 Tourriers.

FRANÇOIS : Entre quatre murs, seul dans l'existence, voulant reprendre goût à la vie et repartir à zéro. Quelle est la jeune fille, jeune femme veuve ou divorcée même avec enfant qui voudrait de moi ? j'ai tant besoin d'affection à recevoir comme à donner. J'ai 33 ans, 1,72 m, réponse à tout courrier, écrivez-moi. Jean-Louis Villon, maison d'arrêt St-Joseph, 12, quai Perrache, 69272 Lyon.

SANDOZ : Toxicomane qui flippe et qui aimerait avoir des nouvelles cool de gens qui comprennent le manque de tout. Bernard Beaudeux, nº 378117 D3 M 102, 7, av. des Peupliers, Fleury-Mérogis.

BIZARRE : Plaule trop grande, hébergerais 1 à 2 personnes à l'esprit ouvert. Ecrire avant de passer. J.-Jacques Létrange, 7, rue de Poissy, 93240 Stains.

CONTRE-COUPS : Qui peut me donner des tuyaux sur les contre-cours ayant lieu dans les lycées pendant les grèves ? Claude Courouve, 54, rue St-Dominique, 75007 Paris.

DANGEREUX : Habite au 6e étage, cherche ailes de papillons vertes avec dégradés bleus et taches jaunes adaptables sur maigres omoplates... Pierre Quaglino, 62, rue du Rocher, 75008 Paris.

AU BERCEAU : Mélanie, 6 semaines, aimerait avoir des copains et copines de son âge ayant des parents super-cool à Courbevoie ou environs. Colette et Domi, tél. : 333-53-52.

BOURDON : J. h. timide, cherche j .f. encore plus timide pour s'en sortir à deux. J'en ai assez de me casser la gueule. Richard Bour, « Les Bouleaux », Brichebay, 60300 Senlis.

SUCRE : Cherche communautés homophiles qui veulent bien d'un barbu motard. Je m'emmerde seul dans mon HLM. Ecrivez-moi ou venez me voir. Daniel Béguin, 7, rue Charles-Péguy, 18000 Bourges.

UNE LIME ! : On est deux taulards, on voudrait correspondre avec des nanas cool, on en a besoin. Merci. Philippe Agrati, nº 646 660/3/269, 1, av. Division-Leclerc, 94260 Fresnes.

PLUS OU MOINS ? : Mec, 25 a., cherche correspondre avec nanas plus ou moins politisées, aimant poésie, musique et enfants. Réponse assurée. René-Marc Dupuy, 32, rue J.-B.-Pascalis, 83200 Toulon.

CAMBOUIS : Un nouveau club moto à Nice. Atelier réparations, outillage professionnel, fichier vente motos gratuit sans but mercantile, réunion jeudi 21 heures. Motoclub Skorpios, bar Union, 1, rue Michelet, 06 - Nice.

DECOMPRESSION : Pour voyageurs(es) paumés après retour ou avant départ, initiation, prise de conscience, recherche nouvelle formule de vie, déconditionnement volontaire demandé, couples s'abstenir, femmes et enfants bienvenus. Jacob, Communauté Yehoshua, village Montméjean, par 12 - Millau.

PSY : Psycho-sociologue (pedigree) animerait gratis stage dynamique de groupe. Qui prêterait baraque, région parisienne de préf. ? Tél. : 770-68-58. Michel Boé, 14, rue de l'Echiquier, Paris.

ARTISTE FAUCHE : J'ai besoin de sous pour peindre, contre une enveloppe timbrée, je vous enverrai mon catalogue de « Fantasgraphies », sérigraphies, aquarelles, dessins sur aluminium. Charles Pasino, 35, chemin des Combes, 06800 Cannes.

MELANCOLIQUE : Mon soleil est noir. Quelle fille me guidera vers la lumière ? Isabel Thérèse, 242, bd Voltaire, 13400 Aubagne.

COURAGEUX : Pour job en Angleterre et Venezuela en 76 dans l'hôtellerie, mec, 20 ans, sympa, cherche mec, 19-21 ans, sans peur et sans reproche. Hervé Guillot, Les Myriades, rue Beaussier, 83100 Toulon.

CHERS PETITS : J. f. cherche boulot éducatrice dans centres d'enfants ou autres. Catherine Albouy, 8, rue du Val-de-Grâce, 75005 Paris.

LES NIARDS : J. f., 22 ans, cherche travail mi-temps rémunéré dans école parallèle ou crèche sauvage, région parisienne, participation active. Danielle Charras, 12, rue de Buzenval, 82210 Saint-Cloud, tél. : 771-73-80.

FAUT DEMENAGER : Suis de plus en plus déprimée dans cette grande cité. Toi l'ami, viens m'aider à sortir de cette impasse. Françoise Blutino, 103, rue Orfila, 75020 Paris.

UNE GOURDE : Je cherche une nana pour partager le désert intellectuel de la Beauce. Eric Wolinski, rue du Château, 28140 Varize.

SANS PEDIGREE : Bien que bâtard (proche Gronendaël), je suis très beau. Je cherche chienne même race pas trop flippée en vue prolifération, éclatement possible dans la forêt, où je plaule, « Petit Loup » Legrand, ch. forestier des Toupins, 13320 Bouc-Bel-Air.

ERIC EXPEDITIONS est une agence de « voyages » insolite aux quatre coins du monde.

Nous sommes représentés sur les 5 continents.

Que vous désiriez faire une vraie expédition à travers le désert ou même l'Afrique entière, découvrir les gravures rupestres du Sahara, descendre le Niger en pirogues, aller de Paris à Sydney par voie terrestre, traverser le continent américain de Rio à Anchorage ou bien participer à une méharée dans le Hoggar ou un trekking au Népal : notre expérience, nos accompagnateurs et nos véhicules vous aideront à découvrir ces pays qui vous font rêver...

Quelques-unes de nos expéditions terrestres pour ceux qui ont le temps :

— Trans-Asie (Paris/Kathmandu) ;

— Trans-Afrique (Paris/Nairobi & Paris/Abidjan) ;

— Trans-Mauritanie (Paris/Dakar) ;

— Trans-Sahara (Paris/Niamey) ;

Expéditions de 8 jours et 16 jours :

— Hoggar/Tassili ;

— Maroc Grand-Sud/Sahara ;

— Mali/Niger ;

— Méharées & Trekkings ;

— Afrique du Sud.

En hiver, nous organisons également des séjours de ski de fond : au CANADA, en LAPONIE et dans le JURA.

e.eric expeditions
l'aventure en roue libre

39 rue de Beaune 75007 Paris de 10h à 19h
BP 255 75326 PARIS CEDEX 07 Org.Tec. Licence A804

BON A DECOUPER

Envoyez-moi votre brochure hiver 75/76 tout de suite ! Ci-joint 2 F en timbres pour les frais d'envoi. Merci et à bientôt.

NOM : ..... PRENOM : .....

ADRESSE : .....

.....

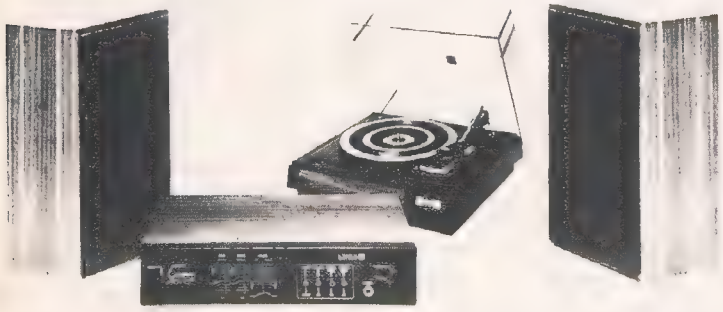
7 chaînes exception

Chaîne n° 1

UNIQUE

Chaîne stéréophonique de très haute qualité

AMSTRAD BSR Sonic



Prix incroyable : 990 F

(A crédit 1er versement 300 F et 49 F par mois)
Capot plexi 80 F en sus

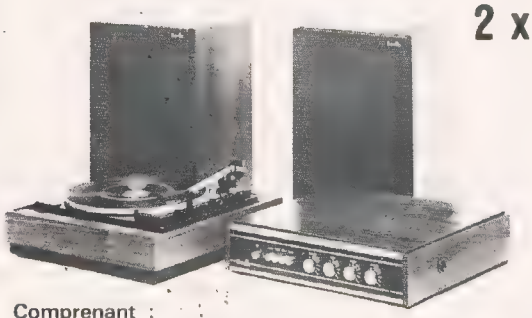
Cette chaine comprend : • Une platine BSR C123R2 de haute précision avec changeur tous disques équipée d'un plateau grand diamètre, lève-bras, anti-skating, force d'appui réglable, etc. • Une cellule stéréo magnétique EXCEL SOUND ES70S • Un ampli-préampli AMSTRAD 8000 MKIII 2 × 10 watts avec sortie casque, 3 filtres, dispositif QUADRO SOUND • 2 enceintes acoustiques SONIC réf. OXFORD MKII avec H.P. 21 cm et tweeter incorporé (bicône d'aigués), musicalité exceptionnelle

Chaîne n° 2

La " nouvelle " chaîne de l'année

(CLASSEE POUR SON RAPPORT QUALITE/PRIX)

2 x 18 watts = 1 300 F



Comprenant :

- **UN AMPLI-PRÉAMPLI STÉRÉO N 38**
  (OPTION N-36 « S » à potentiomètres à curseurs : + 100 F)
- **LES 2 EXCELLENTES ENCEINTES ACOUSTIQUES HI-FI BC-20 MK2 SONIC à 2 voies avec filtre**
- **LA CELÈBRE TÊTE DE LECTURE MAGNÉTIQUE M75-6 ou ADC**
- **LA TABLE DE LECTURE HI-FI MONDIALEMENT APPRÉCIÉE P 128 R.**

Sonic SHURE BSR

PRIX : 1 300 F
(A crédit : 1er versement 400 F et 54,60 F par mois.)

Chaîne n° 3

Un événement sans précédent dans la lutte anti-hausse

LA CHAINE QUADROSOUND

1.690 F (à crédit 510 F et 74 F par mois)

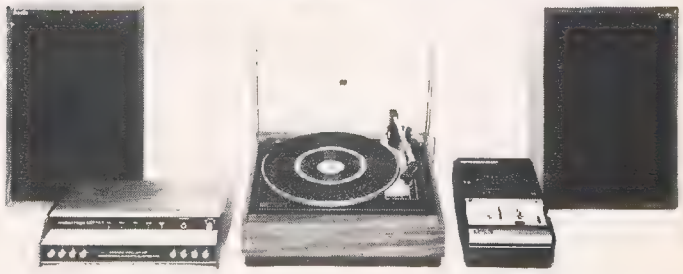
4 **AUTOMATIC QUADROSOUND**
2 × 10 WATTS

Elle comprend :
— Le nouvel ampli-préampli AMSTRAD 8000 MKIII
— La platine professionnelle BSR P-128R avec cellule magnétique ADC et capot
— 4 enceintes SONIC BC-20 MKII à 2 voies avec filtres

PRIX : 1 690 F. A crédit 510 F et 74 F par mois

Chaîne n° 4

La chaîne SANS RIVALE



Outre les 2 x 25 watts de puissance de l'ampli AMSTRAD 4000 les enceintes closes SONIC BC 20, la platine BSR McDONALD P 128 R avec sa cellule magnétique ADC* à haute performance, elle possède aussi une **platine magnétophone** stéréo à cassette de grande précision.

* ou SHURE M-75-6.

Son prix non plus n'a pas de rival !

PRIX : 1 890 F
(A crédit : 1er versement 570 F et 82 F par mois.)

SONIC-AMSTRAD
EUROP'CONFORT
87, bd Sébastopol, Paris (2e)
Tél. : 236-38-76
Métro : Réaumur-Sébastopol

Mettez une croix dans la case choisie
- ☐ Chaine unique
- ☐ Nouvelle chaine de l'année
- ☐ Chaine QUADROSOUND
- ☐ Chaine Sans Rivale

Demande de documentation gratuite

NOM .....

Adresse .....

ACTUEL

AUDITORIUM OUVERT TOUS LES JOURS 9 H 30 à 13 H et 14 H à 19 H 30 SAUF DIMANCHE

nelles en promotion !

Chaîne n° 5

La chaîne AMSTRAD MK III

2 × 25 W

1 850 F

Comprenant :

- **Le nouvel ampli AMSTRAD IC 2000 MK III**
- **1 TABLE DE LECTURE « BSR P-128 R »**
- **1 CELLULE MAGNETIQUE « ADC ou M-75 SHURE »**
- **1 CAPOT PLEXI FUME**
- **2 ENCEINTES « SONIC BC 30 MK 2 »**

PRIX : **1 850 F** (A crédit : 1er versement **550 F** et **78 F** par mois).

Chaîne n° 6

chaine compacte MC006

Sonic

MC 006 La chaine compacte qui possède le meilleur rapport qualité-prix

Magnétophone stereo a cassettes, enregistrement, lecture, compteurs, platine changeur tous disques BSR C 123 R stereo, ampli-preampli, tuner AM/FM, PO, GO. Capot plexi, 2 enceintes super musicales, 2 microphones

PRIX : **2150 F** (A crédit 1er versement **430 F** et **102 F** par mois.)

promotion spéciale Europ'

Chaîne n° 7

la musique vraie

PRIX 2 580 F
(A crédit 1er versement **780 F** et **107 F** par mois)

Cette chaîne est composée de :

— un ampli préampli-tuner AMSTRAD 5000 - PO.GO.FM - Sensibilité FM 2 microvolts
— une platine MC DONALD HT 70 avec capot, plateau lourd 2 kg et moteur synchrone
— une cellule magnétique SHURE M 75-6
— deux enceintes acoustiques SONIC BC-30 MKII à 2 voies avec filtre.

La réalisation de cette chaîne Amstrad représente un vrai tour de force : Elle est puissante (2 x 50 W), **complète** (ampli - préampli - tuner PO-GO-FM), **robuste** (garantie 1 an) **très belle et d'un prix incroyable** (2 580 F)

ESSAI GRATUIT

Pendant une période de 10 jours, vous pourrez essayer votre chaîne Amstrad

Si vous n'êtes pas satisfait il vous suffira de nous retourner la chaîne dans son emballage d'origine et 24 heures plus tard, vous serez intégralement remboursé des sommes que vous aurez versées

EXCLUSIF AUTOMATIC QUADROSOUND

Photo Colin Rouget

Amstrad - Europ' Confort
87, boulevard de Sébastopol
75002 Paris - Tél. : 236.38.76
Métro : Reaumur-Sebastopol.

SONIC-AMSTRAD
EUROP'CONFORT
87, bd Sébastopol, Paris (2e)
Tél. : 236-38-76
Métro : Réaumur-Sébastopol

Mettez une croix dans la case choisie

- ☐ Chaîne AMSTRAD 1 850 F
- ☐ CHAINE COMPACTE
- ☐ LA MUSIQUE VRAIE

☐ Demande de documentation gratuite

NOM .....

Adresse .....

ACTUEL

AUDITORIUM OUVERT TOUS LES JOURS 9 H 30 à 13 H et 14 H à 19 H 30 SAUF DIMANCHE

LES BOUMS A GILBERT : Le Cercle Interloisirs Paris recherche des jeunes de 16 à 30 ans qui se trouvent seuls dans Paris et sa région ou qui cherchent de nouveaux ami(es) pour lier amitié et sortir en groupes et participer à des soirées et voyages, écrivez seulement, Gilbert Meimon, 97, rue de Rome, 75017 Paris.

A DOMICILE : Qui aurait besoin de ma voiture pour ses livraisons ou transports en tous genres ? Roger Michel, 39, rue Perceval, 75014 Paris.

OHE ! : J'ai 18 ans et suis très intéressée par l'enseignement parallèle, si vous manquez d'éducatrice, faites-moi signe, c'est urgent ! Pascale Kerfriden, 33, rue des 3-Forget, 29000 Quimper.

MECONNU : Artiste peintre « sans lumière », en prison, recherche soleil pour illuminer ses croûtes et donner force - amitié durable en attendant l'exposition d'un maudit. Claude Ortéga, 20, rue Henri-Martin, 37034 Tours.

FILLE AU PERE : Papa célibataire, sportif, gai, secret, souvent à l'étranger, offre partager sans frais appartement 5e, calme + argent poche, avec ses deux petites filles 5 et 8, à grande sœur positive et fraîche. S. Loygue, 75005 Paris, tél. : 325-43-56 (tôt le matin).

DESENCHANTEE : Prof de lettres, 24 ans, désenchantée après expérience dans l'administration, cherche écoles parallèles pour m'accueillir, intéressée aussi par antipsychiatrie et vie en communauté. Elisabeth Pennel, 63250 Celles-sur-Durolle.

S.L.C. : J. h., 22 ans, étudiant et travailleur, cherche à rencontrer gens et groupes de copains, copines sympas, non frimeurs, sincères, en vue communication, action rencontre. Jean-Claude Vernon, R.U. Le Bosquet, A. 11.15 Les Ulis, 91440 Bures-sur-Yvette.

DEPOUILLE : Toi qui habites Toulouse et possèdes anciens numéros de best et rock and folk, serais-tu assez sympa pour m'en faire profiter ? Ecris ou passe : Jean-Michel Pouillés, 7, impasse Teynier, 31300 Toulouse.

HELP ! : La prison, ça n'est pas le pied après 4 ans, suis en fin de peine, nanas, écrivez-moi avant que je flippe. Michel Garces, B.P. 318-107, 64100 Bayonne.

TOI ET MOI CONTRE LE MONDE ENTIER : Help ! Sympa, gentils et pas feignant, 18 ans en sept., serai sans fric, sans toit, sans rien. Cherche nana cool pleine d'idées (comme moi), Paris ou province, pour faire n'importe quoi mais quelque chose. Aime tout ce qui est créatif (et créations) et la nature, l'amour, la liberté, le camping, le soleil, voyages, vie saine et tout et tous (pas raciste). Patrice Monclerc, Les Sablons 4, 77160 Provins.

COGNEE : 22 ans, bûcheron complètement paumé, recherche compagne simple à qui correspondre pour amitié, brute mais timide. Pascal Mousset, foyer des jeunes travailleurs, 01130 Nantua.

LA VOIE DU NORD : Etudiant débarque à Lille à la rentrée. Aimerai trouver gens sympas et peut-être une chambre pas cher. Alain Blosse, 32, rue de Metz.

MARIAGES REUSSIS : On tente de mettre sur pied un service de contacts tout à fait gratuit. Aussi écrivez nombreux, on vous enverra un questionnaire qui vous permettra de vous mettre en rapport avec des gens susceptibles de vous comprendre. J.-C. Clément, 54, rue des Hauts-Pavés, 44000 Nantes.

AU PUITS : Poète (17 ans), cherche planeurs cosmiques dingues de vie, d'Hawkvind et de musique planante ainsi que mec ou nana cool pour partir automne à la recherche de la vérité. Christian Fourrer, 5, rue de la Biche, 67500 Haguenau.

R.E.R. : Alain et Véronique se joindraient à projet en cours de collectif d'habitation dans Paris sud et ligne de Sceaux. Alain Lefèvre, 3, rue Jean-Zay, 78210 St-Cyr-l'Ecole.

FOU D'AMOUR : Jeune homme ayant beaucoup souffert, las de la solitude fou d'amour, de soleil, de liberté, aimerait connaître personne compréhensive, réponse assurée. Jean Michel, 7, rue Claude-Tillier, 75012 Paris.

GROSSE CYLINDREE : Motard B.M.W. cherche copain possédant même moto, si tu aimes en plus les voyages, le cinéma, les sports + l'aventure tout court, écris-moi. Minets s'abstenir ! Henri Muller, 7, rue de Langeac, 75015 Paris.

MEME LES SUISSES : Anar n. violent, cherche contacts avec mecs, nanas, communautés, pour projets voyages de vie communautaire pour quitter le système. Alain Pierre, 17 bis, rte du Signal, Lausanne 1018 (CH).

ENCORE UN CHEVROPHILE : A toi la nana qui aime les chèvres et la campagne, nous t'offrons une place et amitié sérieuse. Besoin de toi, viens ou écris. Michel Craeynest, Les 3 Chênes, La Malière, 83610 Collobriare.

BERGER FLIPPE : Qui peut adopter un berger belge (vacciné), besoin de campagne ? Pouvons nous déplacer même en province, merci pour lui. Il s'appelle "« Arnaque ». D'autre part, possédons gd 3 pièces à partager avec gens cool. Didier Grenno, bt. 4, 68, av. Victor-Hugo, 95 - Mériel.

ENFANCE MALHEUREUSE : Misanthrope, 18 années de solitude derrière moi, passionné philosophie, surnaturel, etc., cherche pour une fois gentille fille même cas que moi. Alain Angenard, HLM « Les Acacias », 28380 St-Rémy-sur-Avre.

A L'HOSPICE : Jeune bouc-en-train (j'imite très bien la chèvre), cherche copains, copines genre « Hollywood chewing-gum » et Big Bazar, dingues de pop et de ciné, pour s'éclater ensemble et s'essayer à des spectacles (amuser les petits vieux qui s'emmerdent, ça serait sympa, non ?). Ecrivez-moi, on se donne rendez-vous précis en kilt écossais pour être sûr de se rejoindre, bonne humeur, dynamisme nécessaires. Dominique Jalenques, 59 av. Laplace, esc. 3, 94110 Arcueil.

CHIFFONNIERE : Cherche qui pourrait m'apprendre gratis guitare et poterie (où trouver de l'argile pas chère) dans région Nantes, ch. coop. bio., communautés, gens connus et pas connus. Monic Chiffoleau, 28, rue du Drouillard, 44620 La Montagne.

LA BOHEME : Artiste peintre, ch. artiste pour partager frais atelier dans le 14e. Monique Bouquerel, 5, rue Lacépède, 75006 Paris.

AU BOULOT ! : Musiciens, comédiens recherchant contact humain, cools t'accueillent avec tes idées. Réveille-toi, Limousin des monts d'Ambazac, notre belle région doit revivre. Alain Requer, 87340 La Jonquère, tél. : 39-81-59.

A REPRISER : Mec, cervelle en lambeaux, cherche fille non bouzillée par le système pour échanges et vadrouille dans les Vosges pour se refaire. Christian Didier, c/o Gauzin, 34, rue Monge, 75005 Paris.

IL EN FAUT ! : Echange solitude contre fille sympa aimant l'insécurité et la vie nomade pour vivre sur la route au jour le jour, courage ! Jean-Pierre Morisse, 9, rue d'Osmoy, 86000 Poitiers.

L'ARCHIPEL DU KOULA : Si tu veux augmenter tes potentialités, je cherche à constituer un groupe de Koula et peux te donner des informations sur cette technique psychologique. Alain Michaux, 19, av. de la République, Massy, joindre enveloppe timbrée.

BROUTILLES : Cherche freaks de Rouen, f. et g., orientés par music, liberté, nature. Sophie de Broutelles, 76540 Sassetot-le-Mauconduit.

LES FOURMIS : Je suis assis sur une fourmilière et j'aimerais connaître des jeunes qui sont dans la même position que moi. On se grattera le cul. Richard Pasquelin, 35, av. Pasteur, 13007 Marseille.

PETIT GAUGUIN ! : Gars, 21 ans, végétarien, cherche compagne aimant le vélo, la nature, l'agrobiologie et l'écologie pour fonder une communauté dans les îles Pacifique sud. Gilles Gérard, camping municipal, parc Rimbaud, 34 - Montpellier.

LATARTINE : J.H., 33 ans, sérieux, sympa, maison en ville, cherche J.F. 20-28 ans intellectuelle, sentimentale, pour oublier solitude. Michel Dupont, 20, rue E.-Rostand, 02100 St-Quentin.

PROMENADE : Quelle personne sympa possédant une grosse voiture, voudrait me transporter quelque chose dans Paris gracieusement ou contre quelques sous. Merci. Jean Nicolajczuk, 10 bis, av. des Gobelins, 75005 Paris.

JEUNE D'ARC : Cherche une fille pour partager petit appartement. Ecrire ou passer. Claude Darc, 55, rue Eugène-Pons, 69004 Lyon.

CHAMBRE CLAIRE : Etudiante archi ras le bol des agences pièges à cons, cherche désespérément grande chambre à Paris, la remettrait éventuellement à neuf. Ne m'oubliez pas ! Claire Rousier, c/o Mme Botel, 13, rue Bouchardon, 75010 Paris.

M. LE MAUDIT : Quelle est la fille qui s'intéresserait d'un mec bizarre, franchement écœuré par tout, aimant la photo, la nature, la moto (la pure), la solitude et les poèmes ? Vite, écrivez-moi, je ne sais pas si je tiendrais plus longtemps. Georges Beltz, 43, rue du 8-Mai, 93700 Drancy.

MIRAGE : Y a-t-il une fille super-sympa qui peut m'aider à traverser ce désertique univers, j'ai soif de tendresse et d'amitié, réponse assurée, reconnaissance aussi. Gérard Baherlé, 2, rue de l'Abbaye, maison d'arrêt, 59120 Loos-lès-Lille.

COINCES : S.O.S. J'ai fait deux films long métrage, 16 mm, bloqués au studio de développement cause manque de fric, envoyez-moi ce que vous pouvez (même des timbres-poste), vite, les inscriptions pour Cannes 76 approchent. Merci. Joël Dupoy, 117, bd Perrier, 13008 Marseille.

PETITES MORVES : Couple + enfant (4 ans), recherche gens sympas (et leurs enfants) pour tout ce qu'on veut : balades, atelier enfants, services à se rendre mutuellement, etc. Alieth Laborey, 5, av. St-Honoré-d'Eylau, 75116 Paris. tél. : PAS. 19-11.

VACCINEES ? : Cherche travail dans écoles parallèles, M.J.C., etc., à partir d'octobre. On est 2 et on a 18 ans. Marie-Christine Malbert, 63, av. Carnot, 77140 Nemours.

CORSICA : Cherche à prendre contact avec toute personne pouvant me renseigner sur la culture corse (plus précisément, poésie et histoire de la Corse) et à nouer des liens d'amitié avec correspondante autonomiste. Louis-Xavier Antona, 3/108-E609755 Prévenu, 94261 Fresnes.

GWENDOLA : J.F. aimant théâtre, cinéma, concerts... cherche j.f. pour lien amitié. Michèle Ammendola, 97, rue Claude-Decaen, 75012 Paris.

PATIENT : Pour rendre insolite le quotidien et journalier, l'extraordinaire, pour oublier « tasses » et « boîtes », pièges à solitaires, l'amitié d'un garçon m'est nécessaire. Déjà 27 ans, passionné par le théâtre, je continue à attendre. Alain Dalmeau, écrire au 6, allée des Tanneurs, 44 - Nantes.

ALBERTINE : Jeune homme célibataire, 28 ans, esseulé, cherche fille même avec un enfant, naturelle et sympathique. Joël Sarazin, 66701 Galangue-de-Loville-Argelès.

ENTRE PARENTHESES : Y a-t-il rescapés des années 50, sensibles, utopistes, cultivant la nostalgie avec humour, pouvant m'aider à sortir d'une longue parenthèse ? Ai 24 ans, livres, disques et campagne superbe à partager d'urgence. Ecrire d'abord. Christiane Abiven, Le Pontois, 29220 La Roche-Maurice, Landerneau.

LUI, IL L'A : T'as le fric et les idées. T'as pas le temps ni l'imagination ? Moi c'est l'inverse. Ecris toujours ou passe me voir. Patrice Renault, 8, place Ste-Claire, 38000 Grenoble.

L'EVENTREUR : J.H., 22 ans, aimerait correspondre avec j. f. tendre, aimant rigoler à deux et rompre ainsi le paysage lunaire de l'ennui. Jack Geuffraud, 7, rue Mozart, Petit-Chantilly-Orvault, 44 - Nantes.

DESERTEUR : Très urgent, Australien, 23 ans, veut rester à Paris raisons sentimentales, cherche employeur sympa hôtellerie, bar, etc., pour obtenir permis de travail et carte de séjour. Exc. références. Vite ! Merci. 808-72-78 après 20 heures. Marine.

ELLES LE FONT : Cherche comparses, région Nantes, pour monter théâtre de marionnettes (création, fabrication, manipulation). Guignols s'abstenir ! Ecrire, Jean-Robert Sédano, 4, av. du Luxembourg, 44700 Orvault.

PAS DE SON AGE : Rencontrerais gars sympa pour lier amitié, j'ai 18 berges, habitant Compiègne si

TRAVAIL POUR COLLECTIF : en attendant affinités communautaires, nous avons du boulot en collectif pour gars, filles et couples : dessins - rédaction articles - dactylographie - planning - travail d'impression offset - secrétariat - contacts commerciaux. Explique en détails ta candidature et on t'envoie explications complètes : Ventour - B.P. 41 - 30700 Uzès.

TON JOURNAL EN COLLECTIF : si tu habites l'Occitanie, tu éditeras avec ton équipe un journal régional important avec notre collectif. Pas d'apports de capitaux mais bien d'énergies et d'enthousiasme. Ventour - B.P. 41 - 30700 Uzès.

Musiciens pros amateurs

Enfin réuni le plus grand choix de partitions jazz pop.
Variétés françaises. Méthodes, disques,
Achat-vente-échange.

FRANK ZAPPA Song book .. **60 F**
YES Song book ..... **60 F**
CHUCK BERRY Anthology .. **39 F**
GROSSMANN Contemporary Ragtime Guitar ..... **43 F**
etc.
— 10 % sur présentation de cette annonce.

PARTOCHES PIGALLE
8, place Adolphe-Max,
75009 Paris. Tél. : 280-41-18,
ouvert tous les jours de 10 h 30 à 19 heures.

possible, plus de 19 ans. Giselle Perchaud, 5, rue St-Jean-Vieux-Moulin, 60350 Cuix-La Motte.

ECLECTIQUE : Mec, 26 ans, suite à dépression, cherche nana pas con pour correspondre et me remonter le moral. Aime les tragiques grecs et Robert Charlebois. François Sigaud, 8, av. Kennedy, 78230 Le Pecq.

PLEIN D'AVENIR : Futur étudiant, seul, cherche correspondants. Gabriel Reed, 65, rue de la Montagne, 62320 Thal.

L'IDEAL : Etudiant, 19 ans, cherche j. f. sympa, mignonne, environ même âge, étudiante si possible, en vue amitié, sorties. Sens humour apprécié. Réponse assurée. Jean-Marie Legrand, 5, av. du Gal-Leclerc, 92100 Boulogne.

IL EST COOL : Urgent, 24 ans, cool, cherche mec, nana ou collectif ayant piaule ou appartement à Paris pour partager logement et frais à partir nov. 75. Jacques Garnaud, 5, rue de Billon, 63000 Clermont-Fd.

FAUT SORTIR : Chaque soir, chaque w.-e., j'attends, j'espère, que quelqu'un vienne me voir. Mais en vain. Ça devient assez dramatique à 29 ans. Je vous attends, surtout si vous êtes de sexe dit opposé. Serge Durand, 48, rue de Cléry, 75002 Paris.

UNE SUITE : Mec, 23 ans, crève solitude dans appt 3 pièces meublé, celui ou celle que ça intéresse (qui a un peu de monnaie), n'a qu'à prendre contact. Michel Marielle, 26, rue Robert-Poltier, 92230 Gennevilliers.

BERET ROUGE : Pauvre para, se sentant seul dans sa grande caserne, paumé au milieu petit village, aimerait correspondre avec jeunes filles 18-20 ans, envoyer photo, plus adresse. Réponse assurée. Freddy Sudot, 13e R.D.P. ESS S.T.A.R., 57260 Dieuze.

LUCIEN : J'ai besoin d'affection — quelle gentille et mignonne nana voudrait m'héberger — m'écrire, m'aider ou me donner son amitié. Vite, seul c'est dur. Francis Lacombe, 1, av. de Toulon, 78600 Maison-Laffitte, 912-06-44.

KOUBA KOUBA : Travailleur sénégalais, 23 ans, cherche à rompre sa solitude. Yakouba Traore, 24, rue Rochebrune, ch. 24, 93100 Montreuil.

SOUCOUPE : Groupe amical étude parapsychologie, sc. occultes, O.V.N.I., recherche jeunes intéressés par travail en commun. Aimerait connaître adresse lieux soumis à manifestations paranormales pour étude sur place. Fumistes, minets, hystériques s'abstenir ! Georges Ramani, 3, rue Fagon, 75013 Paris.

GRANDE SURFACE : Toi qui as des problèmes de logement, je peux t'héberger si tu as entre 18 et 24 ans (j'en ai 24), mec ou nana. Serge Jeannot, « Les Tours du Midi », app. C7, 16, rue Louis-Marchandise, 94400 Vitry, tél. : 680-73-57.

DE 7 A 77 ANS : Bidasse libéré 01/76, cherche fille de 0 à x années pour correspondre, aime nature, guitare et tout ce qui est simple. Politisées s'abstenir. Grosses bises. Bruno Grandjanin, 151e R.I. méca, caserne Serret, C.C.S. Trans, 57160 Moulins-lès-Metz.

L'HAMESCŒUR : J'en peux plus. Tu habites Lyon, tu aimes Genesis, Crimson, Beatles, Gallagher, P. Harum, je voudrais voir le soleil avec toi et discuter de la vie. Vite, âme sœur, écris-moi. Philippe Jaricot, caserne Sgt-Blandan, GMR5, CCS, 69998 Lyon armées.

O.V.N.I. : Réponse assurée à tous les habitants de la terre qui pourraient guider un pauvre martien de 18 ans échoué sur cette planète inhospitalière. Ecrire, ne pas se présenter. Evric Dotézac, 50, rue Spontini, 75116 Paris.

MORVEUX : Petite jeune de 19 ans, s'intéresse au théâtre pour enfants et voudrait bien avoir quelques renseignements. Pascale Cambeau, 19, rue des Rochais, Le Planty, 44120 Vertou.

FABULEUX : Cherche fille cool recherchant équilibre, aimant nature, yoga, peinture, musique, écrire ou tél. dans la journée : 70-68-44. Christian Faburel, résidence Beauvallon, rue de Lausanne, 76000 Rouen.

PARTAGE SON BOCAL : J. h., 27 ans, célibataire, poissons, nature artiste, sympa, sentimental et très seul rech. j. f. 22-25 ans pour relations, projets voyages et plus si affinités, réponses à toutes. Michel Delorme, 42, av. de l'Alma, 94100 St-Maur.

CHAMPIGNONS : En vue préparation maîtrise sur l'urbanisme sauvage aimerais connaître des réalisations (constructions spontanées, personnalisées...). Gilbert Brassy, 1357, résidence de la Vallée-d'Auge, 14360 Trouville.

HERBORYSTE : Recherchons artisans créateurs « populaires », producteurs biologiques, herboristes... pour diffusion dans 1 centre « parallèle » de distribution de St-Etienne dès le mois de septembre. Ecrire, passer ou tel. 0 à Chenerailles. Jean Bory, Coop. Nat. Forez, Allézieux, Chenerailles, 42560 St-Jean-Soleymieux.

AU GRAND AIR : Couple photographe accepterait offre travail, possibilité vie à la campagne, travaux divers. Ecrire : Philippe Imbaud, 21, rue du Gal-Leclerc, 91100.

RUTABAGA : Cherche photos, enregistrements d'animaux ou indigènes en rut (prêt à payer bon prix pour documents valables). Jean-Jacques Julien, 13, av. Louis-Pasteur, 92220 Bagneux.

PAPIER COUCHE : Cherche à rencontrer mecs donnant dans bande dessinée pour information. Je dessine. M'écrire. Jean Couchat, 187, rue St-Denis, 75002 Paris.

D.D.T. : Cloporte candide et aérien, fou de vivre, paléolithique, cherche ami(es) de toutes races (éventuellement humaine). Alain Chabot, 118, rue de Coulonges, 79000 Niort.

PLUS DE CHARBON : Où vous cachez-vous, adeptes du bouddhisme Tch'an (zen), et de Krishnamurti ? Et toi qui as brûlé tous tes livres « sacrés » un soir d'hiver pour te chauffer ? Passer samedi, dimanche matin ou écrire. Claude Ahunon (chambre 20-5e étage), 16, av. des Gobelins, 75005 Paris.

REMONTEZ LE CHAMPION : 22 ans, paumé dans un foyer d'émigrés, pas chiant, sentimental, mais le moral à 0, cherche nana en vue lier amitié sérieuse. Alain Champion, rue Laennec, 93250 Villemomble.

BOUCHE A BOUCHE : Urgent, 2 mecs paumés s'asphyxiant dans quartier débile cherchent bol d'air et correspondantes sympas, freaks aimant Floyd, en vue amitié (timbrophiles s'abstenir). Réponse assurée. Claude Postolle, chemin des Rascous, 13730 Logisneuf.

PIERRE QUI ROULE : Urgent, cherche fille cool pour remonter la pente, et faire quelque chose de bien ensemble. Denis Bertran, 142, rue J.-P.-Timbaud, Courbevoie.

IL N'OUVRE PAS : 27 ans, homo, aimerait rencontrer des mecs décontracts, pas biasés, pas coincés, aimant les voyages, le ciné, la vie, en vue amitié. Si vous êtes sincères, écrivez-moi, ne pas passer. Christian Gilles, 12, rue Mouton-Duvernet, 75014 Paris.

PAS GAI : Tout est gris, je tourne en rond sans arrêt, c'est pire que le spleen de Baudelaire. J'ai besoin de lettres, j'ai besoin d'une fille qui me comprenne. Daniel Duverneuil, 21 bis, av. St-Sylvestre, 92270 Bois-Colombes.

ÇA VIENDRA : J. h., 24 ans, cherche correspondantes de tous pays pour sortir de ma solitude et lier amitié, en vue sorties pendant week-end. J'attends avec impatience. Bakir Boual, 70, rue de Lagny, 93100 Montreuil (Mo St-Mandé-Tourelles).

GESTATION : 24 ans, seule et attendant bébé pour début décembre, cherche compagne(s) sympa avec, sans, ou même attendant enfant, aussi pour balades, discussions, etc. Habitant Toulouse. Maryse Danel, tél. travail : 42-74-97, poste 337.

CANDIDE : Je recherche le livre (épuisé) de Pascaline Maillert dont je ne connais que le titre de la traduction anglaise : « turn estwards ». Qui pourrait m'aider ? Jean-Louis Blanc, 27, bd Voltaire, 75011 Paris.

Sauvées par le gong

STEPHANE : Vends saxophone ténor, ANJ. 94-51 (bureau), 628-55-97 (domicile).

AINSIFONTFONTFONT : Atelier de fabrication de masques et de marionnettes, dessin, musique pour les enfants à partir de 5 ans, mercredi et samedi de 14 heures à 18 h 30, participation aux frais 8 F. Atelier du Chaudron, cartoucherie de Vincennes, route de la Pyramide, Paris (12e), 328-97-04.

FLIP FLOP : Urgent, cherche communauté qui veut bien m'accueillir car flip délirant. Prête à apprendre et donner beaucoup beaucoup (toute lettre aura une réponse). Françoise Prud'homme, le Pré de l'Aube, 13240 Septimes-lès-Vallons.

TARTARIN : Association Rotations publie gratis jeunes auteurs. Cherchons collaborateurs, abonnés, mécènes. Club des Jeunes, 8, rue Salaire, 13150 Tarascon (joindre 1 timbre pour la réponse).

SPECULATEURS : Spéculation, cahiers critiques de la science-fiction. Dans chaque numéro un dossier sur un auteur, un genre, une époque + infos sur tout ce qui sort, films, B.D., livres, music, revues + nombreux articles. Abonnement 24 F. Tous collaborateurs éventuels écrivant potablement sont les bienvenus. B.P. 42, 50101 Cherbourg.

PLUS ON RIT : Danielle, Sylvie, Marc, Guy (26 à 30 ans) et 3 enfants cherchent candidats pour communauté à Paris. Nous souhaitons vous rencontrer rapidement. Tél. : 370-01-15 ou 371-55-63.

PSYCHOPATHES : Le C4 (Centre de communication, de créativité et de conseil) organise des dynamiques de groupe, créativité (corporelle, peinture, plastique, etc.) magnétoscope, psychodrame, psychothérapie. Permanence le mercredi et le vendredi de 19 heures à 21 heures, 124, bd de Sébastopol, Paris (2e), 233-90-53.

SPECIAL COPINAGE : Cherche à Paris ou dans la région une personne ou une association possédant un tour et un four de potier, et désirant en faire profiter quelques personnes. Aimerais rencontrer un potier versé dans l'art de l'émaillage et des artisans (tissage, peinture sur soie, fabrication de vêtements, sculpture sur bois). Ceci avant de m'installer avec quelques amis à la campagne. Richard Belfer, 3, rue de Monbel, 75017 Paris, tél. WAG. 42-71 entre 12 et 14 heures de préférence.

SITU CONTESTE : Contest Design, future revue d'art cosmique cherche ses créateurs. Etre dégagé de la défonce. « L'art en 1980 crée la mort de l'institution internationale en lui injectant l'espoir, le vivant, la dérision de la propriété. » Détey c/o Perrutel 8 A Larris Pourpre 95000 Cergy.

TIENS BIEN LE PINCEAU : Pour un monde à l'échelle humaine a reçu quelques propositions intéressantes :
— 1 logement et jardin gratuit, contre menus services à vieille dame (dans gde propriété du Gers) ;
— 1 gardiennage (logement et jardin) dans le Lot-et-Garonne ;
— locations presque gratuites dans maisons habitables avec jardins dans le Gers. Travail possible dans scierie, maçonnerie, ou vendanges ;
— jouissance de durée très longue d'un ha de terrain en Dordogne, à 12 km de Vergt (très bonne terre). Possibilité de reconstruire avec pierres d'un hameau abandonné sur place. Bois de charpente à disposition.
Possibilité de travail 6 mois par an (fraises et haricots verts). Conviendrait à 2 couples. Voisinage à 300 m.
— Maison de 3 p. avec cave, très bon état, auprès de la propriété d'un ami agrobiologiste en Corrèze. 1 ha de terre, noyers. Corrèze (vue sur la vallée de la Dordogne).
Prix : 50 000 F.
Priorité à amis voulant s'installer définitivement (résidents secondaires s'abstenir).
Toutes ces annonces s'adressent à amis sérieux (farfelus et drogués de toutes sortes s'abstenir). Nous adresser lettre motivée avec objectifs et projets (se présenter en quelque sorte). Réponse détaillée contre enveloppe et 5 F minimum (nous sommes obligés de faire participer à nos frais ceux qui font appel à nous, faute de quoi il n'est pas possible de continuer ! La réciprocité s'impose : il faut savoir « donner » pour « recevoir » (et ne dites pas que c'est de la « morale » !).
Adresse : P.M.E.H. c/H.E., B.P. 96.19, 75923, PARIS Cedex 19.

J'ai eu la mauvaise surprise de trouver pour mon retour de vacances de nombreuses lettres faisant suite à une annonce parue dans votre revue du mois de juillet : rubrique petites annonces, projets, tout le monde à poil...

Je ne sais quel est l'auteur de cette plaisanterie d'un goût des plus douteux. Je vous prierai de bien vouloir faire paraître un rectificatif dans la rubrique même où vous avez publié l'annonce.

Ce n'est pas la première fois que de tels ennuis surviennent, si vous avez reçu ou si vous recevez d'autres annonces libellées à mon nom, faites-le moi savoir afin de mettre un terme à de tels agissements.

M. Granier Jean-Claude
Traverse St-Menet
Les Camoins
13011 Marseille

CALENDRIER d'ACTUEL

Vive les traditions, fichtre ! La rentrée c'est le premier octobre et le premier octobre Actuel **est là, ultime et lumineuse présence dans vos foyers tout gris. Et quelle rentrée ! Dès le premier jour du mois une escouade de Tibétains très maléfiques fera résonner à vos oreilles le son aigre du Kan-dun et les boum-boum du tambourin Damaru. Au mitan du mois Captain Beefhart rutilera à la fête de** Rouge, **et partout les bals folk vous feront danser au soleil de l'automne. Tout change et tout demeure. Le jazz frappe sec cette année. Mais pour les soirées d'hiver il vous faudra brancher vos transistors sur modulation de fréquence : France-Musique sera sacrée station de l'année pour sa rock story de Robert Cordier, ses nocturnes planants et sentimentaux pour samedis soirs très cool et, ô splendeur, la voix de J.-P. Lentin certains samedis à la tombee de la nuit.**
Continuez à nous tenir au courant de vos programmes et de vos projets : le calendrier d'Actuel **est immortel.**

Paris

Mercredi 1er octobre

Des trompettes de trois mètres de long, des tambourins fabriqués avec deux moitiés de crâne humain, onze moines en chapeau jaune qui atteignent des notes plus graves que des basses de grandes orgues et plus prolongées que du La Monte Young en 16 tours : ce sont les **moines tibétains** du monastère de Gyüto qui vont nous récurer le crâne à coups de mantras, certainement les concerts les plus hallucinatoires de l'année. Le premier a lieu ce soir aux Bouffes du Nord (merci, Festival d'automne), 20 h 30, places 25 F, 15 F pour les collectivités et moins de 25 ans.
Si vous n'êtes pas preneurs, le Nouveau Carré vous propose une soirée **Saravah** avec le grand **Pierre Akendengué**, Pierre et Dominique **Barouh** et **Aram** (16 F), et le Centre Americain un hootenanny avec le jovial gratteur de blues **Chic Streetman**.

Jeudi 2 octobre

Les **Tibétains** frappeurs sont toujours aux Bouffes du Nord, ce qui n'empêche pas le Nouveau Carré d'inviter **Jack Treese**, un Américain qui chante le Périgord et joue de la guitare comme personne (6 et 12 F). Aux Blancs Manteaux (ex-Pizza du Marais), on entend **Romain Bouteille** à 20 h 30, et **Bernard Lavilliers**, un sacré chanteur, à 23 heures, jusqu'au 15. A la Cour des Miracles, la Compagnie du Bois Lacté joue **Pique Soleil** tous les jours à 20 h 30.

Vendredi 3 octobre

Les vibrations étranges en provenance des Bouffes du Nord commencent à ébranler Paris, les spectateurs du premier rang connaissent l'extase et Georges Marchais annonce sa conversion au tantrisme tibétain. Imperturbable, le Nouveau Carré organise son hootenanny hebdomadaire nommé **Jam-Hoot**, ouvert à tous les musiciens, entrée 5 F. Le jazz se réfugie au Centre Américain avec le groupe de **Chance Evans**.
Jazz encore et en grande pompe : le **Pablo Jazz Festival**, patronné par **Jazz Magazine** et Europe 1, s'ouvre aujourd'hui à la Salle Pleyel, deux concerts à 19 h 30 et 22 h 30 avec « Jazz at the Philharmonic », constellation d'augustes stars comme **Roy Eldridge, Dizzy Gillespie, Milt Jackson, Joe Pass, Oscar Peterson, Zoot Sims** ou **Clark Terry**.

Samedi 4 octobre

Les **Tibétains** ont décidé de faire léviter la tour Eiffel, ils frappent un grand coup en donnant deux concerts aux Bouffes du Nord, à 16 heures et à 20 h 30. Piquee au vif, **France-Musique** réplique, proposant de gratuites réjouissances autour de la Maison de Radio-France, pour fêter l'inauguration de ses nouveaux programmes . les concerts s'y succéderont toute la journée. Nous retenons particulièrement l'excellent groupe folk **Mélusine**, à 9 h 30 dans le grand hall, les chanteurs **Bernard Lavilliers, Daniel Lalou** et **Roger Siffer** à 17 heures au Studio 104, la musique électro-acoustique du G.R.M. à 19 heures au foyer B, et un succulent concert de musiques extra-européennes à minuit (Studio 103) avec **Narendra Bataju** et **Krishna Govinda** (sitar et tabla), **Mchammed Hamman** (ensemble égyptien avec chanteur accompagné par le 'oud, le kanoun et le toumba) et **Lamine Konte** (kora sénégalaise). Et ce n'est pas tout ! France-Musique anime egalement les jardins du Trocadéro d'une

Mardi 7 octobre

Encore deux concerts du **Pablo Jazz Festival** à la Salle Pleyel, même programme et mêmes heures qu'hier. Au Nouveau Carré, les mardis sont consacrés à la chanson, avec ce soir **Jean-Michel Caradec** (8 et 16 F). Du mardi au samedi, à partir d'aujourd'hui et jusqu'au 25, **Romain Bouteille**, qu'il est inutile de vous présenter, fera le « cracheur de phrases » à 18 h 30 au Théâtre Montparnasse, rue de la Gaîté. A 21 heures, **Roger Siffer** lui prendra sa place, oh le vilain. Le G.E.R.M. joue **John Cage** à la Porte de la Suisse, 9, rue Scribe à 21 heures.

Mercredi 8 octobre

Crazy Cajun est l'invité du hootenanny au Centre Américain. Ceux de la soirée « jazz et blues » au Nouveau Carré ont des noms prestigieux : **Bessie Smith, Lionel Hampton, Fats Waller, Count Basie, Billy Holiday, Louis Amstrong**, etc. ; vous ne verrez que leur image, dans une série de films inédits, mais les bandes son, miam miam.

Jeudi 9 octobre

Curieuse soirée au Nouveau Carré, les chansons douceâtres d'**Hervé Cristiani** et le folk robuste de **Phil et Emmanuelle Fromont**, places 6 et 12 F. Au Centre Américain, **le Danse Théâtre Expérience** ne donne probablement pas dans le tango ou le tamouré.

Vendredi 10 octobre

Ni be-bop ni hully-gully, c'est encore le **Danse Théâtre Expérience** au Centre Américain. Si vous jouez le tango, le tamouré, le be-bop ou le hully-gully, une seule adresse, le Nouveau Carré dont le **hootenanny** est ouvert à tous les musiciens, même les mauvais (5 F).

de la graine. Et la **fête des immigrés** commence à la Cartoucherie de Vincennes (voir le programme demain). Au Grand Palais, l'Afrique vous attend : **Lucky Zebila**, la fête au village à 17 h 30, **Jeanine Claess** la danseuse folle et le percussionniste **Guem** à 18 h 30.

Dimanche 12 octobre

Ils sont venus, ils sont tous là.... 31 organisations de travailleurs immigrés et autres comités de soutien à tous les peuples du monde entier organisent pour vous une gigantesque **fête anti-impérialiste**, ce qui n'exclut nullement, bien au contraire, la musique d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine, et d'autres réjouissances gastronomiques. Tout cela à la Cartoucherie de Vincennes, une vraie poudrière ! L'Afrique est toujours au Grand Palais, **Lucky Zebila** à 16 heures, **Jeanine Claess** et **Guem** à 17 heures.

Lundi 13 octobre

Amateurs de musique cajun, **Ralph Richards** vous attend au Théâtre Présent.

Mardi 14 octobre

Qui est **Alain Gallet** ? « Pop, rock en français » me susurre le programme que j'ai sous les yeux. En tout cas, il pope et rocke au Nouveau Carré et ça coûte 8 et 16 F.

Mercredi 15 octobre

Si je vous dis « ya bon », vous répondez sans hésiter **Saravah**, et vous avez raison, et vous vous rendez au Nouveau Carré pour écouter **Chic Streetman, David McNeil** et **Steve Lacy**, pour 16 F, soit 5,3333333 F par artiste, ce qui est un placement en or. Et si je vous dis **New Bluegrass Connection**, vous répondez, « moi y'en a aller ce soi' au hootenanny du Cent'e Amé'icain ». Changement de programme

zanglo-saxons illustres. Et puis tous les Français croustillants du moment, je prends mon souffle : j'y vais : **Higelin, Ribeiro Bérangel Mahjun Kool Gool, Plat du Jour, Cortex, Robert Wyatt Hamsa Music, Frenchies, Little Bob Story, Hanuman, Roger Siffert, Gwendal, le Cuarteto Cedron, Bernard Lavilliers**, puis une pluie de comiques (**Bedos, Rufus Boutcille**) et une invasion de troupes de théâtre. Qui dit mieux ? Si vous arrivez à vous arracher une minute, filez donc à la Mutualite, non pas pour un meeting mais pour assister à la énième **Convention de la bande dessinée**, qui dure la toute la journée. Tenez, à ce propos, il paraît qu'il y a une petite chose très drôle qui vient de paraître ; cela s'appelle **Tousse Bourin**, c'est fait par une bande de malades qui ont nom Loro, Letendre, Loisel, ça coûte 6 F (40, rue Marceau, 94200 Ivry-sur-Seine, tél 489-04-75).

Dimanche 19 octobre

La **Fête de Rouge** continue de plus belle, dans la joyeuse et bordélique ambiance de ce genre de fêtes, les groupes se succèdent sur les scènes, les stands vendent leur salade, les freaks déambulent, Mouna fait son cirque et tout le monde est content. J'ajoute que **No Mad** est responsable de la programmation, tous les bons groupes font partie de **No Mad**, les mauvais peuvent leur téléphoner au 606-18-18.

Mardi 21 octobre

Hélène Martin chante Aragon et ne vend pas de glaces, ni vanille ni citron, tout ça au Nouveau Carré.

Mercredi 22 octobre

Jazz et blues au Nouveau Carré, **hootenanny** au Centre Américain (l'invité est **Hervé Cristiani**), rien à signaler mon capitaine.

Un petit tour dans le 14e

Profitez des derniers beaux jours, allez vous promenez dans le 14e arrondissement : sur un périmètre de quelques rues, une étonnante concentration d'activités parallèles et bizarroïdales vous attendent. Jetez un coup d'œil dans la ruelle débraillée et verdoyante du 50-52 rue Vercingétorix. Un peu plus loin, au 57, interrogez-vous sur les poutrelles de Notre-Dame-du Travail, la seule église conçue dans les ateliers du grand Eiffel. Encore plus bas, au 103, Sun Records **vend sa production et celle de quelques autres petites marques de free jazz. Au 105, c'est le** Moulin de la Vierge, **son pain et ses disques Virgin à 25 F (le nouveau** Can **« Landed », est arrivé).**

Ensuite, tournez rue de Gergovie, dépassez les pistes de pétanque. Au 19, un restaurant pour freaks, menu à 15 F, joli décor et bonne musique : Utopia. **Au 21, une superbe façade peinte de couleurs éclatantes, tout comme celle de la rue Decrés un peu plus loin. A cinquante mètres, la rue François-de-Pressensé s'orne de l'étonnant** Entrepôt, **trois cinémas, un restaurant et une librairie cinéma-B.D. underground très bien achalandée. La rue Boyer-Barret est à trois pas, le cinéma** Olympic **est en train d'installer un bar et une boutique d'artisanat. L'artisanat s'installe un peu partout :**

série d'aires à musique (folk, jazz, etc.), propose des films musicaux à la Cinémathèque, dont le « Keep on rockin » de D.A. Pennebaker à minuit, et enfin, ô joie, ô merveille,

France-Musique passe en couleur

Quelle époque mon dieu quelle époque. Tout fout le camp. Ma sieste, autrefois, comment la faisai-je ? Grâce à France-Musique. Je m'endormais vite et ronflais à poings fermés pendant de longues heures. Fini tout ça. Du rock, de la musique indienne et des voix diaboliques vous susurrant à l'oreille des propos à faire rougir. Voilà. Ils ont mis la radio en couleur et nous en perdrons le sommeil. Car il serait criminel de rater, par exemple, la Nef des Fous, **une série d'émissions de** Robert Cordier **(le cinéaste d'Injun Fender, souvenez-vous) consacrés à nos grands morts favoris, Janis, Jimi, Brian et les autres. Ça commence le mardi 7 octobre, de 22 h 30 à 23 h 10, mercredi 8, jeudi 9 et encore mardi 14, mercredi 15 et jeudi 16. Pour vous épargner une descente trop brutale ces émissions seront suivies, jusqu'à deux heures du matin des plus belles fleurs du rock de ces dix dernières années.**

Les autres soirs après minuit l'antenne sera livrée aux barbares. Musiques africaines ou asiatiques, instruments rares, voix. Des nuits que nous passerons sur des nuages ou sur des tapis volants, une discothèque sans frontières.

Et ces voix anonymes **(pas pour tout le monde) et** sentimentales **qui le samedi après minuit vous font déjà comprendre que le dimanche est là, loué soit le Seigneur, en vous donnant comme un cadeau leurs rires et leurs musiques préférées.**

A chaque heure sa surprise. 17 h 30 Ecoute **(jusqu'à 19 heures), supervisé par** Pierre Lattès, **c'est un impératif, et tu entendras** Marc Moulins **et ses petits dossiers mi-figue mi-raisin sur les chanteurs ringards, les radio-catastrophes et la fin du rock. Oh comme je crains d'en oublier. Tenez, j'allais omettre** Lentin **lui-même, avec sa musique médiévale le samedi à 19 h 15, et quelques nocturnes planantes, les 7, 8 et 9 octobre.**

Bien sûr, bien sûr, et personnellement je m'en réjouis, car après tout il m'arrive d'aimer Mozart ou Bach autant que Captain Beefhart ou Tangerine Dream, le classique occupera solidement certains après-midi (14 heures à 17 heures) et les débuts de soirée (19 heures à 22 h 30). Que ceux qui n'aiment pas en profitent pour vaquer à leurs petites occupations ou traîner dans les concerts. Mais faites attention à ne rien rater. Dès le début du mois de novembre par exemple ce fou feuilleton de science-fiction, les fouleurs de paroles, **d'Alain Lacombe sur une musique de** Richard Pinhas **sera diffusé vers 18 heures tous les jours. Gardez l'œil au programme et l'oreille au poste, nous vous y aiderons, c'est juré.**

J.P.R.

France-Musique émet de 17 heures à 2 heures du matin sur Modulation de fréquence **entre 89 et 99 m.**

ô divine surprise, un concert gratuit de **Can** au Palais de Chaillot à 21 h 30. Pour voir ces diaboliques Allemands, il faut retirer les invitations entre le 29 septembre et le 2 octobre, de 11 heures à 19 heures, aux caisses du Théâtre de Chaillot. Merci France-Musique, véritable Père Noël des mélomanes parisiens ! N'oublions pas la soirée « free music » au Nouveau Carré : ce soir, **Steve Potts** et son groupe **Recent History,** 20 h 45, 12 et 20 F.

Dimanche 5 octobre

Les **Tibétains** donnent un dernier concert aux Bouffes du Nord à 16 heures, avec la participation exceptionnelle du yéti en personne.

Lundi 6 octobre

Le « Pablo Jazz Festival » envoie sa deuxième livraison : **Ella Fitzgerald,** le trio de **Tommy Flanagan** et le grand orchestre de **Count Basie,** deux concerts à la Salle Pleyel à 19 h 30 et 22 h 30.

Samedi 11 octobre

Guitaristes, allez écouter la « free music » de **Derek Bailey** au Nouveau Carré et prenez-en

aux Blancs Manteaux : à partir de ce soir, **Jacques Willeret** à 20 h 30, **Joël Favro** à 22 heures et **Pierre Tisserand** à 23 heures.

Jeudi 16 octobre

Béni soit ce jour, car le Musée Guimet reprend ses délectables concerts de musique orientale, avec une soirée qui s'annonce mémorable : **Mohammed Hammam,** un chanteur nubien, avec ses musiciens (oud, kanoun et tumba — luth, cithare et tambour) (places entre 10 et 25 F — 10 F si vous êtes étudiant et adhérent). Comme l'avenir de ce calendrier semble compromis, j'en profite pour vous allécher déjà avec les concerts du mois suivant : on entendra un des « grands » incontestés du sitar indien, **Nikhil Bannerjee,** les 6 et 13 novembre, un spectacle d'**arts traditionnels japonais** (art du bouquet, cérémonie du thé, calligraphie, musique et danse) le 12 novembre, les danseuses **Rajika Puri** (une Indienne) et **Kumari Malavika** (une Française, comme son nom l'indique) le 4 décembre, et surtout, et là je saute au plafond, que dis-je, je grimpe aux rideaux, **Hariprasad Chaurasia,** fabuleux flûtiste, les 25 et 29 novembre.
Je redescends doucement vers le plancher pour mentionner une soirée folk au Nouveau Carré avec **Pat Woods** et **François** et **Laurent Vercambre** (6 et 12 F), et trois courts métrages sur le **karaté** au Japon (du sérieux, pas du Bruce Lee) au Centre Américain.

Vendredi 17 octobre

Les courts métrages sur le **karaté** au Japon passent une seconde fois au Centre Américain, et le Nouveau Carré propose sa **Jam-Hoot** hebdomadaire (5 F). Attention, salles de concerts, la télévision vous fait une concurrence redoutable en diffusant le répugnant et fascinant **Freaks** de Tod Browning (1932), entièrement joué par d'authentiques monstres de foire (ciné-club, Antenne 2, 22 h 35).

Samedi 18 octobre

Au Nouveau Carré, **Saheb Sarbib** est l'invité de la soirée « free music » mais il risque bien de passer inaperçu, car un mirobolant festival s'offre aujourd'hui et demain pour étancher provisoirement notre fringale de bonne musique : après la fête de l'Huma, la fête de Libé, la fête de Politique Hebdo, la fête du P.S.U. et la fête de Lutte Ouvrière, voici la **Fête de Rouge,** aux halles de La Villette (métro Porte de Pantin). Au menu : **Captain Beefheart, John Cale, Henry Cow** et **Osibisa,** voilà pour les

tissages au 121, rue du Château, admirables coussins au 102 de la même rue, prenant en sandwich le Baubo, restaurant freaky, et le théâtre de Plaisance.

Signalons encore une boutique zen, 46, rue Pernety (objets japonais, livres cours, bouffe japonaise), des produits et des brochures macrobiotiques, 42, rue Raymond-Losserand, et un marchand d'aliments et d'épices orientaux au 54 rue de l'Ouest, gorgée d'odeurs délirantes. En redescendant sur la rue de l'Ouest, jetez encore un œil à la Tuile à Loup, 90, avenue du Maine, vertigineux assortiment de bouquins sur les provinces françaises, les contes, les folklores, l'artisanat et le reste. En passant vous aurez découvert vingt nouveaux endroits poussés comme des champignons depuis ma dernière visite (hier). Et puis c'est le pied de marcher un peu, non ? Une fois de plus, merci Actuel !

Jeudi 23 octobre

A ma gauche, tous les dadiphiles se retrouvent au Nouveau Carré pour voir et toucher leur idole **Marcel Dadi.** A ma droite, tous les jazzomaniaques prennent le métro (ligne de Sceaux), descendent à Massy-Palaiseau ou à Baconnet et se dirigent comme un seul homme vers le Centre socio-éducatif (le parcours est fléché), où se tiennent les premiers concerts du premier et superbe festival de jazz de Massy. A 18 h 30, **Mal Waldron** (piano solo) **Siegfried Kessler, Christian Vander** et **Saheb Sarbib.** A 21 heures, hommage à Charlie Parker avec le trio **Georges Arvanitas** plus **Ted Curson** et **Phil Woods,** le **Berry Hayward duo, Dexter Gordon** et cinq musiciens bop (**Paul Chambers** ou **Philly Joe Jones** à la batterie !) et le big band de St-Germain-en-Laye.
Messie chrétien et messie pop, deux films féroces, **Marjoe** et **Privilege** au T.E.P. à 20 heures.
L'épouvantable **Dieter Schnebel** présente son « Maulwerke », symphonie pour bouches tordues, aux Bouffes du Nord à 20 h 30.

Vendredi 24 octobre

Mais que deviendront les Parisiens si les concerts se prolongent tard dans la nuit (ce qui se produira à coup sûr) ? Qu'ils ne craignent point, un service de retour est assuré par le festival de Massy. 18 h 30, au Centre socio-éducatif : **Martial Solal** et le trio **J.-P. Masse.** A 21 heures, au Centre omnisports **Cortex, Sartan, Jeff Gilson,** le groupe d'**Archie Shepp** et l'**Organic Music** de **Don Cherry** (avec **Frank Lowe, Ed Blackwell, J.-F. Jenny-Clarke...**).
Le scandaleux **Dieter Schnebel** récidive aux Bouffes du Nord.

Samedi 25 octobre

Mais combien valent les entrées au festival de Massy ? 10 F pour les concerts de 18 h 30, 25 F pour ceux du soir, et plusieurs forfaits, dont celui qui permet de tout voir pour 100 F. Renseignements au 920-57-04. Le programme d'aujourd'hui : à 18 h 30, **Bobby Few** et **Irène Schweitzer.** A 21 heures, **Trijuns, Triode, ICP Big Band, Henry Cow, Max Roach** et (sous réserves) **Billy Harper.**
Au Nouveau Carré, free music, avec **Noah Howard** quintet.
Aux Bouffes du Nord, la « Schulmusik » de **Dieter Schnebel,** le grand chenapan de la musique contemporaine.

Dimanche 26 octobre

Apothéose du festival de Massy : à 15 heures, un « guitar workshop » avec notamment **Derek Bailey, Boulou Ferré, Gérard Marais.** A 21 heures, l'ensemble de **Jacques Berrocal, Michel Portal** avec **Roswell Rudd, Barre Phillips** et **Daniel Humair,** le groupe de **Frank Wright,** le sextet d'**Ornette Coleman** et peut-être **Terry Riley.**

Lundi 27 octobre

Quand on s'appelle **Eddie Louis** on ne peut que jouer du jazz et du bon jazz, s'il vous plaît. Allez-y voir vous-mêmes au Théâtre Présent à 21 heures.

Mardi 28 octobre

Chanson au Nouveau Carré, avec **Michel Zacha,** qui nous a prêté ses deux albums — et on ne les lui a toujours pas rendus, ce qui prouve qu'ils nous plaisent bien (8 et 16 F).

Mercredi 29 octobre

Troisième soirée **Saravah** du mois au Nouveau Carré. Ecoutez leur dernier album, le « Do not lean out of the window » de **Larry Martin,** il craque bien sous la dent.

Une nouvelle œuvre d'**Olivier Messiaen,** on pourra dire « j'y étais » pendant les vingt ans à venir : « Des canyons aux étoiles » au Théâtre de la Ville à 20 h 30.

Et voici les adresses des lieux de plaisirs les plus cités dans notre calendrier de ce mois.

Centre américain, 261, bd Raspail, ODE. 99-92.
Salle Pleyel, 252, rue du Fg-Saint-Honoré, 227-88-73.
Théâtre Présent, 211, bd Jean-Jaurès, métro Porte de Pantin, 203-02-55.
Musée Guimet, 19, avenue d'Iéna, 723-61-65.
Bouffes du Nord, 209, rue du Fg-St-Denis, 280-28-04.
Nouveau Carré, 5, rue Papin et 70, rue de Réaumur, 277-50-97 Les concerts y ont lieu à 20 h 45.
Théâtre National de Chaillot, place du Trocadéro, 704-86-80.
Blancs Manteaux, 15, rue des Blancs-Manteaux, 887-97-58.
Cour des Miracles, 23, avenue du Maine, 548-85-60.
T.E.P., 17, rue Malte-Brun, 636-79-09.
Théâtre de la Ville, place du Châtelet, 887-35-39.

Banlieue

Antony

De ses grands doigts arachnéens, **Memphis Slim** pianotera le blues le 15 au théâtre Firmin-Gémier (237-31-19).

Asnières-sur-Oise

Allez méditer à l'abbaye de Royaumont, si vous ne rencontrez pas Dieu derrière un pilier, vous verrez en tout cas un concert **Bach - Monteverdi - Schönberg** le 4 et **Martial Solal** le 11, places de 10 à 25 F, renseignements au 470-40-18 — notamment sur le service de cars aller et retour pour les Parisiens.

Bobigny

Très beau concert pas cher le 17, **Œdipe** et **New Bluegrass Connection** à la salle des fêtes pour 5 et 8 F.

Kata, Kata, Katalogue

Ça y est ! Le voilà ! Depuis le temps que l'idée avait été lancée dans les colonnes de la presse que l'on appelait alors « underground »... Rappelez-vous : c'était l'bon temps ! — Bref, tout ça pour vous dire que les temps, justement, ont changé. Le Mouvement — s'il en reste un — se technologise ; comment dire ?... s'utilitarise. Finies, les grandes envolées théoriques sur la Contre-culture, la Nouvelle Culture et toutes ces choses qu'on écrivait avec des tas de majuscules... L'époque est aux réalisations CONCRETES, folks !

(Les Chœurs) :

— Mais de quoi s'agit-il ?

— M'enfin... du CATALOGUE DES RESSOURCES ET SOURCES D'INFORMATIONS.

Qu'y aura-t-il dedans ?... En vrac : des « herbographies » de plantes médicinales ; des calculs pour la construction de domes et de zomes, ou la résistance des matériaux ; des calendriers de semis ; des tableaux comparatifs de métiers à tisser de professionnels, des plans d'éoliennes et chauffe-eaux solaires, comme s'il en pleuvait ; la codification des additifs alimentaires ; des péniches en coupe ; et même les horaires des derniers métros (encore un « trip » parisianiste), au cas ou vous seriez bloqués à 0 h 54 chez un copain... qui possède (ra) le CATALOGUE ! Et beaucoup d'autres choses encore, le tout saupoudré de courts extraits de textes de loi, histoire de rendre le machin encore plus pratique. Tout ça référant à des bouquins, des revues, des organisations et des fournisseurs. Il sort en librairies fin octobre, mais les petits malins peuvent le retenir encore quelques temps en souscription, au prix (avantageux) de 36 F, frais de port inclus. Envoyer chèque ou mandat à l'ordre de « PARALLELES », 47, rue Saint-Honoré, 75001 PARIS.

Province

Angres (62)

Ils le mijotent depuis des mois, ils en rêvent la nuit, et voilà qu'il va enfin avoir lieu, le festival **Music Forum,** consacré à la « musique progressive » et aux bons groupes français, avec **Kool Gool, Camizole, Mad, Samouraï** et **Mythe Xero.** Ce sera le 28 décembre. En attendant, on peut leur écrire au 27, rue Marcel-Leclerc, 62143 Angres.

Auxerre

La M.J.C. aime bien les groupes pop, Saint Jimi et Sainte Janis intercéderont pour elle le jour du jugement. En octobre, elle invite **Carpe Diem** le 3, **Pulsar** le 11 et **Œdipe** le 18.

Avignon

Le Théâtre du **Chêne Noir** joue ses « chants pour le delta, la lune et le soleil » les 10 et 11, sa « Befana » les 17 et 18, et invite le **Cuarteto Cedron** et ses tangos fuligineux le 25. Heureux Avignonnais !

Bordeaux

On nous signale deux concerts, mais nous ne connaissons pas l'endroit : **Kraan** (un bon groupe allemand dont les albums rappellent curieusement East of Eden) le 13, et une soirée **Saravah** avec toute cette merveilleuse bande et ses dessins animés planants, le 18. A l'affût !

Chaumont

Chouette concert le 10, avec **Hamsa Music** et **Nasaf,** chic chic chic !

Colmar

Très mauvais concert le 3, avec **Mahjun,** pouah ! Non, non, c'est une blague, ils sont très bons, les petits Mahjun.

Fontenay-le-Comte

Quand la Bretagne vient en Charente, que sortent de derrière les fagots les vieilles bouteilles de pissotte et le Pinaud généreux : **Gilles Servat,** le 14, au Théâtre municipal.

Laval

Gabriel, Marie ? Hein ? Quoi ! Oui, **Malicorne** au Théâtre municipal le 3.

Lyon

Voulez-vous voir le zizi de Léon Mercadet ? Richard Belfer dans un état indescriptible ? Jean-Pierre Lentin martyriser un accordéon et brailler « The End » (version Nico) à tue-tête ? Jo d'Albert et sa Fanfare) jouer du saxophone pour un torrent balinais ? Les flics cingalais danser le cha-cha-cha à dix mètres de quelques zouaves qui se suspendent à des crochets par la peau du dos ? Le grand flash et la grande niaiserie de l'Orient pour touristes freaky ? Alors courez voir **La Route,** le film de Bizot, au Cinématographe (44, cours Suchet, tél. : 37-24-84), les 1er, 2 et 3 octobre à 18 heures, le 4 à 13 h 45, le 5 à 18 heures et 21 h 40, le 6 à 13 h 45, et la même chose la semaine suivante.

Pour vous remettre de vos émotions, **Mahjun** et **Kraan** vous chatouilleront de leur rock velu le 9, sans oublier **Fruupp** et **Guidon Edmond et Clafoutis** le 2, bonnes soirées !

Metz

Contre vents et marées, **LSD** (Le Soleil Dominerait) repart plus glorieux qu'il jamais : théâtre le 4 avec **Il pleut, si on tuait Papa Maman** par les Baladins du Rhin. Le 11, conférence d'un jeune chercheur sur les O.V.N.I. et les extra-terrestres, avec des diapos de soucoupes volantes, si ça n'est pas planant, alors qu'est-ce qu'il vous faut ! Le 25, rock avec le **Grosse Catastrophe Orchestra.** Le 1er novembre, blues avec **Chic Streetman,** « ce mec, c'est un soleil », m'a dit Barouh. Et ça continue le 8 novembre avec **Pierre Hanot** (blues lotharingien), le 15 avec **Frenchies,** et bientôt du **ciné-rock** et **Pierre Akendengué,** houla houla houla que tout ça fait mal !

Montluçon

Je ne m'abaisserai pas à concocter un calembour péteux sur **Kraan,** c'est un bon groupe allemand, vous ne tirerez rien de plus de moi ! Aïe ! Bon, O.K., j'ajoute qu'il passe le 14.

Nancy

Qui verra-t-on au Jazz Pulsations 75 ? Absolument **tout le monde !** Vous ne me croyez pas ? Le 10, **Freddie King.** Le 11, concert de gospel songs et « Jazz at the Philharmonic » (Gilles-

Orléans

On nous signale l'ouverture sous peu d'une **Vidéothèque** au Centre culturel, Carré St-Vincent, tél. : 87-90-87. Et que les idiots qui ne savent pas ce que c'est ne posent pas de questions bêtes ! Une vidéothèque, c'est comme une cinémathèque, sauf que l'écran est plus petit, puisqu'il s'agit d'un poste de télévision...

Poitiers

Hélas ! Actuel ne sera plus là en novembre et je ne pourrai pas dire tout le bien que je pense de **Rémi Boinot,** un des personnages les plus fulgurants que j'ai rencontré ces cinq dernières années actuéliques, le responsable de fameux pieds comme le ciné-club Varlope et le festival Equinoxe. Il expose en novembre dans une galerie de Poitiers avec son compère Luc le photographe et c'est beau à pleurer. Si seulement je me rappelais le nom de cette galerie... N'importe, renseignez-vous et ne le ratez pas. On s'y verra sûrement.

Reims

Influencé par Deauville, Reims se lance aussi dans le jeune cinéma américain. Mais sous forme de week-end à la M.J.C., les 25 et 26. Tout plein de bons films sont attendus : **Kid Blue** avec Denis Hopper, **La Dernière Corvée** avec Jack Nicholson, **Le Soldat qui déclara la paix** un film très intéressant, **Daisy Clover** et **The Nickel Ride,** deux films de Robert Mulligan **(Un été 42)** et enfin **King of Marvin Garden** encore avec Jack Nicholson ! L'Italie décadente sera là le 31 avec le **Décameron** de P.P. Pasolini.

Un peu de miouzique à présent, per favor. **Zao,** le grand **Zao,** avec son quatuor à cordes apprivoisé, le 2 octobre, merci Music Action. Et les incroyables **moines tibétains** à la Maison de la Culture (3-5, chaussée Bocquaire), le 11,

Ils tournent, ils tournent

FRUUPP, groupe anglais qui a beaucoup écouté Genesis, et GUIDON EDMOND ET CLAFOUTIS seront ensemble à Grenoble le 1er, à Lyon le 2, à Forbach le 3, à Uckange le 4 et à Verdun le 5.

LITTLE BOB STORY, king of the french rock, au Trait le 4 et au Havre le 5.

CASTELHEMIS, les petits chanteurs qui iront loin, le 3 à Montfermeil (M.J.C.).

TRI YANN, les Malicorne celtiques, le 23 à Evron, le 24 à Evreux, le 25 à Flers et le 26 à Saint-Sever.

GOLGOTHA, groupe crucifié, le 2 à Saint-Hilaure du Touvet, les 3 et 4 à Autrans (club La Forge), du 10 au 14 à Bruxelles, le 17 à Autun, le 18 à Macon (à la M.J.C. avec Pulsar), le 23 à Albertville, le 24 à Aix-les-Bains, le 25 à Annemasse, le 30 à Saint-Claude (39) et le 31 à Lons-le-Saunier.

NEW BLUEGRASS CONNECTION, le 11 à Saint-Nazaire, le reste est disséminé dans le calendrier.

Enfin, pour la bonne bouche, ZAO avec quatuor à cordes, le 7 à Amiens (M.J.C.), le 10 au Havre (M.J.C.), le 18 à Cherbourg (Théâtre) et le 24 à Lille (M.J.C.).

Créteil

Vous ne serez plus le même après avoir vu et entendu les **moines tibétains** à la Maison des Arts le 7. Si vous craignez les sensations fortes, rabattez-vous sur **Memphis Slim** le 14.

Livry-Gargan

Pour 8 F, **Œdipe** vous psychanalyse vite fait à la M.J.C., le 25 à 21 heures.

Malakoff

Une grosse bise au Théâtre 71, qui nous offre des chants populaires marocains avec **Damraoui** et ses compagnons le 11, de bons films comme **Aguirre** le 18 et **la folle de Toujane** le 25, et une rencontre du jeune théâtre du 21 au 24. Ceux qui n'auront pas vu Aguirre seront pendus. Hugh !

Marly-le-Roi

Bachdenkel, le plus français des groupes anglais, joue à la M.J.C. Jean-Vilar le 11 à 21 heures.

Massy

Un apéritif : **Frenchies** le 11 au Centre culturel. Un dessert : **Mahjun** au même endroit le 4 novembre. Et un énorme plat de résistance : le 1er **festival indépendant de jazz de Massy**, du 23 au 26 octobre, avec **Archie Shepp, Don Cherry, Max Roach, Ornette Coleman, Terry Riley, Michel Portal, Frank Wright** et mille autres (le programme jour par jour dans le calendrier Paris).

Saint-Michel-sur-Orge

Folk et re-folk : **Cargo** et **Hervé Cristiani** le 3 et le groupe flamand **Rue du village** le 18, c'est la M.J.C. qui organise mais ça se passe à la salle des fêtes à 21 heures, entrée 5 F.

Yerres

Ils auraient pu s'appeler M.J.C. comme tout le monde, mais non, c'est le « Centre éducatif et culturel de la vallée de l'Yerres », et pan, qui nous propose un festival **Berlioz** le 4 à 20 h 30, **Jacques Bertin** (à qui Jacques Chancel disait : « Vous n'êtes pas un chanteur marginal, vous êtes un chanteur à part ») le 11 à 21 heures, et un fameux groupe de musique ancienne, les **Madrigalistes de Prague**, le 25 à 20 h 30.

La Roche-sur-Yon

Iaouli Iaoule chauffe la Breizh, **Gilles Servat** au Rex, le 15 à 21 heures

Limoges

Le cinéma **Lido** a décidé de réagir et de ne plus passer de gerbes imbitables sur son bel écran perlé. Ainsi, dès le 30 septembre, il propose **Moulin Rouge** de John Huston. Puis le 14, **Aguirre ou la colère de Dieu**, qui, quand on l'a vu à Paris, était avec Klaus Kinski (cf. « Actuel » n° 52). Le 21 ce sera **Lola Montès** de Max Ophüls. Enfin le 28, personne ne prendra de somnifères puisqu'il y aura celui de Werner Schroeter, **La Mort de Maria Malibran**. Quant à **Malicorne**, il est attendu un de ces jours, mais lequel et dans quelle salle, bien malin celui qui le saura 2 jours avant !

Le myope

Déjà ou enfin ? 1960 a fait certains d'entre nous comme d'autres 1968. Personne n'en soufflait mot. Jean-Paul Dollé a pris le risque de raconter ses vingt ans : avec lui nous nous reconnaissons myopes.

Une vie dansait le rapide avec Maxime Saury dans les caves embrumées du Tabou et du Montpensier. Les filles portaient nouvellement des bas sans couture et c'était un rare et difficile plaisir que de pouvoir le sentir à la main. Un jeu consistait à remonter le boulevard Saint-Michel vers la grotte des merveilles, Capoulade, en saluant le plus de gens possible. Il avait 18 ans, fumait des Baltos ou des Celtiques ; « t'embrasse comme une saucisse », disait Lemy Caution à la môme Vert de Gris, et Jean Dartois portait des jeans en tuyau de poêle.

Une autre vie ailleurs, dans les banlieues, distribuait des tracts aux sorties de métro et militait contre la « sale » guerre d'Algérie. Jean Dartois — Jean-Paul Dollé au temps des grandes illusions — quitta l'une pour l'autre au comptoir du Drapeau, un bistrot qui faisait l'angle, sous le cabinet de son père, le bon docteur, en se saoulant en compagnie d'une image de militant du P.C. qui avait les yeux clairs et l'accent espagnol : Maurice Permanent.

Ici commence la lutte contre l'ange, les révélations quotidiennes sur la tiédeur du parti dans le combat contre la guerre et l'abjection des tortures pratiquées par les fils de France. J. Dartois supporte mal ces demi-mesures de la pratique, lui qui venait offrir sous ses blazers de bourgeois un cœur gros de vérités théoriques à la classe ouvrière.

Il remettra le Parti à sa place, dans le musée des illusions, après avoir quitté ses copains des réunions fiévreuses et la bibliothèque de la Sorbonne où Judith rayonnait de beauté. Son père, le docteur de la ville qui a réussi, l'accompagne dans les plaines du Nord et l'on renouera timidement avec la glèbe lourde de la réalité au bord des fosses familiales, dans la vraie chaleur des assemblées paysannes. Jean Dartois va liquider le mal qu'il a pensé de son père afin, merveille, de pouvoir l'aimer avant qu'il ne soit trop tard.

Il faut parfois se délivrer du roman de ses vingt ans. **B.K.**

J.-P. Dollé, éditions Grasset.

Artaud.. ..etc Anthologie de la
Breton.. ..etc Nouvelle Culture..
Freud.. ..etc PARAPLUIE.180
Ginsberg ..etc pages de grands
Lou Reed..etc textes INEDITS
Warhol..etc PRIX SOUSCRIPTION, 19f
(PLUS 4francs de port)

Bon de Souscription à nous expédier à PARAPLUIE
42 rue René Boulanger, 75010 Paris

NOM ----------
PRENOM ----------
ADRESSE ----------

VILLE ----------
Paiement: 23f chèque mandat Signature ----------

pie, Oscar Peterson, Milt Jackson, Roy Eldridge, etc.). Le 11, **Chris McGregor, Brotherhood of Breath**, pied fabuleux à ne rater sous aucun prétexte, et, tenez-vous bien, reconstitué après cinq ans, le **Centipede** de **Keith Tippett**, cuivres, cordes et chœurs, 40 exécutants ! Le 13, parade New-Orleans dans les rues le matin, **Siegfried Kessler, Joachim Kuhn** et une soirée blues et dixieland avec plein de vieux nègres encore verts. Le 14, **Matchi Oul Big Band, Confluence**, la crème du jazz polonais dont **Michaël Urbaniak**, le McLaughlin polonais (si, je vous jure !). Le 15, **Philippe Nedjar, Cohelmec, Zao, Pork Pie** et **Newtone Experience**. Le 16, **Swing Machine**, une bop session avec **Ted Curson, Chris Woods, Mal Waldron**, etc., **Michel Portal New Unit** et **Byard Lancaster**. Le 17 **Pierre Akendengué** (oh !), **Dollar Brand** (ah !) **Utopic Sporadic Orchestra** avec **Christian Vander**. Le 18, **Tarpa, Albert Mangelsdorff, Stomu Yamash'ta, Lionel Hampton, McCoy Tyner**. Le 19, **Martial Solal, Steve Lacy, Noah Howard, Stéphane Grapelli, Sven Assmussen**, et la « Stanislas Pulsative Suite for strings » de **Michel Colombier**. Enfin, le 20, **Ella Fitzgerald** et le grand orchestre de **Count Basie**. Plus des films (gratuits) et des ateliers instrumentaux ! Renseignements : Comité des Fêtes, hôtel de ville de Nancy, tél. : (28) 52-89-33, postes 448 et 475.

Et s'il vous reste un peu de temps et quelques sous, sachez que le Centre Culturel Lorrain (22, rue Charles-III), présente **Pierre Hanot**, ses chansons hypnotiques et ses calembours frémionesques le 3, le **Bayou des Mystères** (rock cajun !) du 14 au 18, **Chic Streetman** le 24, **Grosse Catastrophe Orchestra** et **Dr Bouledogue** le 31. Ah, quel mois, mes aïeux !

Niort

Eh, bonne ville, réveille-toi, péan, péan, voici le Breton barbu qui chante la lande et son peuple : **Gilles Servat**, le 16.

merci Wao ! Et un groupe irlandais dont je n'arrive pas à déchiffrer le nom, ce qui prouve à coup sûr qu'il est très bon. le 28 au Folk Center St-Exupéry, merci Saint Patrick ! Et **Yves Simon** à la M.J.C. les 15 et 16, assez n'en jetez plus !

Rennes

A Rennes, c'est encore pire on ne peut plus souffler entre les excellents programmes de la Maison de la Culture et l'admirable festival organisé par Opaline ! A la M.C., donc, on entend **Sklof** (folk celtic) le 9, **Glenmor** les 14 et 15, **Memphis Slim** le 24 et les **Madrigalistes de Prague** le 28, on s'ébahit sur la « vitromagie » de **Cyrille Davies** les 11 et 12 puis encore un coup du 15 au 19. Quant au festival, attention attention : **Mahjun, Kool Gool, Hamsa Music, Camizole, Castethems, Béa Tekielski, Little Bob Story, Hanuman, Plat du Jour, Ducos + Cadence, Overlaspung** crème des groupes français, et du folk s'il en pleuvait, **la Bamboche, Kirjuhel, Catherine Périer** et **John Wright, Gérard Delahaye, Patrick Eiven, Myrdhin**, tout ça est monstrueux, oui madame, et se passe les 31 octobre, 1er et 2 novembre, avec animations, dans la salle, vente de presse et disques parallèles, whooooooopeee, allez embrasser Opaline de ma part (17 ter, rue des Trentes), sur les deux joues s'il vous plaît.

Rouen

Science-fiction ? Bandes dessinées ? Films ? Cinéma ? Rock'n'roll ? Une seule adresse, **Lumière d'Août**, librairie, 7, rue de l'Ecole.

Saint-Saulve (Nord)

Ça va folker très sec les 11 et 12 à la M.J.C. (tél. 46-82-48), hootenanny le samedi, ateliers et bal le dimanche avec **Phil et Emmanuelle Fromont** et **Claude Lefebvre**.

Thonon-les-Bains

C'est à la Maison des Arts et Loisirs qu'aura lieu, du 4 au 12, le deuxième **Festival du Cinéma Indépendant**. Trois séances par jour permettront de voir une bonne vingtaine de films au prix modique de 4 ou 2 francs par film. L'abonnement coûte 15 ou 25 francs. Roto conseille, entre autres, **Legacy**, qu'il a vu à Deauville, et qui plaira certainement aux petites bourgeoises qui passent leurs journées à se masturber intellectuellement ! Sinon, au même endroit, trois autres spectacles sont prévus : **Timon d'Athènes** dans la mise en scène de Peter Brook, le 3 ; le 16 à 20 h 30, **Taïta**, groupe de musique d'Amérique latine ; et enfin le 21, **Avron et Evrard**, deux comiques associés pour le meilleur comme pour le pire.

Toulouse

Du 23 au 29 octobre, **les Emigrés**, pièce grave et ricanante de Mrozek, se donnera, avec une mise en scène de Roger Blin, au Théâtre Daniel-Sorano. Bienvenida amigos, marhaban, you welcome. Mais où avais-je la tête, le 11 du mois, c'est **Kraan** et son rock qui plaane que vous aurez reçu, Toulousains. Et puis, bonne nouvelle pour novembre, **Henry Cow** sera là le 5 du mois prochain.

Valence

Fidèles à eux-mêmes, au country et à la bonne humeur, le **New bluegrass Connection** vous fera sa musique à la M.J.C., 32, av. Georges-Clemenceau, 43-13-26.

Vesoul

Jack Treese est Périgourdin, Américain, barbu, sympa et guitariste, et il joue le 4 quelque part dans vos murs.

Belgique

Saravah vous envahit, on vous envie, ils seront tous à Bruxelles le 23, à Charleroi le 24, à Arlon le 25. Et le génial **Pierre Akendengué** chante au Chat Ecarlate à Bruxelles le 30

Cinéma

Ce mois-ci, pour essayer de divertir le lecteur endeuillé par la fin tragique d' « Actuel », le cinéma lâche quelques pellicules merveilleuses. Pour nous, et grâce à Pascal Aubier (à qui l'on doit déjà Valparaiso-Valparaiso) il va même jusqu'à entonner Le Chant du Départ. Dans ce film, Brigitte Fossey, Rufus et les autres, montrent combien le cercle de solitude et d'angoisse qui nous entourent peut devenir de plus en plus vicieux. Et cela avec une économie de dialogues rare en ces temps où les scénaristes jouent à faire semblant d'être intellectuels... Pour bien flipper aussi, je vous conseille l'intéressant Histoire de Paul de René Féret, fait en collaboration avec la M.J.C. du Havre. L'histoire de Paul commence le jour où, entrant dans un asile de « fous », il est condamné à ne plus jamais en avoir. D'histoires ! (A partir du 15 à la Clef.) Quant aux fous de S.F., il leur faut voir Phase IV du vieux routier hollywoodien Saul Bass, qui imagine ce qui se passerait si les petites fourmis devenaient grosses et jaunes... Dans un tout autre style, Alexander Whitelaw essaie, avec son premier film, Lifespan ou le Secret de la vie, de percer le mystère de la mort. Le tout avec l'inquiétant Klaus Kinski, que personne n'a oublié depuis Aguirre et une superbe musique originale de Terry Riley. (Dans plusieurs salles, courant octobre.) Mel Brooks, lui, doit percer Le Mystère des 12 chaises dans son deuxième film, tourné après Les Producteurs et juste avant Le Shérif est en prison. Il s'agit d'une course au trésor diabolique à travers toute la Russie au lendemain de la révolution. Comme toujours, c'est complètement délirant. En plus, Mel Brooks s'affiche dans un des rôles principaux, ce qui n'est pas triste du tout !

Pour clore définitivement cette rubrique, j'ai choisi trois gros morceaux. D'abord un film parfaitement honnête, plein de concerts, ce qui est un peu chiant, et de savoureuses séquences comme l'interview par le Jacques Chancel américain de Janis Joplin (c'est le recherché titre du film !) qui se livre ici, cinq ans après sa mort (...) à tous ceux qui phantasment encore sur cette géniale petite bonne femme pleine de boutons. Ensuite, Nashville, le dernier chef-d'œuvre (et je pèse mes mots) de Robert Altman (Mash, Brewster Mac Cloud, etc.). En 2 h 30, il dresse une fresque fabuleuse des Etats-Unis d'aujourd'hui, à travers une ville, capitale du jazz, puis du rock et de la country music : Nashville. (Sortira un de ces jours, dans une grosse quantité de salles.) Enfin, tous les lecteurs mutilés, difformes, obèses ou nains, ainsi que la rédaction d' « Actuel », iront voir cet automne leurs cousins dans le khôlôssal film-délire, attendu depuis deux ans, d'Alexandre Jodorowski : El Topo. Si cette fois on ne nous a pas menti...

ROTO LE RATE

Souvenirs d'en France

Un Godard brisé par la politique, un Truffaut devenu historien, un Chabrol converti dans le policier ; la nouvelle vague des années soixante s'était mollement dissipée dans les sables de la réussite. Rien ne venait secouer le cinéma français, pas de levain dans ces pâtes ourlees de tradition, pétries de platitudes, du tout-venant, du cousu-main : du Lelouch, du Sautet, Enrico et Cie, les jeunes gens avaient du plomb dans l'aile et les producteurs ne les favorisaient guère.

André Téchiné vient de se sortir d'affaire et le seul film neuf de cette rentrée nous parle de la France, de profil, de ses temps forts et sur trente années.

Détails revus et repolis, travail superpréparé, rien au hasard, Techiné disèque le langage que les cousins de province utilisent aux Assemblées de famille, autour des images fixes et vivantes des diapositives de fin de vacances. Une attitude, une démarche, un geste, la course d'un enfant : c'est le Front Populaire. Techiné nous parle de la lutte des classes en un dialogue feutré entre Orane Demasis et Jeanne Moreau sur la réussite des broderies de ravaudage. Il lui suffit d'un plan fixe pour résumer l'imagerie de la Résistance, découvrir les vrais et rares combattants qui feront la gloire des nombreux et faux résistants décorés de la dernière heure. Cliché aussi, au sens fort, pour un dialogue qui ne soutient jamais l'image, mais qui — telles les bulles des bandes dessinées — contient un prolongement du récit. Ecriture neuve parce que le talent opère un choix, fait l'Histoire avec des histoires.

Jeanne Moreau y joue avec superbe, Michel Auclair nous fait regretter de l'avoir tant manqué, Marie-France Pisier nous brise le cœur au bord des lèvres, souveraine et drôle.

B.K.

Petits journaux : c'est pas fini

Début octobre, dans les kiosques et chez les marchands de journaux, « L'Officiel du chômage » : seize pages offset, 60 000 exemplaires, format demi-tabloïd, papier journal. Réalisé intégralement par une équipe de bénévoles, en majorité chômeurs, ce journal cherche à créer un espace pour le « langage » du chômage. Au sommaire du numéro 1, des témoignages de chômeurs, des tribunes, des articles sur les jeunes, les handicapés... des propositions, des conseils pratiques... Ni un journal de dérision, ni une tribune d'intellectuels, « l'O.D.C. » permettra de s'exprimer à tous ceux qui ne peuvent le faire ailleurs.

Aucun opportunisme dans ce projet, aucun souci de manipulations. Dernier point, nous sommes pauvres et partons avec un peu plus de 10 000 francs. Le prix de vente sera de 2,50 F ; nous ne crions pas à l'aide, il s'agit de prendre la parole et de pouvoir la donner.
« L'Officiel du Chômage », 12, rue Lemercier, 75017 Paris, tél. : 387-12-85.

Faire éclater dans la rue un débat public sur une question d'actualité : c'est ce que propose « Le Cri des Murs », un journal mural qui paraîtra tous les 15 jours, puis toutes les semaines.

Ce que nous voulons ? Provoquer à la discussion, au débat sur le thème de la quinzaine, puis de la semaine choisi parmi les thèmes d'actualité.
Ce que nous voulons ? Traquer ces petits faits du fascisme quotidien qu'on laisse passer sans rien dire.

L'information est l'affaire de tous ; contactez-nous, car peu à peu notre rédaction doit naître de ceux qui sont au contact de la réalité que nous traiterons. Quant à notre diffusion, prise en main par tous, groupes militants, communautés, individus, elle doit être notre première victoire sur la « rumeur ».
Abonnements : Centre d'Information Immédia, tél. : 770-05-13 ; adresse : Patrick Fillioud, B.P. 8, 75521 Paris Cédex 11 (chèques à libeller à l'ordre de Pierre Jacquin).

« Contact-Education », ce n'est pas seulement un journal, c'est aussi : un fichier avec les adresses de milliers de solutions alternatives en France, utilisez-le.
Une permanence, tous les jeudis de 20 à 22 heures, 22, rue du Faubourg-du-Temple, 75011 Paris.

Du courrier, envoyez des timbres, merci.

Des correspondants régionaux, adressez-vous directement à eux dans votre région.

Abonnez-vous, rabonnez-vous.

Bye bye Basile

Je passais dire bonjour à « Actuel ».

Stupeur ! C'est leur dernier numéro et la couverture est la même que celle du numéro 4. Janvier 71, Mr. Natural 719e méditation, grands délires au Palais des Sports, le premier numéro que j'ai acheté... à cause de la couverture. Et voilà que c'est fini. L' « Actuel » il est plus. Terminado, le bulletin de liaison intergalactique de l'Oundergrounde. Les lecteurs ne pourront plus parler ; il n'y a plus d'abonné au numéro demandé.

Alors j'en profite avant que ça ferme pour saluer les milliers de correspondants, indicateurs secrets de la France maléfique, pour vos milliers de lettres, de rencontres, de délires et de rires. Amour à tous ceux qui passaient des annonces pour partir, sous des dômes d'utopie, essayer l'aventure qu'on leur voulait conter. Comme on fait des poèmes. « Actuel » Nova Press. Acid. Couleurs. Pied. B.D. La 719e méditation s'achève, les murs de la ville s'écroûlent. On rebouche la tombe des Halles. La fête, c'est celle de « l'Huma » : de la boue jusqu'aux genoux et les costauds pour te rappeler que l'on est bien là pour rigoler. Je préférais Tangerine Dream et les nuits kosmikes organisées par « Actuel », quand personne ne connaissait la musique planante. On se branchait. Mais qui s'en souvient et qui se souvient de toi, Karako, Karako, inventeur inspiré de cet étrange canard, toi à qui on doit l'incroyable Amougies et le mystic flying Gong ? Quelle histoire.

Adieu donc et à tout de suite. Rien n'est jamais fini. Un autre pape est appelé à régner. Araignée, araignée, quelle drôle de couverture.

BASILOU LE LET

Le gros rock qui tache

Zut, quelle déveine ! Le rock français part enfin d'un bon pied, et voilà qu'**Actuel** ferme boutique !

Bon, on ne va pas pleurer toute la nuit, gageons que nous saurons trouver de nouvelles formes pour vous entretenir de cette soudaine percée des bons groupes et des bons musiciens, enfin sortis des purgatoires souterrains. En attendant, brossons gaiement le tableau de cette rentrée foisonnante, grâce à l'étonnant succès des disques parallèles, financés par les musiciens eux-mêmes et vendus par correspondance à des prix plus que raisonnables. Avec sept albums à son catalogue, **Disjuncta** (56, rue Saint-Louis-en-l'Ile) fait presque figure de trust, et ne sortira sans doute rien de nouveau avant janvier 1976. **Pôle**, en revanche, n'a pas l'intention de chômer. Son second disque est sorti pendant l'été : « Inside the dream » caresse délicatement nos oreilles de ses guitares acoustiques et de ses synthétiseurs aériens, une douce euphorie nous engourdit, nous rêvons de brises tièdes et de ciels étoilés en dodelinant de la tête, voilà enfin des gens qu'on n'accusera pas de jouer de la musique de flippés. Pôle records (2, place de Barcelone, 75016 Paris) accueille aussi d'autres groupes français comme ce **Pataphonine**, que d'aucuns vantent comme une des grandes découvertes de l'année à venir, et le second album de **Wapassou**, qui contient, disent-ils une « messe en ré mineur ».

Nous saluons un troisième larron : les **Disques du Rat et du Serpent associés** (30, cours d'Estienne-d'Orves, 13001 Marseille), qui doivent distribuer Pôle et Disjuncta dans le Sud, à charge de revanche, bien sûr. Leur premier disque : **Barricade 3**, avec Hector Zazou et Joseph Racaille, les deux sympathiques superstars, le disque doit sortir début novembre.

A présent, méditez un peu sur les misères de ceux qui ont vendu leur âme aux grandes marques de disques : oyez, bonnes gens, la triste histoire d'**Albert Marcœur**, le doux dingue du rock rigolo ! Inutile de commander son album chez votre disquaire, WEA-Filipacchi l'a supprimé du catalogue pour n'avoir vendu que 817 exemplaires. Et voici l'horreur : pour éviter de payer la T.V.A. et les frais de stockage des invendus, WEA les a tout simplement détruits ! Brûlé, fondu, parti en fumée noirâtre et polluante, un des premiers petits chefs-d'œuvre du rock français ! Pire encore, ces margoulins n'ont même pas pris la peine d'avertir Marcœur à l'avance, il leur en aurait acheté quelques uns. A l'heure qu'il est, Marcœur ne possède même plus un exemplaire pour sa discothèque personnelle !

Face à tant d'injustice, il est temps que le courroux des masses se réveille. Ecrivez à WEA (70, Champs-Elysées, 75008 Paris) pour exprimer votre indignation. Et de grâce, si vous voyez un exemplaire oublié qui traîne au fond d'un bac obscur saisissez-le sur le champ, je vous le rachète à prix d'or (et je le revends encore plus cher, hi hi).

Heureusement, Albert Marcœur ne se laisse pas abattre. Il a terminé son second album, qui sortira à nouveau chez WEA (il n'a pas le choix, il a signé un contrat. WEA a promis d'être un peu moins nouille ce coup-ci). D'autre part, ô bonheur, Marcœur répète en ce moment son spectacle avec une dizaine de musiciens. Nous ne révélerons rien des croustillants détails que nous a confiés Marcœur, mais soyez assurés qu'il y aura de quoi s'ébaudir et jubiler. Comme Marcœur est en train de déménager, nous suggérons aux organisateurs de concerts de le contacter par **Actuel**, qui transmettra.

D'autres disques de groupes français à paraître bientôt : **Cortex**, du jazz-rock très compétent et décontracté, auquel il manque une petite étincelle d'originalité, mais c'est quand même un bon disque. **Zao** avec son quatuor à cordes, je me suis laissé dire qu'on y prenait un bon pied. **Hamsa Music**, cocktail explosif de Coltrane, de rock et de percussions africaines. **Plat du jour**, (qui s'est déplacé de Rouen à Dax pour s'entendre dire que l'enregistrement était remis à plus tard : les groupes français n'en ont pas fini avec les galères). Et, bien sûr, le second disque de **Clearlight Symphony** chez Virgin, « Forver blowin' bubbles ».

La biennale et les femmes

Les temps on fraîchi et faute de délire dans la rue, on s'intéresse aux dérapages des artistes. L'art dans la rue a fait long feu, le P.C. loue des clowns pour animer les centres commerciaux de banlieue, d'autres peignent leur bétonneries et c'est très bien. Et les artistes apprennent à travailler, à fignoler, à cultiver leur déraison dans le potager des formes nouvelles. La Biennale, tous les deux ans, rassemble à Paris des jeunes peintres sélectionnés partout. En 1971, elle avait offert un assez mol spectacle ravivé par des concerts de free-jazz. La vie passait d'abord. En 1973, nous avions noté que les bourgeois réapparaissaient pour juger ce qu'il était bon d'acheter.

En 1975, au Musée d'Art Moderne, c'est un retour au travail pointilleux et chacun pour soi. La Biennale, cette année, mérite un après-midi. Première découverte, près d'un tiers des artistes sélectionnés sont des femmes et elles ont le pinceau agile. Femmes qui se moquent de la condition qu'on leur fait, comme la Suédoise Bergdestrahle, la Brésilienne Iole de Freitas, ou les femmes de New York. Hommes qui pensent aux femmes : travestis déjà un peu « démodés » à l'exception du remarquable Alex Silber qui fait voisiner d'exceptionnels dessins au narcissisme désabusé des photos qui le représentent faisant la moue.

Et puis, surtout, ces créateurs isolés qui besognent la forme dans leur coin et fabriquent des images qui frappent. Bill Martin, ce psychédélique écologiste attardé, qui vit à San Francisco, Carmen Almon qui peint science-fiction sans sombrer dans l'ésotérisme S-F, Gordon Matta-Clark, fils du peintre surréaliste Matta, qui découpe des maisons pour mieux les photographier dans le vent du matin, Ian Carr Harris qui a beaucoup d'esprit, Jacques-Louis Nyst qui cultive l'amour et Louis Chacallis qui aime les Indiens et les cow-boys. Et aussi, la Biennale montre que la Pologne et la Hongrie refont leur retard : le stalinisme y avait étouffé les velléités petites-bourgeoises sans admettre qu'un individu puisse élever la voix. C'est fini, et c'est un signe : les pays de l'Est s'agitent culturellement, et cette démarche n'est jamais vaine, la Tchécoslovaquie l'a montré.

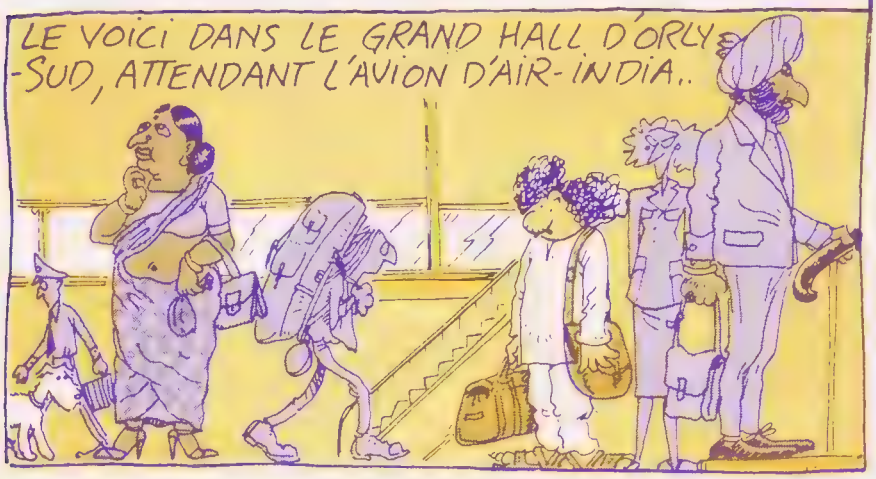
Oui, cette année, il faut aller passer une après-midi à la Biennale. Il y a des jolies choses.

Neuvième Biennale de Paris, jusqu'au 2 novembre, au Musée National d'Art Moderne, au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris et au musée Galliéra, tous au métro Alma. Les 1er, 2 et 3 octobre, le théâtre d'ombres chinoises de Lourdes de Castro, à 19 h 30. Et renseignez-vous sur la date du feu d'artifice de Pierre-Alain Hubert, quand le bizarre escalade le ciel.

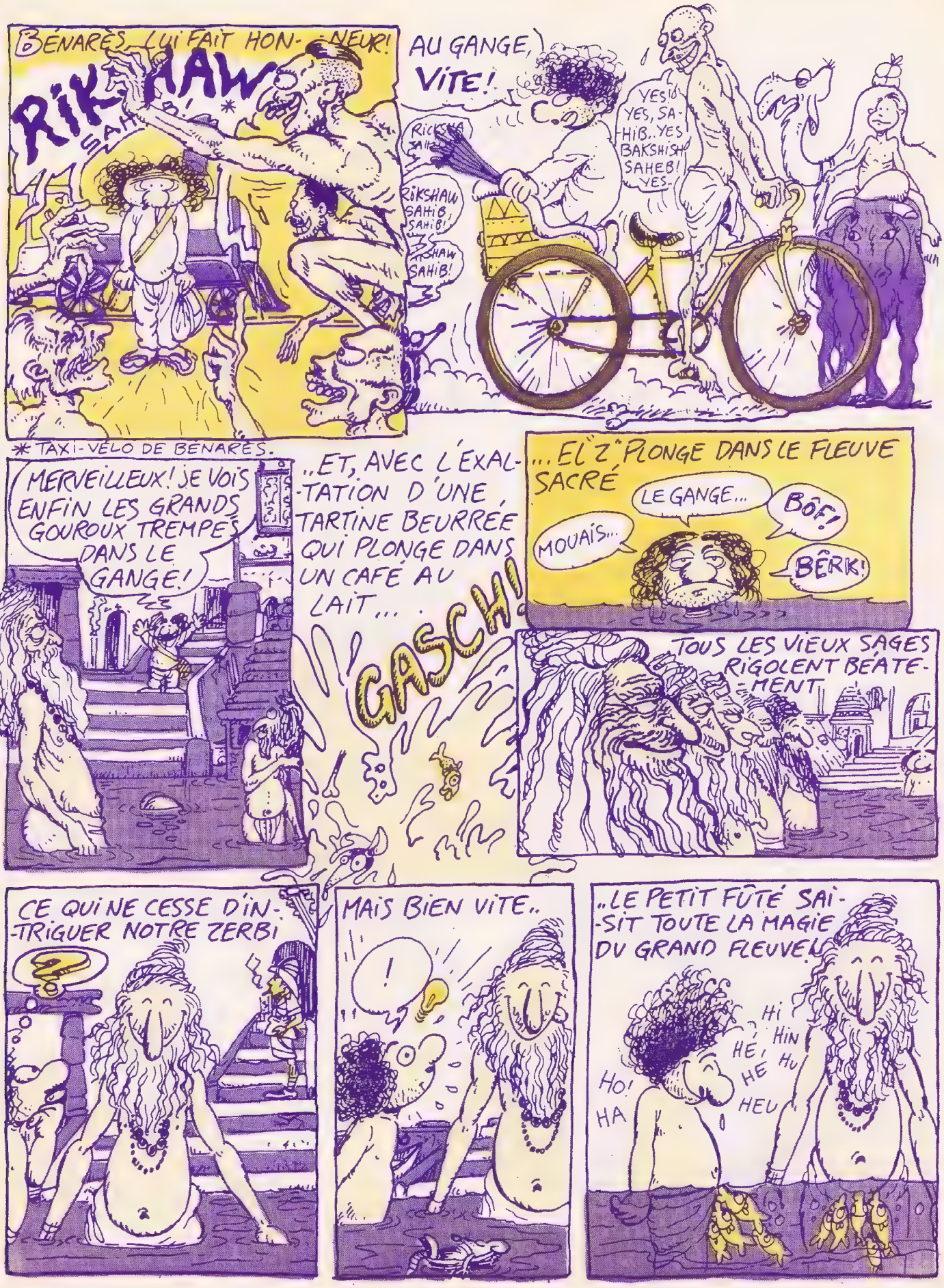
El Zerbi

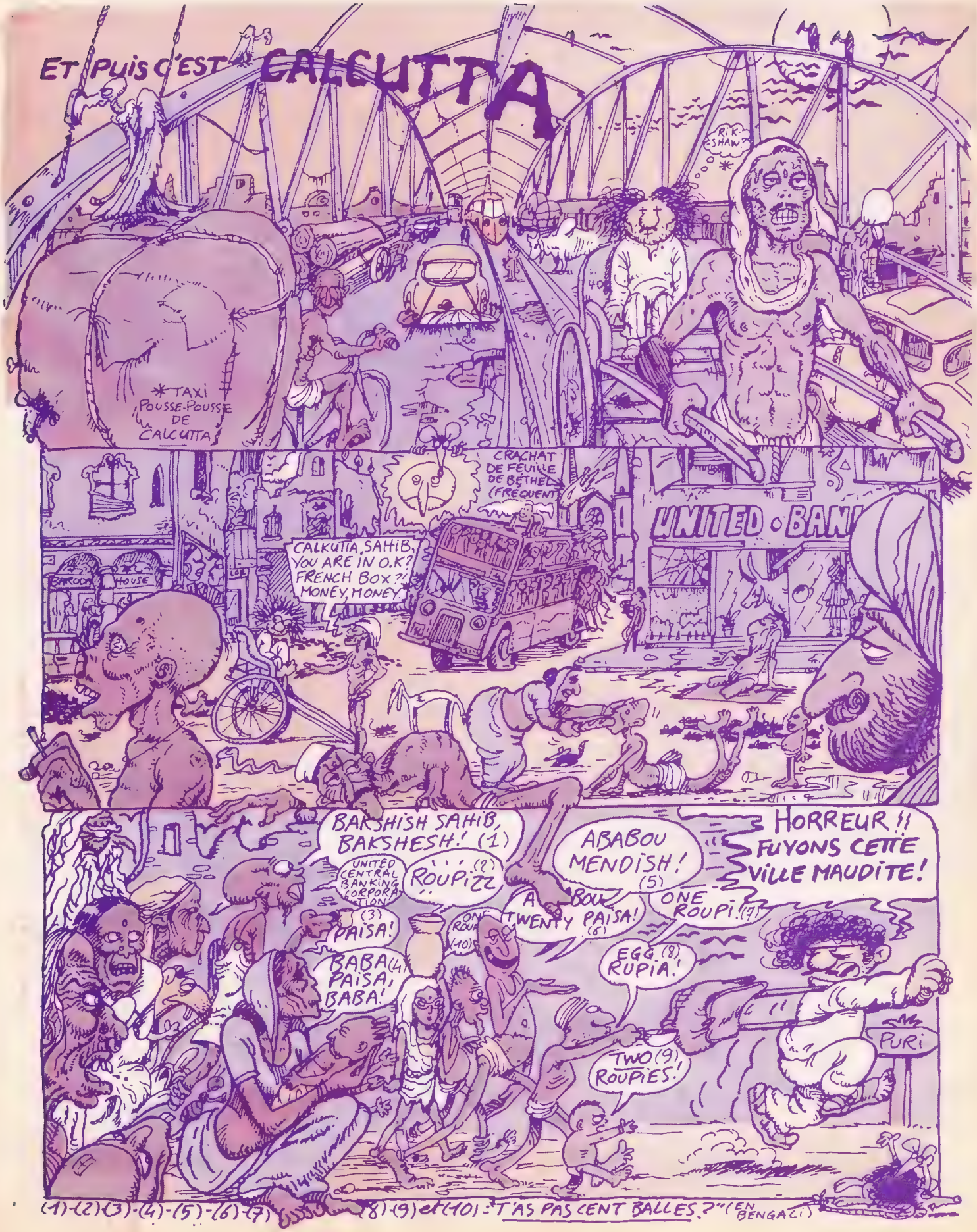
Suite & fin

Résumons: Notre petit Loustic a décidé de prendre la route...

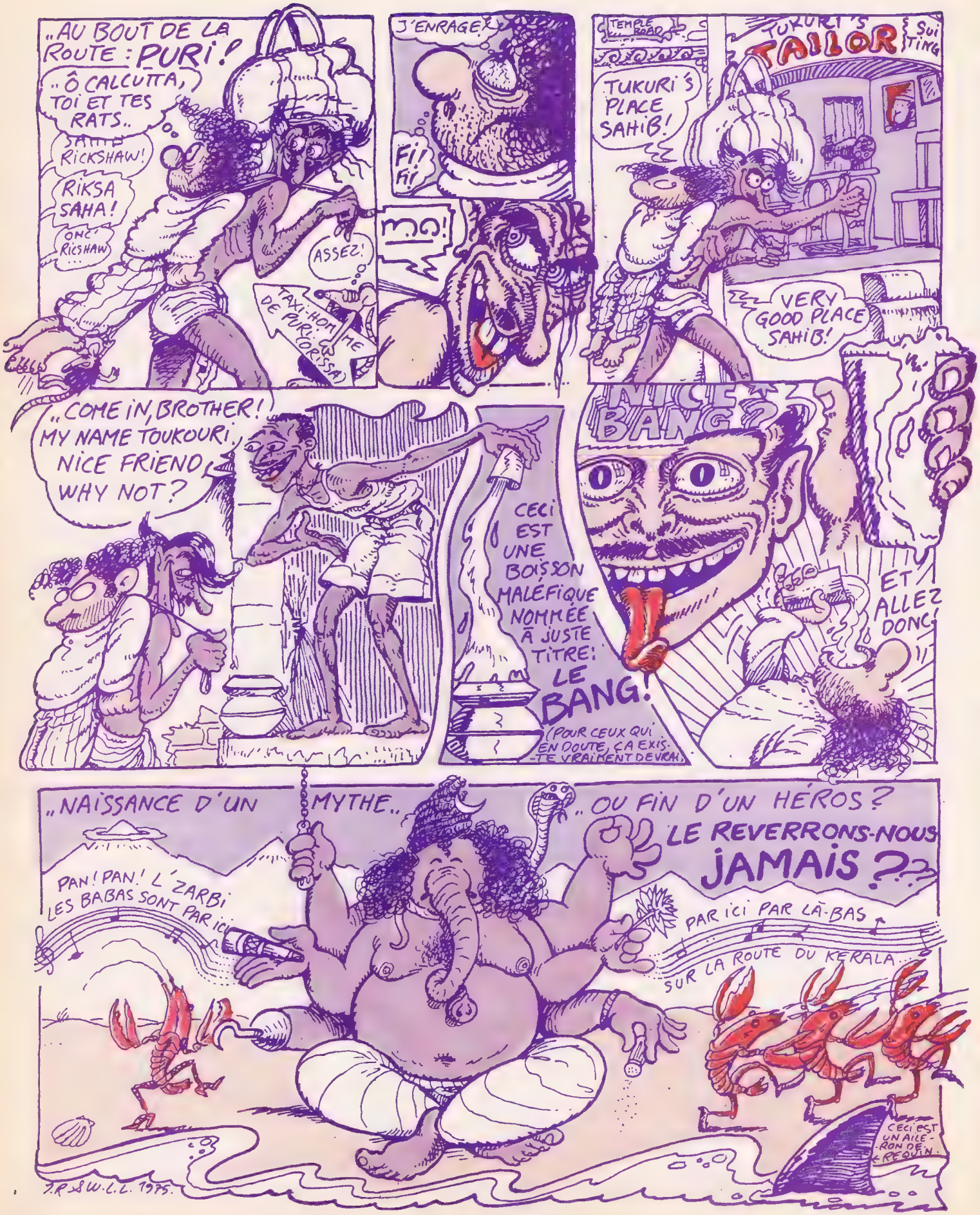


(1) VARANASI (IN TAMIL LANGUAGE)

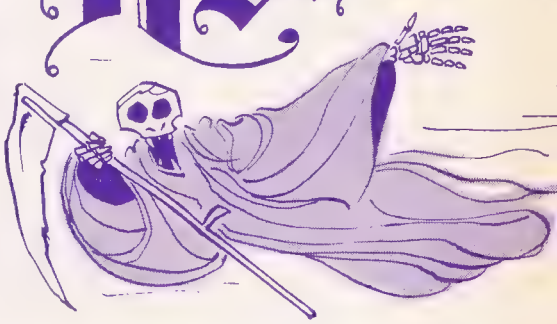

BÉNARÈS LUI FAIT HON- -NEUR!
RIK SAH
HAW
AU GANGE, VITE!
RICKSHA SAHIB
RIKSHAW SAHIB, SAHIB!
RIKSHAW SAHIB!
YES! YES, SA- -HIB.. YES BAKSHISH SAHEB! YES-
* TAXI-VÉLO DE BÉNARÈS.
MERVEILLEUX! JE VOIS ENFIN LES GRANDS GOUROUX TREMPÉS DANS LE GANGE!
..ET, AVEC L'EXAL- -TATION D'UNE TARTINE BEURRÉE QUI PLONGE DANS UN CAFÉ AU LAIT...
GASCH!
...EL'Z' PLONGE DANS LE FLEUVE SACRÉ
LE GANGE...
BÔF!
MOUAIS...
BÊRK!
TOUS LES VIEUX SAGES RIGOLENT BÉATE- -MENT
CE QUI NE CESSE D'IN- -TRIGUER NOTRE ZERBI
MAIS BIEN VITE..
!
..LE PETIT FÛTÉ SAI- -SIT TOUTE LA MAGIE DU GRAND FLEUVE!
HO! HA
HI HIN HÉ! HU HE HEU



(1)-(2)-(3)-(4)-(5)-(6)-(7)-(8)-(9) et (10) : "T'AS PAS CENT BALLES ?" (EN BENGALI)


„AU BOUT DE LA ROUTE : PURI !
„Ô CALCUTTA, TOI ET TES RATS..
RICKSHAW!
RIKSA SAHA!
ONE RICKSHAW
ASSEZ!
TAXI-HOM ME DE PURI-ORISSA)
J'ENRAGE!
FI! FI!
MOI!
TEMPLE ROAD
TUKURI'S TAILOR
SUI TING
TUKURI'S PLACE SAHIB!
VERY GOOD PLACE SAHIB!
„COME IN, BROTHER! MY NAME TOUKOURI. NICE FRIEND, WHY NOT?
CECI EST UNE BOISSON MALÉFIQUE NOMMÉE À JUSTE TITRE: LE BANG!
(POUR CEUX QUI EN DOUTE, ÇA EXISTE VRAIMENT DEVRAI)
NICE BANG?
ET ALLEZ DONC!
„NAISSANCE D'UN MYTHE..
„OU FIN D'UN HÉROS?
LE REVERRONS-NOUS JAMAIS ?
PAN! PAN! L'ZARBI LES BABAS SONT PAR ICI
PAR ICI PAR LÀ-BAS
SUR LA ROUTE DU KERALA...
CECI EST UN AILERON DE REQUIN.
J.R.S.W.C.C. 1975.

Ainsi mourait Hyma la Hyène



SENTANT sa fin venue, Hyma la Hyène appela autour de son lit ses disciples préférés. Elle souleva son vieux museau et dit :

« Voici une saison qui s'achève. Demain je ne serai plus là pour vous éblouir de ma sagesse incroyable en matière de lecture. Mais je ne veux pas vous quitter sans une dernière chronique.

— Vénérable Grand Niais, vas-tu nous entretenir avec amour des livres de ce mois, comme il était ordinaire à Ta Suffisance ?

— Non. L'instant est trop grave : je veux laisser sur ces ultimes feuillets les ouvrages parus et reparus qui ont marqué nos années soixante-dix, et les thèmes, et les éclairages qui me restent de cette époque.

— Excellent, Noble Rature.

— Ecoutez ma litanie ! »

Avec une voix que le drap filtrait jusqu'à l'éteindre, une voix blanche et rayée, la Hyène chanta :

« Nous n'avons pas connu de Radiguet, après la guerre et jusqu'à nous. Aucun maniaque sublime pour éterniser, à vingt ans, l'expérience d'une vie de centenaire dans un style clair et coupant.

« Ce qui devra rester, ce ne sont pas des hommes, mais des courants d'idées fraîches.

« Ces courants ont grossi, qui portaient les thèmes d'un renouveau : ce fut le règne des tribus, les uns autour de Laing pour débrailler la famille, d'autres à la suite de Kerouac et de Ginsberg pour appeler un nouveau-monde planétaire, d'autres encore après Hermann Hesse et Aldous Huxley pour quitter les Occidentaux dans ce qu'ils pensent de petit. D'autres enfin marchaient sur les traces de Burroughs pour casser les mots.

« Des notions restées de mai 68 permirent à tout cela d'éclore et de boitiller : pour écrire, disait-on, il suffit d'un stylo et d'une surface blanche.

« Dans notre littérature quotidienne, les générosités sont ainsi passées avec les indignations, les doutes et les préoccupations.

« Pour construire à nouveau nous avons des alliés : toutes ces années d'apprentissage nous auront du moins permis de le savoir.

« Saluons d'abord un ancêtre.

« Saluons Henry-David Thoreau, que par sottise on ne réédite pas. C'est l'apôtre de la révolte sereine. C'est l'auteur de **La désobéissance civile,** livre essentiel, naguère publié par Pauvert dans sa collection **Libertés,** aujourd'hui morte. C'est **Walden ou la vie dans les bois,** édité par Gallimard en 1922 dans une traduction approuvée par André Gide. Tous les mois, ici, à **Actuel,** nous recevons des lettres et des annonces réclamant Thoreau. Voici les deux dernières :

Qui peut me prêter « Walden » de Thoreau, et « Le Livre des Morts Tibétains » ? Introuvables en librairie. Je peux en prêter aussi : liste sur demande. Bye. Marie-Françoise Caminada, 2, rue des Primevères, 90000 Pérouse.

Recherche le livre de Thoreau, édité en français, « Walden ou la vie dans les bois ». Tu connais ? Si par chance tu l'as, sois sympa, envoie-le-moi. Je rembourserai frais d'envoi. Elizabeth Brossiuone, Charcenay-les-Roses, 37230 Fondette.

« Oui. C'est l'un des plus beaux livres quotidiens. Il est présent pour tout. Avez-vous faim ? Il vous dit par exemple :

« Qui n'a pas tiré parfois de sa nourriture une inexprimable satisfaction dans laquelle l'appétit n'entrait pour rien ? J'ai frémi à la pensée que je devais une perception mentale au sens communément grossier du goût, que j'avais été inspiré par la voie du palais, que quelques baies mangées par moi sur un versant de colline avaient nourri mon génie. »

« Et il disait aussi : **Simplifier ! simplifier ! simplifier !**

« Oui : simplifier.

« Quand je regarde en arrière avec cette pensée dans la tête, je relis Richard Brautigan. Tandis que Jerry Rubin n'est plus qu'une curiosité historique, Brautigan résume son époque avec une simplicité d'expression si rigoureuse et si magique, un rythme si apaisant et toujours si tendre, qu'il mérite notre amitié.

« C'est le versant positif de nos dernières années.

« Richard, à quoi ressembles-tu ?

— Mes habits ne m'ont pas coûté cher, mais ils sont amicaux et jolis. Ma présence humaine, aussi, est accueillante. Les gens se sentent plus heureux lorsqu'ils me regardent.

« Gardez à portée de main les livres de Richard Brautigan, qui n'écrit plus beaucoup, maintenant. Faites lire à vos meilleurs amis **Sucre de pastèque** (Bourgois) et **Avortement** (Le Seuil). Commencez à traduire **A General Confederate from Big Sur,** que Bourgois nous promet depuis longtemps, et faites-en circuler la traduction.

« Les années soixante-dix nous laisseront bien d'autres alliés.

« C'est Alan Watts, tout Alan Watts (chez Fayard et Denoël-Gonthier), parce que l'un des premiers il a su, avec humour, mêler l'Orient et l'Occident dans ce que chacun avait de fort.

« C'est Gabriel Garcia Marquez, **Cent ans de solitude** (livre de poche 3525), une épopée chargée d'images sans fin, très espagnoles et très indiennes, mythiques, colorées, grandioses mais sans plus de raison que les eaux du rio Magdalena, en Colombie.

« C'est Carlos Castaneda, dont nous avons trois livres, **L'herbe du diable et la petite fumée** (Le soleil noir), **Voir** et **Le voyage à Ixtlan** (Gallimard) : l'itinéraire sans doute inventé d'un étudiant de Berkeley aux prises avec le chaman don Juan. Cela vous donne de la distance avec la planète, et vous souffle sainement dans le crâne.

« C'est Tolkien, le vieux monsieur qui inventa les hobbits, lutins d'un mètre trente aux pieds en forme de pantoufles. C'est Tolkien, qui fit renaître le conte de fée et lui donna la dimension d'une fresque : **Bilbo le Hobbit** (J'ai lu), **Le Seigneur des Anneaux** et **Faerie** (quatre volumes chez Bourgois).

« C'est Ronald Laing, c'est David Cooper, pour **La Politique de l'expérience** (Stock) et **La mort de la famille** (Le Seuil).

« C'est Tom Wolfe, le chroniqueur des années dures et planantes, pour **Le gauchisme de Park Avenue** (Gallimard) et pour **Acid-Test** (Le Seuil).

« C'est Donleavy pour **Les béatitudes bestiales de Balthazar B.** et pour **L'homme de gingembre** (Denoël).

« C'est Octavio Paz pour **Le labyrinthe de la solitude** et pour **Conjonction et disjonction** (Gallimard).

« C'est Michel Tournier venu en livre de poche folio avec **Vendredi ou les limbes du Pacifique** et **Le roi des Aulnes.**

« C'est la S.F. anglo-saxonne, Farmer, K. Dick, Herbert, Brunner et Spinrad et surtout dans l'admirable collection de « Champ Libre ».

« C'est Kurt Vonnegut Jr., notamment au Seuil et chez J'ai Lu.

« C'est Hermann Hesse, traduit à tour de plume chez Albin Michel, encouragé sans doute par les millions de lecteurs de **Siddhartha** (Grasset).

« C'est Huxley, dont on a ressuscité **Les portes de la perception** (Pygmalion) et **L'art de voir** (Payot).

« Ce sont les collections orientales d'Albin-Michel et de Fayard, **Le roi et le cadavre** d'Henrich Zimmer, **Milarepa** ou la **Bhagavad-Gitât** pour tous.

«C'est le **Mahabalipuram** de Jacques Brosse (Fayard), que je viens juste de relire : une plongée dans le ventre et dans l'âme qui y dort.

« C'est Pierre-Jean Rémy et ses **Mémoires secrets,** chez Gallimard, un monument par le poids et par l'intensité du propos, fragments un peu branlés d'une vie d'espion très secret, une vie à double fond, exemplaire.

« C'est l'édition française de Tchouangtseu, que l'on n'épuise jamais (Gallimard).

« Ce sont les **Gnostiques** de Jacques Lacarrière (Idées, Gallimard) et **Chemin faisant,** du même (Fayard).

« C'est **Marijuana** de Solomon Snyder, le bouquin le plus sérieusement complet sur cet inépuisable sujet, que l'on pourra nourrir des textes collectés dans **le Livre du chanvre** (Fayard).

« C'est la **Société du spectacle** de Guy Debord et le **Traité de Savoir-vivre à l'usage des jeunes générations** de Vaneigem, respectivement chez Buchet-Chastel et Gallimard, qui serviront de jonction entre Dada, le surréalisme, mai 1968 et plus tard. Et Champ Libre vient de rééditer les numéros de l'**Internationale Situationniste :** croyez-nous, quand on feuillette ce pavé on est souvent surpris par des fulgurances. Dérive, urbanisme, grèves sauvages, depuis 1962, qui dit mieux ?

« C'est Pierre Clastres et Robert Jaulin.

« C'est la route, le départ, **Shit Man** d'Alain Chedanne et **L'Inde des Grands chemins** de Thieuloy (Gallimard), c'est Muriel Cerf et maintenant Christiane Rochefort peut-être avec **Encore heureux qu'on va vers l'été** (Grasset), la peinture florentine de nos plus chères illusions, un univers d'enfants irréels et trop généreux, mais après tout, j'ai connu des marmots qui vivaient comme vivent les ruisseaux : sans angoisse. À l'appui du texte de Rochefort, cette rédaction de Coralie, onze ans :

L'école de mes rêves est une maison à côté de la ville : dans l'école on peut bien travailler car on peut lire à haute voix, que être à l'école assise sur une chaise, la pensée ailleurs, regardant par la fenêtre les bateaux qui passent sur la Seine. On ne peut pas lire à haute voix, on attrape des punitions tout le temps ; on doit se lever le matin à sept heures ; mais dans mon école pas de punition, pas de moqueries, pas être enfermée dans une cour à se tourner les pouces ; mais des belles balades à ânes. On peut aller chercher des mûres dans la montagne, et faire de la bonne confiture plutôt que d'acheter la mauvaise. Les jours de fête pour s'avancer on peut faire des maths ou du français, mais pas de crayon, pas de papier mais un tas de sable.

« C'est le petit bouquin de Jim Haynes imprimé à l'étage en dessous, rue Lebouis, **Hello I love you,** qui vous rend joyeux. C'est **L'art du massage** de Gordon Inkeles et Murray Todris qui vient d'être traduit chez Henri Veyrier, 162 pages et 150 photos, 25 F.

« C'est **La dépression nerveuse et le corps,** de Robert Lowen (Tchou).

« C'est Gotlib et Crumb, les freak brothers, le Concombre masqué et Blueberry, Huysmans en 10.18, Jules Verne, Roger Vailland, Jarry et Paul Morand en livres de poche, et Darien, et Gaston Leroux, et Sade. Et Giono, dont nous aimerions voir diffuser le **Refus d'obéissance** aux côtés d'**Au-dessus de la mêlée** de Romain Rolland. »

Et puis la Hyène se tut pour mourir. Un livre tomba de sa patte raide : c'était le **Mauvais Démiurge** de Cioran, dont la dernière phrase était :

« Nous sommes tous au fond d'un enfer dont chaque instant est un miracle. »

RIDEAU

LES COMPLOTS DE LA LIBERTE

Il faut vous dire. Ils nous manquaient bien, nos camarades Burnier et Rambaud, quand ils nous abandonnaient aux affres de l'imprimerie après les derniers bouclages du mois, et qu'ils s'enfuyaient vers le sud en pouffant sous leur cape de velours. Ils agitaient à tout propos des infolios dorés sur tranche et s'entretenaient de mystérieux rendez-vous. Mais où couraient-ils donc ?

Ils couraient gare de Lyon, et de là en Savoie. Ils s'étouffaient dans une ferme tendue d'odeurs de chêne, de gorgonzola et de marc ancien.

De ces escapades nous savions le fin mot : ils tiraient une belle œuvre grisante comme un tilbury culbutant derrière un couple de pur-sang d'Epsom. « Ça s'appellera les Complots de la Liberté **» (1), convinrent-ils après une quête plus audacieuse.**

C'est un roman des temps passés et présents et, si le rideau s'ouvre sur l'année 1832, il ne faut pas y prêter trop d'attention. 1832 : un bon cru, fort en nuits troublantes où le bourgeois paranoiaque évitait dans la rue des espèces de maos résolus, des communautaires à genoux sur leur trip, des rois mages défoncés guidés par l'alexandrin et le roman noir, et par de larges peintures tragiques où la liberté fumait comme le sang des morts républicains écharpés par la cavalerie.

Suivons les maos. Leur caverne se referme dans l'arrière-boutique d'un marchand de vin, une torche allume des faux paroissiens, des filous en pantalon rouge, des étudiants impatients de ne plus l'être et des belles filles brunes qui découpent des intrigues à renverser la royauté.

Retenons le coude du communautaire à l'instant précis où il invoque son Dieu. Le communautaire se dit « saint-simonien », du nom d'un philosophe de ce siècle ; il révère en le Père Enfantin un gourou égrillard et mégalo, et il braille des cantiques entre les rangs de vigne de Ménilmontant, ce 6 juin 1832, quand les camarades républicains brûlent leur dernier flip sur les barricades du quartier Saint-Merri.

N'oublions pas le ticket d'entrée pour la visite chez les grands frappés, écrasés sur des poufs dans leur bibliothèque irisée, protégés de la rue par des vitraux malins comme les gargouilles de Notre-Dame, cramponnés à des pinceaux dégoûtants sur des chevalets martyrs. Vous ne les avez pas reconnus, Eugène Sue et Théophile Gauthier, vieilles connaissances souvent honnies des écoliers et dont resplendit enfin le vrai visage, avec les replis bouffus et bigarrés de leur âme ?

Et le héros ? Il faut bien l'inventer, pour faire le joint entre ces côteries qui ne frayent guère entre elles. Trahi par les maos, dédaigné par la communauté qui abrite son amour, joué par les défoncés qui lui cuisent du chocolat au hasch à la veille d'un duel dangereux, Eugène de Pressiny hale ses bourdes et sa bonne volonté de traquenard en orgie, où le sirop et des créatures peintes conduisent à Bagdad sa tête d'écrivain provincial et puceau. Eugène est le cocher sans fouet de 1832, douze mois sans pitié pour les cerveaux mal carossés. Les Gardes emplumés chargent des immigrés (du Poitou) devant Dumas qui prend des notes à la terrasse d'une auberge. Le choléra grimpe les escaliers les plus humides, cogne aux portes les plus grasses et insiste jusqu'à dix-huit mille cadavres bleus. Dur.

Eugène aura une femme tuée sous lui, il entrera par hasard dans un de ces fameux complots et y restera pour une romance. Et il finira déniaisé, face aux sables d'Egypte, au fond d'une chaloupe, par une Polonaise fatiguée des révolutions et devenue plus cool.

Eugène est l'un des vieux jeunes hommes de cette époque et de la nôtre. Burnier et Rambaud racontent 1968 dans 1832. C'est assez bien vu. Elle reste bizarre et troublante, cette noria qui tournoie dans les siècles et qui décharge à intervalles les mêmes interrogations, les mêmes paradis et les mêmes regrets dans des crânes tout soudain débarbouillés. Burnier et Rambaud, ces deux zouaves, ne nous l'ont pas caché : ils ont soigneusement biné leurs souvenirs, débusqué les républicains des sociétés secrètes dans les catacombes gauchistes, les zélateurs du Père Enfantin chez certains lecteurs d'**Actuel**, et les feuilletonnistes éperdus dans la rédaction dudit journal, et de quelques autres.

Pour le coup, inventons-nous un regret : pourquoi diable peindre 1832 si des cohortes aussi fantasques traversent nos journées et les colonnes des Petites Annonces gratuites ? Si le public d'Hernani, rouge et menaçant comme une vaste chauve-souris, est revenu occuper l'Odéon après la Sorbonne ? Oh-là ! Burnier, ma chère Burne, et toi ! Rambaud, notre Hyène aux griffes précieuses de mandarin, rebranchez-vous et causez voir des New York Dolls, des vieux freaks au milieu des cigales, des happenings qui oublient l'amour simple, des veilles de manifs et des matins d'Asie.

Ils répondent qu'à l'écriture de Burroughs et de Tom Wolfe ils préfèrent celle de Dumas et de Hugo. Soit. Mais aussi, saluer une dernière fois du stylo les plus jolies fêtes de sa vie, avant que de les engloutir, c'est sans doute un peu trop triste.

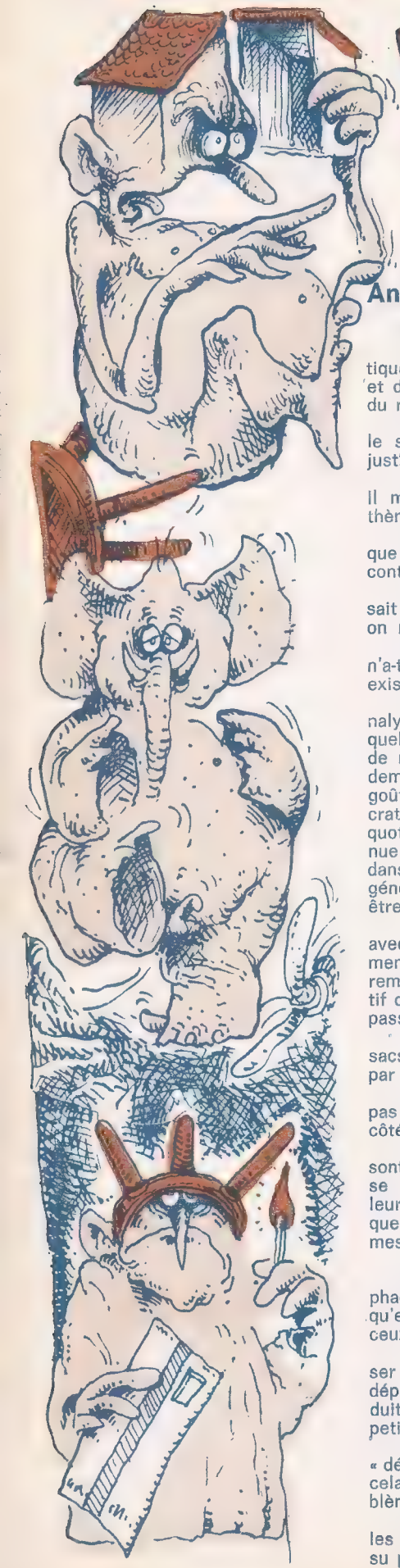
Et là, je suis presque d'accord, et je n'insiste pas.

Salut et fraternité !

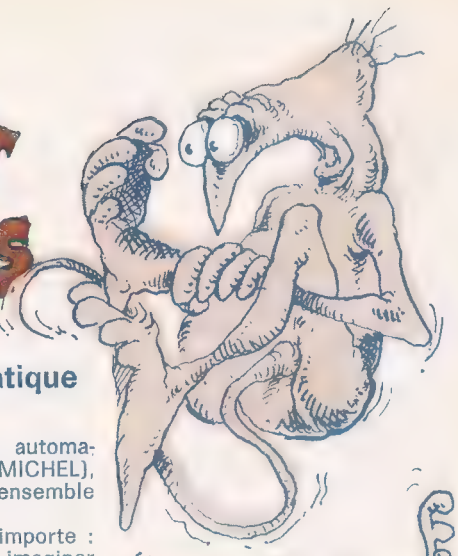
Léon Mercadet

---

(1) Editions Grasset.



LES LECTEURS PARLENT AUX LECTEURS



Analyse spectrale du portillon automatique

Messieurs,

Je vous écris au sujet des nouveaux portillons automatiques mis en service à la Station ODEON (côté SAINT-MICHEL), et dont il paraît qu'ils vont être mis en service sur l'ensemble du réseau.

Peut-être ai-je été à ce sujet mal renseignée ? Peu importe : le seul fait qu'il se soit trouvé quelqu'un pour les imaginer justifie cette lettre.

Sans doute (ont-ils pour fonction d'éviter les fraudes ? Il me paraît en tout cas nécessaire de les situer dans les thèmes au goût du jour :

1) **La qualité de la vie :** Ces portillons constituent quelque chose que je n'avais jamais encore eu l'occasion de rencontrer.

Je veux parler de la « trieuse à homme ». On en connaissait d'autres (y compris des moissonneuses, batteuses, lieuses), on n'en avait point encore vu de semblables.

Mais, puis-je me permettre une question ? Son inventeur n'a-t-il pas pris modèle sur la trieuse à veaux, telle qu'elle existe sans doute à l'entrée des abattoirs ?

2) **La psychanalyse :** Je n'ai aucun goût pour cette psychanalyse de salon qui consiste à se demander systématiquement quels sont les phantasmes inconscients qui motivent les actes de notre prochain. Ici, toutefois la question s'impose : On se demande en effet quel « pied » (excuser cette expression au goût du jour mais je n'en vois pas de meilleure), le technocrate inventeur de cette trieuse peut prendre à réduire ainsi quotidiennement des millions de Parisiens à leur portion congrenue (celle qui se réduit à la place qu'ils occuperont un jour dans leur cercueil). Ce Monsieur aurait-il le phantasme de génocide du peuple de PARIS, en s'offrant le double luxe d'en être l'auteur et de pouvoir le renouveler chaque jour ?

3) **Les loisirs :** Impossible de passer par ces portillons avec une valise ? qu'importe puisque la R.A.T.P. qui a visiblement tout prévu est déjà en train de nous organiser, pour remplacer des vacances qui nous coûtent cher, un jeu collectif de tiercé auprès des portillons sur le mode de « passera ? — passera pas ? ».

4) **La condition de la femme :** Une femme encombrée de sacs à provisions et d'enfants en bas-âge ne saurait passer par cette porte. Mais ces femmes-là existent-elles ?

Quant aux femmes enceintes, il n'y a de toutes manières pas à s'en soucier : On savait déjà qu'elles sont à mettre de côté des hippopotames.

5) **Les handicapés :** Seuls les manchots et les eunuques qui sont raccourcis dans les bonnes dimensions pourraient franchir se seuil. Mais j'y songe : comment les manchots glissent-ils leur ticket dans la fente ? Voilà qui nous prouve (C.Q.F.D.) que parmis les handicapés seuls les eunuques sont des hommes...

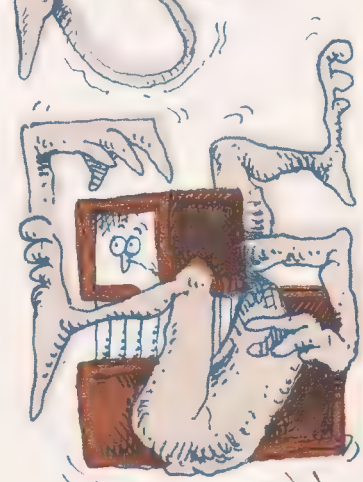
... Dans ce domaine tout a été prévu.

Les personnes qui ne passeront pas (parce que le sarcophage, les angoisses, parce qu'elles sont trop grosses, parce qu'elles sont encombrées) vont désormais grossir le rang de ceux qui ont besoin d'être assistés par la collectivité.

On va donc créer des emplois nouveaux : flics pour ramasser les mécontents, infirmiers et médecins pour soigner les dépressifs et les agressifs, manutentionnaires pour les produits pharmaceutiques, taxis spéciaux pour cul-de-jatte et petite sœur de l'armée du salut (ça peut toujours servir).

Si on y ajoute le métier désormais devenu nécessaire « dépanneur volant pour portillon coincé » on se dit que tout cela tombe vraiment à pique pour résoudre les difficiles problèmes de la reconversion des poinçonneurs.

Tout cela prouve bien que par quelque bout qu'on prenne les choses on est obligé de constater que la R.A.T.P. a tout su prévoir.



(...) LA VERITE N'EST PAS TOUJOURS BONNE A DIRE
SURTOUT DIFFICILE A ENTENDRE
LA CONSCIENCE FAIT LA SOURDE OREILLE
ELLE NE PARLE PLUS ELLE NE VOIT PLUS ELLE N'ENTEND PLUS
ELLE SINGE
DES HISTOIRES D'O PAS TOUJOURS TRES PROPRES
DES BIBLES PORNOGRAPHIQUES ILLUSTREES EN COULEUR
POUR LES BORDELS DE JERUSALEM ET QUE LISENT DES RABBINS
DEFROQUES EN BAVANT DANS LEUR BARBE
DES SOUTENEURS POUR RELIGIEUSES EN RUT
AU VENTRE FECOND ET ROND COMME DES MONTS CARMEL
DES JARDINS DE PAVOTS DANS LES COURS DE CLOITRES CISTERCIENS
DES GALAS DE CHARITE POUR DE PAUVRES A L'AUTRE
BOUT DE LA TERRE QU'ON NE VOIT PAS
DES FEMMES ADULTERES A QUI L'ON JETTE DES PIERRES
COMBIEN DE CARATS ?
DES RIVIERES DE DIAMANTS SUR DES NUQUES BLANCHES
SALOME EST UNE PUTAIN
J'EN DONNE MA TETE A COUPER DIT JEAN BAPTISTE
DANS DES QUARTIERS CHICS
DES ROLLS-ROYCE ETINCELANTES ET NOIRES
COMME DES CORBILLARDS
QUI PORTENT DE VIEUX LORDS ANGLAIS MENACES D'INFARCTUS
DES MALADIES DE LUXE ET DES PESTES DE PAUVRES
DES PARADIS ARTIFICIELS CULTIVES AU LIBAN
ET DANS LES SOUTES D'UN CARGOT HOLLANDAIS
DU CHEVAL EN POUDRE POUR LES CHAMPS DE COURSES DE HARLEM
DES PIERRES PONCE POUR PONCE PILATE AUX MAINS SALES
DES VATICANS TRUFFES DE MICROS ET DES PAPES ELUS POUR LA C.I.A.
DES CRECHES DE CAOUTCHOUC AVEC VIERGE MARIE GONFLABLE
POUR CURES SOLITAIRES
DES ET DES ET PUIS DES
ET PUIS ENFIN LE SILENCE SQUALIQUE AUX DENTS BLANCHES DU REQUIN.

Pierre Holderbaum

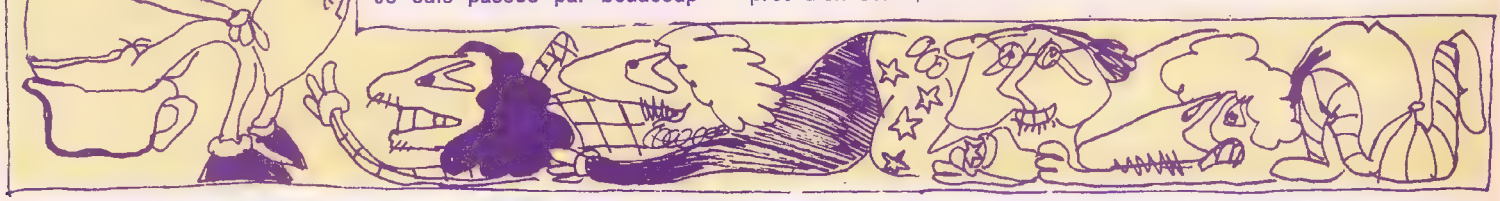
J'ai jamais baisé et c'est bien comme ça

Je n'achète jamais Actuel parce que je n'ai jamais de fric, mais j'aime bien le lire. C'est le seul canard freak en France. Hé, je suis une nana et je ne fais pas l'amour. Chacun son trip, n'est-ce pas ? Seulement il y a beaucoup de mecs soi-disant freaks ou marginaux qui n'admettent pas tellement le fait. Que l'on soit cool, stone, dingue, que l'on fasse la route, que l'on fasse n'importe quoi, d'accord. Mais que l'on ne fasse pas l'amour, ah non, alors ! Peuvent pas supporter ça, ces petit mecs. Je suis passée par beaucoup de communautés en France et il est souvent là, le mec qui va te draguer. Tu le vois, tu le sens arriver. Mais pourquoi il ne vois pas dans tes yeux que tu en as marre, que tu es plus haute que l'amour ? Une goutte d'eau, et je monte en l'air pendant quatre heures. N'importe quoi réussit à me défoncer, je n'ai pas besoin de me mettre à l'horizontal pour planer. Je pense aux types qui me prennent en stop, l'ouvrier, le routier, le cadre, le français moyen, et je leur pardonne plus facilement qu'au type qui a les cheveux longs et qui me fait chier.

Et puis merde, je m'en vais, je ne reviendrai surement pas. Trop de frime. On n'est pas prêt d'en sortir, mecs !

Une goutte d'eau et je monte en l'air

Quand j'étais petit je faisais kaka devant la porte de mes voisins parce que mes parents m'empêchaient de lire actuel. Un jour, alors que mon biberon se brisa Actuel et moi nous nous rencontrâmes à Prénatal. Depuis on ne se quitte plus et à chaque fois qu'il m'arrive de me glisser le long des lignes d'Actuel, un rire fracassant s'expatrie de mes cordes vocales. Comme le rire gêne, mes voisins me rappellent à l'ordre mais c'est tellement prenant que je continue. J'ai toujours. emmerdé mes voisins. **Michounet.**



2 397e avertissement sérieux

Nous, Bergougnou et Garnopral, co-auteurs de la bande intitulée « La globule anti-vasculaire » parue dans le numéro Nul, bite ouine ozeurs, prétendons que :

— le label Nul affilié à la bande sus-citée ne correspond point à ladite bande citamment précitée.

En conséquence : nous revendiquons énergiquement la qualité nihilitique et non point nulle des citamment précitamment précitées bandes.

Rois du nihilitique, oui, du Nul, que nenni ! fichtre que diantre.

Outre, nous estimons ne point devoir cofigurer en la présence des bandes pages 36, 37, 50, 64, 80 etc. En conséquence de quoi, nous réclamons la publication non moins imminete qu'immédiate de :

— un rectificatif (douloureux, allez, on sait ce que c'est, va) ;

— quelques numéros spéciaux Bergougnou et Garnopral Spécial Nihilitique comportant la quintessence de la totalité des différentes bandes sous-citées.

Le Eropesque, l'Abécédaire limpide et rusé, quand tu seras vieux, papa, le block-note lascif et hargneux, le Globule anti-vasculaire, l'Atrophine galopante, la Mer à Tamanrasset.

Conclusion : c'est quand qu'on est payé.

Rappel de l'adresse de notre siège social : Claude Merle, 13, place J. de Guignes, 95300 Pontoise.

Safari Club : qui sont les pigeons ?

Visite de la Turquie en car, avec un petit groupe de jeunes : le catalogue était vraiment chouette, une réussite de démagogie. Un truc qui déculpabilise du Club Méditerranée, bref sympa vu les photos et le texte, une bonne vadrouille.

Le vendredi 1er août, après avoir signé et payé 60 francs aux mecs pour des assurances bidons et 50 francs pour une carte d'adhérent bidon, on a attendu le départ. 10 heures, midi, on nous paye un repas rapido-rapido, 14 heures, 16 heures, 18 heures, on attend sur le trottoir comme des chiens et l'on n'a pas fini d'être traités en chiens. En fin de soirée, un type sort du bureau : « la Turquie avec moi » et on se tire avec lui. Moi qui croyait bien crédulement qu'on serait une vingtaine, j'ai vu sortir 45 gugusses du groupe pour la Turquie. Ah nom de dieu une catastrophe ! 45 mecs en car pendant un mois pas possible et quel car ! A 500 mètres du bureau, un vieux bus anglais loué à quelque compagnie-bidon stationnait : pas de vitre, des glaces en haut cassées. Une fois chargés les sacs à dos, bagages, la moitié ont dû être rentrés à l'intérieur du car. Et en route !

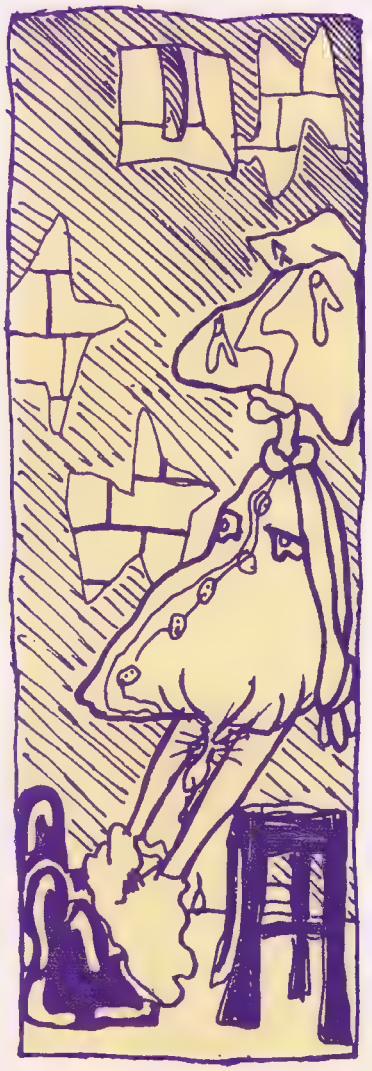
Le premier jour, on devait être à Stuttgart et l'on prenait à 8 heures du soir la direction de la porte d'Orléans. A hauteur de Dijon, vers minuit, on quitte l'autoroute, on traverse Dijon et on remonte en Haute-Saône, superbe, il est 3 heures du matin. On parle au chauffeur, personne ne répond. Au bord de la Saône, il arrête le car et se tire. Brave chauffeur, il doit être fatigué de conduire un engin pareil qui frôle les 40 à l'heure de moyenne. Voilà pour la première journée.

Tout le monde gueule. On s'endort dans le car ou dehors, et le lendemain dès 5 heures on attend notre chauffeur qui, imperturbable, arrive vers les 9 heures. Beau salaud. On gueule lui ne s'énerve pas. Et après avoir vu avec stupéfaction que la malle pour faire bouffer 47 personnes contient une quinzaine de gobelets, 2 camping-gaz, du thé, 5 boîtes de café et 1 de chocolat et 2 gamelles pour faire chauffer l'eau, on repart direction Bourg-en-Bresse. Dans l'infecte ordure de car, tous serrés, bloqués par les bagages, tout le monde dort la bouche ouverte prêt à crever par le manque de sommeil.

On commence à calculer les bénéfices énormes de cette association de type 1901. On est 50 × 100 000 balles = total 5 briques dont 3 dans la poche de ces salauds. Bref, je continue. Direction le col du Mont-Cenis : durant la montée, une pluie torrentielle qui s'abat, impossible de boucher la glace du haut cassée. Tout le fond du car est trempé. Les essuie-glaces ne frottent pas sur les vitres et on monte le col du Mont-Cenis comme ça, on y voit rien et à minuit on atterrit crevés à Souza en Italie.

Un soir, on arrive à Venise, on calcule qu'il nous faudra 8 jours pour arriver à Istanbul. C'est la merde, personne ne rigole plus. Les petites minettes sont défraîchies. Il est décidé qu'on reste un jour à Venise pour se reposer question de faire notre voyage de noces. Pour moi, en ce qui me concerne, j'arrête, c'est dégueulasse. Ces putassiers-là m'ont eu. On est 5 à se tirer et pour 5 000 balles le lendemain par le train je suis à Lyon, il m'aura fallu 4 jours pour faire Paris-Venise et 10 heures pour revenir. Les autres continuent, pour voir, et puis « Qu'est-ce que je vais faire à Paris tout seul au mois d'août ». C'est la fin du rêve prolo, la sandardiste ou l'employé de banque ne reviendra pas. Car sur 200 mecs qu'on a vus, pas un seul ne revenait l'année suivante. Et pourtant ce genre de petits magouilleurs continuent à vivre sur le dos des lecteurs d'Actuel.

Le RI, olé !



Je suis un soldat du ... RI de Nancy. Il y a dans cette caserne des appelés qui manifestent leur mécontentement. Ils sont aux arrêts de rigueur dans des cellules sales, puantes, les fenêtres sans carreaux sont couvertes de barbelés, l'hygiène n'est pas respectée, pour avoir des douches il faut gueuler pendant trois jours, la nourriture est dégueulasse, le règlement nous donne droit à une sortie de deux heures par jour et on a en moyenne un quart d'heure.

On supprime les livres, les postes de radio, le matériel de toilette, le papier à écrire et même les cigarettes. Un appelé a fait la grève de la faim. Crois-moi, ce n'est pas du baratin, les appelés sont consignés comme des criminels, dans le civil ils auraient droit à plus d'égards, ce sont des hommes, pas des chiens. Crois-tu qu'un gars enfermé comme un chien pendant soixante jours sort sans vouloir de nouveau se révolter ? Je reste anonyme car ici la prison et la forteresse reviennent souvent dans les menaces. Amitiés antimilitaristes.

Un boucher sans débouchés

Franchement, j'ai arrêté de lire votre bouquin, je le trouve moins intéressant qu'il y a un an ou deux. Ça reste quand même un merveilleux bouquin, rempli d'espoirs, d'angoisses vécues, et pour beaucoup d'issues de secours. Moi même je pense que c'est extra que malgré beaucoup de curieux médecins il y a des types et nanas valables et sincères. Mon cas est comme beaucoup d'autres : marié, vingt-six ans, deux petits gars mignons tout plein, une gentille femme et moi qu'essayons d'y arriver. Mais sans grand succès dans cette région de Forges-les-Eaux, en pleine Normandie, cité capitaliste à mort et morne pour tous les jeunes. Ce que j'aimerai, ce serait de trouver quelques communautaires ou une maison dans les Cévennes. Je n'ai pas peur de bosser et de mettre la main à la pâte pour arriver à satisfaire tout le monde. Je suis charcutier de métier, boucher chevalin et bovin (végétariens excusez-moi) et à défaut je peux aussi manier la truelle ou le ciment. Ça me plairait de vivre simplement au calme avec tous les frères et sœurs que nous nous reconnaissons tous. J'ai connu (trop court) ceci pendant quelques jours un beau mois d'août 1970 à Wight et ceci me restera toute ma vie.

A. Defrène,
route de Dieppe,
76440 Roncherolles-en-Bray.

ROCK 1970-1975. LE

1970, l'année de la naissance d'Actuel. Il fallait regarder en arrière, vers les années soixante : le rock y a jeté ses plus beaux feux, et la France a somptueusement loupé le coche. Le public est maigre, les concerts rares, les premiers groupes français pareils à des oisillons déplumés et tremblotants. « Le rock ne prendra jamais en France » prédisent les ploucs.

Cinq ans après, plus de doute, le rock s'est implanté, et même incrusté. Avec à peine quelques semaines de retard, la France vit au rythme du rock international. Pour beaucoup, ces cinq ans ont sonné la découverte simultanée des grands illuminés des années soixante et des troubles perspectives des années soixante-dix. Certains vivent encore dans la décennie précédente, éperdus dans le culte des morts. C'est agaçant, mais excusable : de longtemps le rock ne retrouvera une telle énergie, trempée dans toutes les « révolutions » qui surchauffaient les cerveaux adolescents, la politique, la psychédélique, la sexuelle, l'écologique et la mystique. Le rock brisait les solitudes, soudait les consciences, consolait ou mobilisait.

Quelques musiques rescapées d'un autre âge plus enthousiaste nous ont accompagnés pendant le voyage à travers les années soixante-dix. Sans elles, encore aujourd'hui, la vie serait nettement plus grise. En voici, à titre de pense-bête, une petite liste soigneusement écrémée.

— Beatles, « Abbey Road » et le double « 1967-1970 » (Pathé)
— Rolling Stones, « Their satanic majesties require », « Beggars Banquet » (Decca) et « Sticky Fingers » (WEA)
— Bob Dylan, « Highway 61 revisited » (CBS)
— Jimi Hendrix, « Electric Ladyland » (Barclay)
— Pink Floyd, « Atom Heart Mother » et « Ummagumma » (Pathé)
— Doors, « The Doors » (WEA)
— Jefferson Airplane, « Volunteers » (RCA)
— Grateful Dead, « American Beauty » (WEA)
— Janis Joplin avec Big Brother and the Holding Company, « Cheap thrills » (CBS)
— Mothers of Invention, « Uncle Meat » (WEA)
— Velvet Underground, deux premiers albums (Polydor)
— Crosby Stills Nash and Young, « Déjà vu » (WEA)
— Coutry Joe McDonald, « Hold on it's coming » (Vanguard - Barclay)
— Led Zeppelin, deux premiers albums, eh oui (WEA).

Voilà pour nos grands ancêtres. A présent, recueillons-nous et considérons d'une âme sereine les cinq années Actuéliennes, premier acte des étranges « seventies ».

Et parlons un peu des faux départs. Le rock des années soixante-dix, on a cru le reconnaître au passage de quelques modes. On a crié victoire. Sottise ! Deux après, les nouveautés ternies coulaient à pic dans les oubliettes de l'histoire.

D'abord, le retour au vert d'un certain rock américain : « back to the roots », il faut retrouver ses racines dans le « country and western », la musique des camionneurs et des petits blancs du Texas et des Etats agricoles, chanter le retour à la campagne et les vraies valeurs viriles et bon enfant. Le « country rock » est né, il court encore, de plus en plus rasoir. Musique de vieux « pros » épuisés par l'effort de naître, et cinq ans de rabâchage ne l'ont pas arrangée. Je suis méchant ? Oui, James Taylor, **les** Flying Burrito Brothers, **les** Allman Brothers **nous ont offert quelques musiquettes agréables pour boucher un trou, qu'ils en soient remerciés, et qu'ils reposent en paix !**

D'autres cherchent leurs racines dans le rock'n'roll pubertaire et gominé des années cinquante. Avec humour, parfois : nous avons souri aux galipettes de Sha Na Na, Au Bonheur des Dames **ou « La Malédiction des rockers » d'**Albert et sa Fanfare. **Mais aussi, que de mauvais ! Imitations stériles, vieilles potiches comme** Chuck Berry **ou** Little Richard, **vedettes sur le retour, escroqueries minables comme** les Platters, **rescapés du yéyé comme** Dick Rivers, **quelle tristesse !**

Attention ! Voici maintenant les mille groupes de hard rock et de « heavy metal music ». Ils répètent des riffs usés jusqu'à la corde sur des sonos de plus en plus monstrueuses. Il suffit d'écouter le premier disque de Zeppelin, il a déjà tout dit. Un instant, le salut paraît venir de Detroit. On brode, on rêve, on mythifie sur les M.C. 5 **et sur les** Stooges, **on a enfin découvert le rock révolutionnaire. A un détail près : quand les Français commencent à vibrer, tout est déjà consumé à Detroit. L'explosion a duré un an ou deux : les** M.C. 5 **jouent les superstars et se plantent misérablement, les** Stooges **se décomposent — on attend toujours le grand retour d'**Iggy, **mais notre patience commence à s'émousser.**

Enfin, viennent les décadents... On pousse des cris de joie dans les chaumières. Le rock ressuscite enfin pour une nouvelle décennie de gloire. Deux ans plus tard, les paillettes et les hauts talons s'entassent dans les placards. Quant aux disques aux pochettes souillées de thé renversé, qui les réécoute encore sans bâiller ?

De ces heures creuses, il reste quand même quelques disques à sauver. Pas des chefs-d'œuvre, mais des souvenirs plaisants, bons pour une larme de nostalgie de temps en temps. Par exemple :

— James Taylor, « Sweet baby James » (WEA)
— Allman Brothers, « Brothers and sisters » (WEA)
— Au Bonheur des Dames, « Au bonheur des dames » (Phonogram)
— David Bowie, « Hunky Dory » (RCA)
— Alice Cooper, « Love it to death » (WEA)
— Sparks, « A woofer in tweeter's clothing » (Bearsville - WEA)
— Roxy Music, « Roxy Mysic » (Phonogram)
— Stooges, « Fun House » (Elektra - WEA)

PETIT LENTIN ILLUSTRE...

N'était-ce que cela, les années soixante-dix, marchés de dupes, espoirs trompés, talents fourvoyés, routines mitées et néanmoins lucratives ?

Non, non et non !

En 1970 paraît le premier disque du Lifetime **de** Tony Williams, **et le « Devotion » de** John McLaughlin **qui ne s'appelle pas encore Mahavishnu. Avant eux, quelques malins s'étaient déjà essayés à la fusion du jazz et du rock. Avec** Tony Williams **et** McLaughlin, **il ne s'agit plus de fusion, mais d'une véritable collision, le heurt terrifiant de deux locomotives lancées l'une contre l'autre dans une explosion de vapeur pour nos têtes.**

Irrésistible, le fleuve happe chaque jour de nouveaux embarqués. On leur souhaite bon vent, mais qu'ils prennent garde aux bancs de sables et aux rives engluées de vase : plus d'un voyageur du jazz-rock s'y laisse insensiblement immobiliser. Il se retrouve prisonnier d'une formule consacrée par le succès commercial, incapable de surprendre et d'apprendre. Pendant ce temps, le courant le dépasse.

La pirogue agile de Weather Report **fonce et parvient à dénicher des couleurs sans cesse renouvelées, savamment guidé par** Joe Zawinul **son maître pilote, tandis que** Wayne Shorter **arrondit les manœuvres d'un coup de rame onctueux. Quant au fier drakkar de** Miles Davis, **malheur à qui tenterait l'abordage ! Mais les enlisés pullulent, clinquants hors-bords d'un jazz américain déboussolé par l'odeur subite des dollars et dont la peinture ne tient pas, ou frêles esquifs européens qui imitent naïvement les grands maîtres et transforment leurs intuitions géniales en clichés décharnés. A** Herbie Hancock, **le grand enlisé de l'année, on souhaite de quitter les tourbillons du bord et de regagner très vite le centre du fleuve d'un vigoureux coup de gouvernail.**

Quelques bouées pour marquer les grands moments de cette aventure :

— Miles Davis, « Bitches brew » (CBS)
— John McLaughlin, « Devotion » (Douglas - Barclay) et « The inner mounting flame » (CBS)
— Weather Report « Mysterious Traveller » (CBS)
— Herbie Hancock, « Head Hunters » (CBS).

Et le jazz-pas-rock, faut-il le jeter au panier ? Il a un peu trop vécu sur les acquis des années soixante, produisant des dizaines de disques estimables, mais peu d'œuvres passionnantes. Des exceptions tout de même :

— Charlie Haden, « Liberation Music Orchestra » (Impulse)
— Don Cherry, « Relativity suite » (JCOA - Virgin)
— Jazz Composers Orchestra, « Escalator over the hill » (JCOA - Virgin)
— Centipede, « Septober energy » (Bronze).

Quant au rock-pas-jazz, lui non plus n'a pas dit son dernier mot. Drôle de rock, à vrai dire, mais rock quand même, la musique concoctée par quelques Anglais hallucinés parfume toutes les années soixante-dix de sa douce folie. Dès 1967, le Pink Floyd et le Soft Machine donnaient le ton, mais l'expérience continue à défricher de nouveaux territoires, et la naissance des disques Virgin en 1974 a décuplé son énergie. Voici les grands jalons :

— Soft Machine, Third (CBS)
— Kevin Ayers, « Joy of a toy » (Harvest)
— Syd Barrett, « Barrett » (Harvest)
— Gong, « You » (Virgin)
— Robert Wyatt, « Rock bottom » (Virgin)
— Mike Oldfield, « Tubular Bells » (Virgin)
— Genesis, « Nursery Cryme » (Phonogram).

Grâce à Soft Machine, **nous découvrons en 1970 un nom, celui de** Terry Riley, **sans soupçonner l'importance qu'il va prendre. Bientôt, la musique répétitive nous berce, trouble notre conscience du temps et nous ouvre les portes d'un nouvel univers musical, extases joliment molles, méditations longuement molles,**

rêves délicieusement mous, grandes et dures dérives de l'esprit. Qui eût cru que l'amour du rock nous mènerait sur des rives aussi étranges ?

— Terry Riley, « A rainbow in curved air » (CBS)
— Steve Reich, « Drumming » (Deutsche Grammophon)
— La Monte Young, « Dream House » (Shandar)
— Philip Glass, « Music in changing parts » (Chatham square).

Grande découverte de l'année 1970 : les premiers disques d'Amon Duul 2. **Dès 1971,** Actuel **titre « Outre-Rhin outre-rock » et révèle l'existence de** Tangerine Dream **et** Guru Guru. **Fin 1972, il envoie ses reporters intrépides et c'est « Le rock allemand, enfin ! », colossal panorama des douze groupes qui vont ébranler le monde. 1975, le krautrock envahit sauvagement l'Angleterre et les Etats-Unis. Tout est perdu. Tout recommence sur de nouvelles bases. Née du rock par** Pink Floyd **interposé, nourrie de** Terry Riley, **la musique planante allemande a rompu toutes les amarres : nous voguons en plein inconnu. Mais un inconnu rassurant, moelleux, euphorique, un océan de miel, de plus en plus liquide.**

— Amon Duul 2, « Phallus Dei » (United Artists)
— Can, « Tago Mago » (United Artists)
— Tangerine Dream, « Phaedra » (Virgin)
— Klaus Schulze, « Irrlicht » (Clémentine)
— Kraftwerk, « Autobahn » (Phonogram)
— Neu, « Neu ! » (Phonogram).

La barrière a enfin cédé, le rock anglo-saxon en prend un vieux coup, les barbares déferlent de partout, de France, d'Italie, de Finlande et demain peut-être d'Espagne, de Pologne, de Roumanie ou du Japon. La fin des années soixante-dix appartient à de nouvelles musiques. Déjà elles se bousculent au portillon de nos oreilles, nous manquons de recul pour faire le tri.

La France connaît sa poussée de fièvre folk, une plongée nécessaire dans ses racines profondes. Là encore, le mouvement a démarré en 1970 avec le premier album d'Alan Stivell **et le premier festival folk à Lambesc. Des groupes de folk existent aussi en Angleterre, en Irlande, en Hollande, en Allemagne et en Italie — l'extraordinaire** Nuova Compagnia di Canto Popolare (NCCP) **jouera à Paris en mai 1976.**

Dans l'ombre, la chanson française fourbit ses armes : une troisième voie se dessine, ni variété ni rive-gauche. Les chanteurs ont longtemps privilégié les textes aux dépens de la musique. Ils commencent depuis un an ou deux à découvrir le rock, l'électronique, le free-jazz, tout un monde de sonorités folles et d'exaltantes ivresses. Bravo, l'avenir leur appartient.

Les années soixante-dix, c'est aussi la longue marche des musiques lointaines à la conquête de nos cerveaux ouverts à tous les vents : musiques indiennes, arabes, africaines ou balinaises, nous sommes encerclés et lentement subjugués. Et nous découvrons avec ravissement que notre propre musique occidentale, avant l'imprimerie et la civilisation industrielle, ressemblait diablement à ces mélopées orientales : la résurrection des musiques médiévales, voilà une des sensations fortes des années soixante-dix.

Et déjà tout bascule, tout conflue, tout se mélange et se féconde : les groupes folk s'électrifient (Malicorne, Gwendal), **les groupes de rock puisent dans les musiques orientales** (Aktuala, Between), **les groupes électroniques allemands incorporent des instruments acoustiques ou renoncent carrément au synthétiseur et à ses pompes** (Popol Vuh **ou le prochain album d'**Edgar Froese), **des instruments africains ou orientaux surgissent dans le jazz, le rock et le folk, la musique contemporaine se laisse irriguer par les musiques de tradition orale (**Kagel **écrit « Mare Nostrum » en puisant dans les antiques musiques méditerranéennes,** Stockhausen **compose pour un orchestre de kabuki japonais,** Jean-Claude Eloy, **un ancien sériel, se jette dans la musique planante et regarde vers l'Inde). Les frontières craquent, les limites s'estompent. Après le jazz-rock, de nouveaux et fabuleux hybrides se préparent. Jamais la musique n'a connu une telle ébullition. M'excuserez-vous si, face à ces horizons enflammés, le rock est devenu le cadet de mes soucis ?**

Jean-Pierre Lentin.

P.-S. — Quelques points de repères pour les années qui viennent.

● Rock français :
— Magma, « Mekanik destruktiw kommandoh » (Vertigo)
— Lard Free, « Round about midnight » (Vamp)
— Albert Marcœur, « Albert Marcœur » (WEA).

● Folk :
— Gabriel et Marie Yacoub, « Pierre de Grenoble » (Barclay)
— Malicorne, « Malicorne » (Hewagone - WEA)
— Jean-François Dutertre, « L'épinette des Vosges » (Chant du Monde)
— N.C.C.P., « Li sarracini adorano lu sole » (EMI italiana).

● Musiques exotiques :
— Brésil : Nana, Novelli et Nelson Angelo (Saravah)
— Afrique : Musique du Burundi (Ocora)
— Bali : Bali Barong (Disjuncta)
— Arabie : « Escalay, 'ud music from Nubia » (Nonesuch Explorer)
— Inde : Bismillah Khan (EMI indien).

● Musique médiévale :
— Studio der frühen Musik : « Estampie » (Reflexe - Pathé)
— Clemencic Consort : « Carmina Burana » (Harmonia Mundi)
— Ménestriers, « Has-tu point vu » (disques du Cavalier).

Kesey ?
C'est le plombier

A Londres des jeunes freaks en fleurs
la bédé vient en mangeant.
Pour un pédé défunt
cinq ermites raillent
et les Tchèques sont mal barrés.
Je hais les festivals
L'eu-rock est né
massez-vous les uns les autres
j'irai bronzer sur vos tombes
les sens ne sont plus interdits
renvoyez le censeur
y a plus de phosphates dans mes patates,
y a plus de nitrates dans mes radis,
merci, agriculture biologique !
On a flippé sur la lune
les champs les plus désespérés
sont les champs les plus beaux,
le fond de l'Eire effraie
les fidèles cassent trop
Tintin et Milou vendent la peau de l'URSS
Abbie fait le moine
tel la bête lubrique au petit matin blême
Vibre, ô ma sœur
laser-moi très fort
dans tes grandes électrodes
La Palette, nous voici !
non merci, monsieur Ségalot !
Quand le quincailler perd les pédales
le yogi arrive à pied par la Chine
dernier arrêt : Krishna.
Pin Pon ! Pin Pon ! voici les bisexuels
— Ote ta perruque, Jean Raoul,
on t'a reconnu et ne pompe pas
trop l'huile —
la débandade du phallus
les basques suspendus
les khol girls
la grande ribote des chrisanthèmes,
une franche lippée de mimosas
la danse du sperme
deux mille lieues sous l'occiput
01, odyssée de l'espèce
le ventre de Paris bande encore
Blanche Neige était sale
Puberté continent perdu
Le cul médical
le sévice militaire
les Aztèques tartares
la dope chez les taupes
le matin des sociologues
Video ergo sum !
Un guru s'écrase au Bourget : treize morts
Abonnez-vous !
Suivez-le bœuf
pour trouver l'age du capitaine !
Custer est mort pour vos péchés
La dictature de l'œil et du phallus
Le sexe en jachère
La queue grise
Pieds divers
Doucement les débiles !
Le feu aux âmes et aux culs
(Exit les superstars)
(Mosik)
Rock'in'Yaset le magnifique :
« Il vaut mieux vivre dans la merde
que dans une clinique,
— My dealer is rich ».
Voici le temps des savants doux.

Ce poème infect représente cent vingt heures de travail. Ce sont, enfilés, quelques uns de nos titres favoris. Comment se fabrique un titre favori ? C'est à la fois fort simple et fort compliqué. Fort simple : il suffit, vers quatre heures du matin autour de la grande table rouge de la maquette, sous la verrière qui pleure, de convoquer un aéropage de malins. Fort compliqué : il s'agit qu'ils trouvent la formule, le sésame et l'accroche de chaque article. On cherche dans les noms de western, dans les romans de Balzac, dans les calembours les plus ineptes, dans l'article lui-même. De jolis traits fusent. Ils sont rejetés, modifiés, enrichis et parfois adoptés.

PROMOTION SOCIALE
J'ai bien fait d'accepter cet emploi de marche d'escalier, c'est intéressant, on voit du monde. Et puis, c'est mieux que paillasson...

DEPECHEZ-VOUS !

Les collections complètes vont se faire très rares

PROFITEZ DE NOS GRANDES OFFRES
BANDES DESSINEES, COMIX, CRUMB

— Album de Crumb : Les horribles obsessions de Robert Crumb : 64 pages inédites. Atroce, scandaleux et dégoûtant. 6 F
— Album Irons et Shrier : Boum dans ma tête. 6 F.
— Album Fritz le Chat, toutes ses aventures bien connues, encore du Crumb. 3 F.
— Album Freak Brothers, de Gilbert Shelton. 6 F. Ceux qui ne l'ont pas ne peuvent le manquer.

Et, au hasard des numéros, ceux où la bande dessinée régnait...
22-23 : Corben, Shelton, Crumb et Clay Wilson en plus. 4 F.
28 : Spécial Comix, encore de nouveaux Crumb, Corben, Shelton, un drôle de petit Mickey nommé Mitin, le grand Nicolas Devil, et Philippe Cousin en couleur. 4 F.
35 : L'étrange tortue de Gary Halgren, Crumb et sa gorille préférée, Masse, des dessinateurs français underground. 4 F.
40 : Une couverture de Masse, des croquis de Crumb, un grand Corben, et Sheridan. 4 F.

Toutes ces bandes dessinées pour 35 F

Crumb : Head comix, 96 pages des meilleures bandes dessinées politico-underground du Crumb des grandes années à San-Francisco : 10 F.

Une année complète devenue très rare : 1971-1972
n° 10/11 à 22/23 : 100 F

10/11 : Toute l'idéologie underground et des b.d. 5 F.
13 : Beuark, déjà un spécial écologie, bien avant et mieux que les autres, Zappa parle, Germain Greer libère les femmes et le Velvet Underground se raconte. 3 F.
16 : L'armée, quand les soldats se défilent. Les lettres des chefs indiens. Amsterdam et ses lutins malins. 3 F.
17 : Un grand numéro : le guide de l'Underground en France, avec des communautés, de la presse marginale, du cinéma parallèle. Plein d'adresses en province, pas toutes périmées. 3 F.
18 : Urbanisme très laid et utopies très jolies, entretien avec Henri Lefebvre, des tuyaux sur Bruxelles et Captain Beefheart. 3 F.
19 : La rock culture, et l'inventaire des poubelles de Dylan ; les propos enragés d'Abbie Hoffman, ceux de la C.F.D.T. 3 F.
20 : La drogue. Café, alcool, marie-jeanne, LSD, héroïne... Des débats, des témoignages, des rapports scientifiques. Et le Grateful Dead. 3 F.
21 : « Tout au bout de la route », tout sur l'Afrique insondable, l'Amérique et la route des Indes. 3 F.
22/23 : Un numéro double plein de bonnes vibrations, autogestion, écoles parallèles, Alan Watts, les savants cool et des bandes dessinées. 5 F.

Nous offrons :
Les 20 dernières collections complètes des numéros 10/11 à 22/23 à 100 F chacune ;

la collection complète des numéros de 46 à 56/57 à 50 F ;

400 collections complètes des numéros 24 à 33/34 à 40 F chacune ;

500 collections complètes des numéros 35 à 45 à 40 F chacune.

Franco de port, 90 F les deux dernières
130 F les trois dernières

Une année triomphale . 1972-73
n°s 24 à 33/34 : 40 F

24 : La guérilla urbaine, Tintin mal barré, un entretien avec Charles Fourier ressuscité et la découverte du Zen. 4 F.
25 : « La débandade du phallus », vue par le MLF et le FHAR, un entretien avec Alain Touraine et John Brunner sur la S.F. 4 F.
26 : Libérez votre corps, massez-vous les uns les autres, tout sur les psychothérapies de groupe. Albert et sa fanfare maléfique, enfin un nez-à-nez fameux avec Alain Krivine. 4 F.
27 : L'école qui pue, l'Allemagne underground, sa musique, ses freaks, ses gauchistes, et la digne mort de Fritz le Chat. 4 F.
29 : « Underground, où vas-tu ? » Un grand inderguide de Paris quartier par quartier, la vie des gazolines, le rock en France. 4 F.
30 : Qui sont les barbares ? Un vaste panorama de l'histoire vue autrement, et quelques interrogations sur la civilisation, une fantastique chronologie de l'histoire parallèle. 4 F.
31 : Peut-on détourner le futur ? **Actuel** fait quelques prévisions heureuses notamment sur le pétrole. Tout sur la vidéo, les machines à musique et l'art sur ordinateur. 4 F.
32 : La bonne vie, les vieilles recettes et les techniques d'antan. La Bretagne, un guide de la route en Afrique et en Asie, le folk urbain, le Grand Magic Circus. 4 F.
33/34 : Double et très débile, tous les jeux les plus niais, les gouroux tragiques et pas mal de BD. 5 F.

Une année époustouflante : 1973-74
n°s 35 à 45 : 40 F

36 : L'avortement militant. Trois grandes interviews de Jodorowski, Topor et Arrabal, et le retour du free jazz. 4 F.
37 : Le rock à la chaîne ou comment fabriquer des stars. Sun Ra délire en noir et blanc, un entretien avec Henri Laborit sur la biologie et de bons trucs contre les propriétaires abusifs. 4 F.
38 : Le quatrième sexe, les lesbiennes, travelos et bisexuels. La bouffe pas chère. 4 F.
39 : L'herbe, le cannabis sativa et ses dérivés, ses usages, ses dangers et ses charmes. 4 F.
41 : « La connerie, c'est les autres », un florilège de ce que la France fait de mieux dans le genre. 5 F.
42 : Sur l'autoroute des freaks, plein de tuyaux sur l'Inde, l'Afghanistan, l'Asie, les bons coins d'Afrique et des U.S.A. 5 F.
43 : Et maintenant démerdez-vous. Les marginaux des villes et des champs dévoilent leurs combines. L'underguide de Paris. 5 F.
44/45 : Spécial cochon, numéro copié. On rit et on se moque. **Actuel** choisit la parodie avec toute une série de journaux détournés : l'Echepress, Libernation, Minus, Chienlit Hebdo, Trul, etc.

Et les derniers, 5 F le numéro.

46 : Parano et science-fiction. Interview de Spinrad, K. Dick, Moorcock, Sladek, Ballard. Nouvelles de Burroughs, Sladek, Spinrad, Barthelme, b.d. de Masse, Crumb, Irons. **5 F.**
47 : Spécial changement : la couronne miraculeuse de Giscard. Alériane et le prince Charles. Les aranques de Tim Leary. 5 F.
48 : Numéro libéré : un faux Tintin assez coquin, un faux **Nouvel Observateur**, un faux **Pékin Information. Eh ! Manuelle** en roman photo et la petite encyclopédie du sexe. **5 F.**
49 : Spécial déprime. Le flip gauchiste, **Libération**, une parodie du **Monde**, une autre d'**Astérix**. La vraie vérité sur le Parti Socialiste. Le folk français. **5 F.**
50 : Numéro monumental. De la vraie mégalomanie, et un faux **Actuel**, un faux Druillet, un faux Tarzan. Et quelques révélations désagréables sur la Chine de Mao. **5 F.**
51 : Numéro incroyable et très mystique. Les chrétiens de gauche. Bétassine et le gourou. 5 F.
52 : Spécial escroquerie : comment se faire réformer. Et un faux Canard enchaîné. 5 F.
53 : Puberté d'aujourd'hui, un Petit Lafrousse médical illustré, un faux Spirou et les génies méconnus de la mosik. 5 F.
54 : Spécial violence : le Tueur français, les Weathermen, Portugal, Paris-Matcho et un faux Lucky Luke.
55 : Fuite éperdue. Les bonnes adresses d'Afrique. Underground italien. Henry Miller.
56/57 : Numéro nul. Les grands prix nuls d'Actuel : littérature, dessin, musique, etc. Posters, insultes et gags divers.

Nous vous rappelons que les numéros suivants sont disponibles à la pièce :
N°s 10/11, n° 13, et du n° 16 au n° 40 : 4 F le numéro.
Du n° 41 à 56/57 : 5 F le numéro.

Une commande de cinq numéros, pris au choix dans la liste, ne coûte que 20 F (on tient compte des P.T.T., c'est la vie).

la mort de Lenny cochon

Lenny Bruce est mort à quarante ans, le 3 août 1966, en tombant des chiottes une aiguille dans le bras. C'était un chansonnier sans respects, et il était drôle, effroyablement drôle. Comme il cassait les hypocrisies avec trop de succès, on l'arrêta cent fois pour pornographie, scatologie, attentats aux mœurs, drogue, n'importe quoi. Voici sa véritable histoire, racontée par Jean-Pierre Lentin : vous pouvez l'illustrer en allant voir le film assez fidèle où Dustin Hoffman tient le rôle de Lenny.

Illustration de William Rankin pour le n° 6.

« Ce soir, je vais faire quelque chose qu'on n'a jamais fait dans un night-club : je vais vous pisser dessus ! » Le petit jeune homme en chemise ouverte et levis serré aux fesses regarde son public abasourdi avec un sourire gognenard. Sans mettre sa menace à exécution, il enchaîne. « Vous saviez qu'Eleonore Roosevelt a des nichons superbes ? » Et c'est parti pour une heure de monologue frénétique sur le sexe, le racisme, la famille, la guerre du Viet-nam, Kennedy, les juifs, la religion, les homosexuels, la police, les maladies vénériennes, le langage, le show-business, Dracula, la morale, et encore le sexe. La salle hurle de rire. Et deux policiers prennent des notes sur leur calepin. Lenny Bruce est la sensation du jour, le plus désopilant et le plus scandaleux des amuseurs américains. A coup sûr, il sera bientôt une star.

Quelques années plus tard, le petit comique à la langue vitriolée n'est pas devenu une star du cinéma et de la télévision, et il n'est plus très comique. Il raconte qu'on l'a arrêté, fouillé, interrogé, inculpé, accusé, jugé, condamné. Il parle de liberté d'expression, d'hypocrisie, de Dieu et de la Constitution américaine. Parfois, un remord le prend et il conclut : « Excusez-moi, je n'ai pas été très drôle ce soir. Je ne suis pas un comédien. Je suis Lenny Bruce. »

En 1966, Lenny Bruce meurt d'une overdose d'héroïne. Il avait été le héros d'une drôle de génération, une minorité de jouisseurs et de mal-pensants, « beats » et « hipsters » des années cinquante, un petit milieu remuant qui préparait les grands déferlements marginaux et contre-culturels de la décennie suivante.

Parmi les plus turbulents, une poignée de poètes hirsutes, gueulards et illuminés essuient les foudres de la censure : c'est la « beat generation ».

La musique des marginaux n'est pas le rock'n'roll — tout juste bon pour les surprise-parties de lycéens — mais le jazz « bop ».

Sur des électrophones qui ont roulé leur bosse, on repasse mille fois les faces chéries de Charlie Parker, « l'oiseau », le Rimbaud du jazz. Cramponné à son saxophone, il se lance les yeux fermés dans des vols planés qui donnent le vertige. Parker et les autres : Miles Davis, des phrases précises qui donnent le frisson comme une douche de glaçons ou une lame froide dans le sillon du dos. Dans l'orchestre de Miles Davis, il y a un saxophoniste possédé du démon qui tortille ses phrases comme s'il voulait parvenir à la transe des derviches tourneurs : John Coltrane.

D'autres favoris : Thelonious Monk, un pianiste qui jette en grognant sur son piano des accords dissonnants, des syncopes dérangées et des rythmes cassés — en fermant les yeux, on voit pulser des géométries bancales, du Paul Klee, du Kandinsky en musique, groovy. Et pour finir la nuit, dans la fumée et les discussions métaphysiques, il y a Gerry Mulligan, un blanc, mais quel son ! Un saxophone baryton, enroué, embué, du velours dans les graves, le ton d'une confidence angoissée, d'une danse de somnambule.

Après l'ère des grands orchestres et du jazz dansant des années quarante, voici le jazz pensant, souffrant et brûlant, l'ère du soliste éperdu, magnifique, qui déverse son âme dans ses tuyaux de métal jaune et noie ses angoisses à grands coups de seringue.

Le musicien de jazz bop est le héros de cette première génération de « mauvais américains » : on l'adore pour sa musique et pour tout le reste : son existence de bohémien, de nomade des grandes villes, ses nuits qu'on imagine orgiaques et exubérantes, son argot dévastateur débité sur un ton chantant et nasillard, comme une incantation contre la correction affectée des encravattés et des pisse-froid, son imprudence insolente face à la répression, son goût de l'auto-destruction flamboyante, et, déjà, ses morts par overdose.

Autour du musicien de jazz, l'adulation se transforme en imitation, et voilà le « hipster » en bottes et pantalon moulant et voilà Lenny Bruce, le prince des hipsters.

« Prochainement, Adolf Hitler »

Drôle d'histoire. Lenny n'a pourtant rien d'un intellectuel. A dix-huit ans, il s'engage dans la marine. A vingt ans, il tente sa chance comme imitateur et fantaisiste dans des cafés miteux, gagne un ou deux concours truqués, et n'arrive nulle part.

Une annonce dans le « Los Angeles Times » : « Lenny le Jardinier soigne et tond votre pelouse pour 6 dollars. » Chez chaque client, Lenny le Jardinier fait mine de commencer les travaux, empoche les six dollars, s'absente pour manger un sandwich et disparaît. « J'en faisais jusqu'à dix par jour », commente Lenny. « Les chiottes. » Lenny appelle ainsi les scènes où il a débuté : des boîtes de strip-tease tenus par un règlement syndical à engager au moins un homme dans leurs spectacles. Lenny égrène des blagues usées que personne n'écoute et annonce les numéros en forçant sur le sous-entendu salace. Bref, de l'avis unanime de ceux qui l'on connu à l'époque, au début des années cinquante, Lenny est un ringard, et sa femme une jolie poupée à la cervelle vide.

Pourtant ces années idiotes feront de Lenny Bruce le meilleur comique américain. Peu à peu, le métier rentre, les gags s'aguerrissent dans le bruit des verres choqués, des disputes d'ivrognes et des caisses enregistreuses. Mieux : dans les boîtes de strip-tease, Lenny peut tout se permettre, personne ne lui reprochera ses écarts de langage.

Un soir, il gagne le micro avec son expression habituelle d'indifférence ennuyée. « Et on applaudit bien fort la petite dame ! » Silence éberlué dans la salle : Lenny est tout nu des chevilles à la ceinture. « Eh bien quoi, vous reluquez du nu toute la soirée, qu'est-ce que ça peut bien vous faire que je sois à poil ? »

On mène joyeuse vie dans les coulisses. Adossé à la mince cloison qui le sépare de la scène, à quelques pas des clients attablés, Lenny se livre à de troubles jouissances en compagnie de strip-teaseuses de passage. Les parties se prolongent jusqu'à l'aube, et les musiciens font généreusement circuler les joints. Dans ces orchestres de tâcherons, plus d'un soliste de jazz bop gagne sa croûte entre deux peines d'emprisonnement pour usage de stupéfiants. Les « narcotics », Lenny ne tarde pas à y goûter. Il aime. A part quelques périodes de « décrochage », Lenny Bruce se piquera toute sa vie.

Au contact des musiciens, Lenny se transforme. Boots, lunettes noires, pantalons moulants, costumes ceintrés faits sur mesure en tissu de levis décoloré à l'eau de javel, Lenny adopte l'élégance perverse du hipster, et son jargon poivré. En 1958, Lenny Bruce est prêt pour le succès, et le succès arrive sans crier gare : premières salles combles et premiers articles élogieux. A San Francisco, Lenny draine tous les « beats », Ferlinghetti, Kerouac et Gary Snyder ; à Chicago, il reçoit un coup de main de Hugh Hefner, le puissant directeur de **Playboy.** La même année, il sort son premier disque.

Lenny Bruce arrive à point. L'humour américain est en train de virer à l'aigre. Le magazine **Mad** connaît son heure de gloire. La grande presse parle des « sick comics » (les comiques morbides) et lance même le terme de « sickniks ». Et Lenny Bruce a décidé d'être le plus morbide d'entre tous. « A wonderful sick evening with Lenny Bruce » promet l'affiche, et devant l'entrée du night-club, les clients sursautent en reconnaissant la photo d'un personnage bien connu avec cette légende : « Prochainement : Adolf Hitler ! »

Il a trouvé son public, étudiants politisés, intellectuels éclairés, habitués des librairies beat et des concerts de jazz. Il a aussi trouvé sa veine : esprit mal embouché, mauvaise langue invétérée, il larde la société de gags tranchants et empoisonnés et passe en revue les sujets tabous.

Qu'on se le dise : Lenny Bruce ne respecte rien ! Pour ridiculiser les institutions pompeuses, il dévoile un envers du décor calqué sur le monde du show-business miteux, avec ses chantages et ses rackets, la vulgarité des imprésarios à deux sous, le baratin et les marchandages sordides. Il imagine une « réunion d'affaires » des prédicateurs de choc, Billy Graham en tête. Ils échangent des tuyaux pour vendre leur salade religieuse. La discussion est interrompue par un coup de téléphone du pape Jean XXIII, en P.C.V. : « Salut Johnny, ça boume à Rome ?... Ecoute, coco, je t'ai dégotté une pub pour les cigarettes Viceroy, le texte, c'est : « Le nouveau Pape est un homme dans le vent »... attends une seconde, ne quitte pas... ouais, y'a

faire canarder, et pourtant c'est ce que nous aurions tous fait à sa place, c'est la réaction **normale** ! »

Lenny est un professionnel. « Un éclat de rire toutes les vingt-cinq secondes », c'est la moyenne qu'il cherche à maintenir. Et il y parvient sans peine. Il est passé expert dans l'art de contrefaire les voix et les accents et peut jouer des dialogues entre plusieurs personnages, il enchaîne ses sketches dans la foulée, se laisse dévier dans les digressions les plus folles, reprend le fil à la volée. Tout est dans le rythme, le tempo : Lenny fait swinguer le langage et les rires marquent les temps forts comme des coups de cymbale. Du jazz verbal.

On le devine : la lecture des sketches, dont les plus fameux figurent sur un livre nommé « The Essential Lenny Bruce », ne peut recréer l'effet comique de Lenny Bruce en pleine action. En traduction française, c'est encore bien pire ! **Actuel** s'est vaillamment essayé à traduire quelques sketches (dans le numéro 10/11) : le résultat donne un texte intelligent, mordant et méchant, mais certainement pas désopilant !

Dirty Lenny, sick Lenny, crazy Lenny... Le scandale est son gagne-pain. « Je ne suis pas politisé », confie-t-il au journaliste de **Time**, « je fais mon beurre, c'est tout. » Lenny est à la mode. On l'engage dans les night-clubs chics. Il y jette un froid, mais la salle est pleine. Plus le public est « square », borné, conformiste, bourgeois, plus Lenny en rajoute : il sort ses sketches les plus controversés, assène des phrases choquantes comme on distribue des gifles.

Quand une spectatrice lui crie du fond de la salle : « On connaît tout ça par cœur, sors nous quelque chose qu'on n'a pas encore entendu ! », Lenny rétorque avec un regard noir : « Va te faire foutre ! Ça vous va ? »

Quand on le fourvoie dans une « party » bourgeoise qui l'exaspère, il pisse sur le tapis et quitte les lieux en claquant la porte. Et quand la chanteuse noire Pearl Bailey, un soir dans un club de Las Vegas, insiste pour qu'il monte la rejoindre sur

Billy Graham qui demande si tu peux lui avoir des prix sur les Ferrari... Alors, quand est-ce qu'on te voit ?... Je peux arranger te faire passer à la télé le 19... Amène-toi avec tes super bagues — bon, écoute mon poussin, bonjour chez toi et... mais non, ne t'inquiète pas, personne ne sait que tu es juif ! »

La Maison Blanche reçoit le même genre de traitement. Lenny Bruce étonnerait moins aujourd'hui : avec les conversations enregistrées de Nixon, la réalité a rejoint son imagination malveillante dans ses jours les plus cyniques.

Quant à l'assassinat de Kennedy, il a inspiré à Lenny un de ses monologues les plus vilipendés par les bien-pensants : « Regardez un peu les photos publiées dans **Time**. Ils disent que Jackie, avec un courage incroyable, se penche hors de la voiture pour prendre le bras d'un garde du corps et l'aider à monter afin de porter secours à son mari. Mon œil ! moi, je ne vois pas du tout ça. On nous bourre le mou ! Parce que ça fait moche de chercher à se planquer quand son mari est en train de se scène, malgré ses grognements de protestations, Lenny lui pince les fesses, l'asperge d'un large jet d'extincteur et, au lieu d'un mot d'excuse, envoie dans sa loge un billet insultant.

Bref, Lenny est insupportable : susceptible, arrogant, tyrannique, manipulateur, l'injure au bout des lèvres, la répartie grossière prête à cingler tous ceux qui l'offensent ou même le critiquent.

Sa cote n'arrête pas de grimper. Il s'achète une villa à Hollywood et y engloutit des sommes prodigieuses : un observatoire astronomique, des arbres et des fleurs par centaines, des appendices, des vérandas, des excroissances dans tous les sens, et le tout sans permis de construire : une bonne partie sera démolie sur ordre des autorités municipales.

C'est la belle vie, mais Lenny n'en profitera pas longtemps. Un beau jour, le ciel lui tombe sur la tête.

San Francisco, août 1959 : devant le club où il joue, deux flics attendent Lenny Bruce, l'accostent, lui remontent les manches de sa chemise et regardent le chapelet boursouflé des traces de piqûres. Lenny s'en tire en dénonçant quelques pushers et l'affaire est étouffée.

Philadelphie, septembre 1961. Réveillé à midi par des coups insistants à sa porte, Lenny refuse d'ouvrir, et les flics pénètrent dans la chambre d'hôtel en défonçant la porte. Dans un tiroir, ils trouvent vingt-neuf seringues, trente-six ampoules de méthédrine, et une cinquantaine de comprimés, gélules et fioles non identifiés. Lenny refuse de sortir du lit : la police appelle une ambulance et l'emmène ligoté sur une civière.

San Francisco, septembre 1961, une semaine après son arrestation à Philadelphie, Lenny est arrêté après son spectacle et inculpé pour avoir prononcé un gros mot : cocksucker (suceur de queue).

Canada, septembre 1962. Lenny joue à Vancouver. Le deuxième jour, la police menace le propriétaire du club de révoquer sa licence si le spectacle continue. Lenny va à la Préfecture et s'engage à ne plus jamais se produire à Vancouver.

Australie, septembre 1962, le bide : le public est scandalisé, les critiques le descendent en flèche. Lenny veut s'expliquer à la télévision : l'émission est censurée.

Los Angeles, octobre 1962. Lenny visite une boutique. On y vend de l'héroïne sous le comptoir. Les flics surveillaient la boutique et l'arrêtent à sa sortie. Deux semaines plus tard, il joue au « Troubadour » : les flics l'arrêtent deux soirs de suite pour obscénité.

Chicago, novembre 1962. La police interromp le spectacle et arrête Lenny sur scène.

Angleterre, avril 1963. Lenny est refoulé à l'aéroport. Il revient, reprend un avion à New York, débarque en Irlande et rentre en Angleterre incognito. On l'arrête à son arrivée devant le club où il doit jouer, et on le reconduit aussitôt à l'aéroport.

Los Angeles, février 1963. Arrêté et fouillé dans un taxi, Lenny transportait un gramme d'héroïne, des seringues et des flacons de méthédrine.

« Vingt-neuf seringues et trente-six ampoules de méthédrine »

Miami, mai 1963. La police est dans la salle et enregistre tous les shows. Elle est aussi dans les rues : Lenny est arrêté pour excès de vitesse et inculpé pour possession de seringue.

Paradoxalement, malgré ce déluge d'arrestations, Lenny Bruce n'a jamais été en prison. Il a même rarement passé la nuit au poste, grâce au système de la liberté sous caution. Plusieurs procès se terminent par des acquittements, d'autres par des condamnations cassées en appel. Maigre consolation : trois ans de procès lui mangent tout son temps, toute son énergie et tout son argent, et le réduisent au chômage : aucun club n'ose plus l'engager, aucune radio n'ose plus passer ses disques. Lenny Bruce devient l'intouchable, le paria, condamné par le show-business parce qu'il n'a pas respecté les règles du jeu.

La société lui cherche noise : il va se comporter en champion, en hérault, et mener sa croisade personnelle contre l'hypocrisie. Un journaliste l'a nommé « le prophète de la nouvelle moralité », il prend ce titre au sérieux : il prêche. Sur scène, il raconte inlassablement ses arrestations et ses procès, il argumente, il attaque, il fulmine.

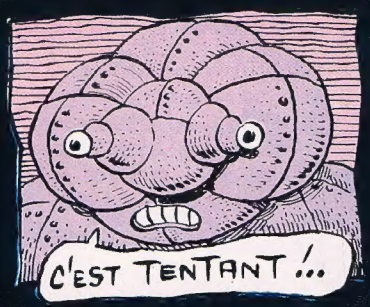
Mais Lenny n'est pas tout seul : la génération « beat » se sent solidaire — et menacée. Après tout, le poète Allen Ginsberg, hirsute et homosexuel, a senti les foudres de la censure pour son « Howl » (publié dans **Actuel** n° 10-11). Ginsberg aime bien jouer les agitateurs et les porte-parole, une sorte de maire officieux pour les habitants de Greenwich Village : il lance une pétition en faveur de Lenny Bruce et obtient une centaine de signatures célèbres, celles de la « beat generation » bien sûr, Corso ou Ferlinghetti, mais aussi des écrivains comme Henry Miller, Norman Mailer ou LeRoi Jones, des peintres comme Rauschenberg, des comédiens comme Woody Allen ou Paul Newman, des pionniers de l'underground comme les journalistes John Wilcock et Paul Krassner ou le cinéaste Jonas Mekas, et un chanteur nommé Bob Dylan : toute l'Amérique anti-conformiste, plusieurs générations d'avant-garde et les plus brillants spécimens de l'intelligentsia ont répondu à l'appel. « C'est au public de décider ce qu'il trouve scandaleux, pas à la police de New York ou de toute autre ville. La police n'a pas à décider de ce qu'un citoyen adulte a le droit d'entendre. » L'appel cite la Constitution — premier et quatorzième amendement. On parle de droit civique et de liberté d'expression. A la barre, des critiques littéraires et des professeurs viennent témoigner sur le message social de Lenny Bruce et son utilité. Les juges écoutent d'un air poliment ennuyé, et fixent des yeux cet accusé en levi's, col Mao et bottes blanches avec sa barbe mal taillée, ses favoris trop longs, qui n'arrête pas de chuchoter et de passer des billets à ses avocats en se tortillant sur son siège.

Peu importe le résultat. Lenny Bruce a perdu d'avance : dans sa tête. Ses dernières années filent dans la paranoïa aiguë. Défoncé aux amphétamines, Lenny passe des jours et des nuits sans dormir à compiler des traités de droit et des recueils de jurisprudence, pour élaborer des stratégies absurdes. Il n'a plus qu'une idée fixe : jouer son show devant la Cour Suprême, pour qu'elle l'absolve solennellement devant la Nation. En attendant, il s'est retranché dans sa villa, barricadée et fortifiée comme un château médiéval, entouré d'une cour de groupies obéissantes qu'il mobilise pour ses obsessions juridiques. Ruiné, Lenny se débrouille pour taper quelques admirateurs fortunés, et surtout Phil Spector, le jeune millionnaire de rock music. A force de se nourrir de défonce et de glace à la pistache, il est obèse, méconnaissable. Il lui arrive encore de monter sur scène — une ou deux fois par an. Il apporte ses manuels et les minutes de ses procès et débite des discours interminables et pathétiques. Il est fini.

En juin 1966, deux mois avant sa mort, Lenny Bruce donnait son dernier concert : c'était au Fillmore Auditorium à San Francisco. Au même programme, il y avait Frank Zappa et les Mothers of Invention. Lenny Bruce n'était pas un musicien, et pourtant Zappa lui doit plus qu'à nul autre personnage du show business américain. A Zappa comme à toutes les grandes gueules de sa génération, Lenny Bruce aura appris à ne pas la fermer.

Jean-Pierre Lentin

PRENDRE SON PIED ...



C'EST VOIR CE QUI SE PASSE DERRIERE LA PORTE.

?

C'est Chier un Bon Coup!

DEPUIS QUE J'ECOUTE PLUS LA RADIO JE CHIE MIEUX.

C'EST EN AVOIR UN!

C'EST D'EN AVOIR DEUX!

ARTHUR MARTIN VOUS EN DONNE PLUS!

C'EST DE S'EN SORTIR!

C'est un Demi Panaché!

BLOW

C'EST DE SE FAIRE SAUTER LE CAISSON

C'EST MATER DANS UN VIEUX TROU.

C'EST CARESSER LES PLUS NOIRS DESSEINS.

C'EST DE TIRER UN COUP!

BOUM!

C'EST CHIANT!

C'EST AVOIR UNE MACHINE A LAVER.

C'EST PAS TOUS LES JOURS FACILE...

YA DES FOIS OÙ IL FAUT S'ACCROCHER

MAIS... L'IMPORTANT C'EST DE S'AIMER!

SMACK

manoryka

TERENCE STAMP • JEANNE MOREAU

un film de

JEROME LAPERROUSAZ

avec AGNES STEVENIN • FREDERIK VAN PALLANDT • FRANK SCHWAKE

FILM EN STÉRÉOPHONIE

Une Production ROMANTIQUE FILMS • Co-produit par O.R.T.F. • INA • Y. PAUTHE M.F. MASCARO
Distribué par CAMERA ONE